

UNE AMIE D'ENFANCE

Le 11 septembre 2001, Judith Breckingham, ma sœur, était passagère à bord du vol United 93. Sa meilleure amie, Linda Patterson, a parlé avec elle au téléphone pendant ses derniers moments. C'est elle qui nous a prévenue en allant faire le récit de ce qui s'était passé à la télévision, faute de pouvoir nous appeler dans le Colorado, les lignes téléphoniques de Manhattan étant réservées pour les urgences.

Linda a été très marquée par la disparition de ma sœur. Elles étaient amies depuis l'âge de neuf ans. Judith et Linda avaient été à l'école ensemble, elles sont restées très proches malgré le fait que Linda aie choisi une carrière militaire alors que ma sœur a préféré une carrière dans l'humanitaire. Bien que très différentes à tous points de vue, Judith et Linda ont toujours été les meilleures amies du monde. Même quand la vie les a séparées à la sortie du lycée, Judith restant à Denver pour faire son MBA de logistique générale et d'organisation industrielle à l'Université du Colorado, Linda partant à Annapolis pour faire l'école d'officiers de l'US Navy.

Au fait, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Sherwood Breckingham, je suis le frère cadet de Judith. Elle était ma grande sœur, de deux ans mon aînée. J'exerce la profession d'ingénieur dans l'aéronautique chez Honeywell Aerospace, à leur centre de recherche de Denver. Ma spécialité : tout ce qui est systèmes électroniques de régulation de l'alimentation en carburant des moteurs d'avion. Je suis marié et j'ai deux enfants, mais ce n'est pas l'essentiel dans cette histoire.

Dès que les liaisons aériennes ont pu reprendre au dessus des USA, le 18 septembre 2001, Linda a pris un congé sans solde de cinq jours pour venir nous voir à Denver, mes parents et moi. Je suis allée l'accueillir à l'aéroport, et elle était visiblement effondrée. La grande rouquine dynamique que j'avais connue dans mon enfance s'était transformée en une femme profondément blessée. Alors que le FBI n'avait toujours pas permis que l'on rapatrie le corps de ma sœur à Denver, Linda avait eu la force de venir nous raconter les derniers instants de Judith. Elle venait de New York City, sa nouvelle ville d'adoption, et elle tenait à nous faire elle-même le récit des derniers instants de ma sœur. Comme elle me l'a dit, elle se sentait dotée d'une certaine responsabilité morale envers Judith :

« Tu sais très bien que je suis juive non pratiquante, comme ma mère, et que je ne mets jamais mes croyances en jeu quand il s'agit des autres. Vous êtes tous presbytériens dans votre famille, et je

tiens à que cela n'interfère pas avec... ce qui est arrivé. Je ne me suis pas permise de réciter le Kaddish pour elle.

— Tu aurais dû si tu en éprouvais le besoin. Nous n'avons pas de prières pour les derniers sacrements dans la tradition presbytérienne.

— Si cela ne gêne personne, je le réciterai à la veillée. On va faire ça à l'irlandaise avec tes parents. C'est drôle...

— Que ma mère soit catholique romaine, comme ton père, alors que Judith et toi avaient toujours été en dehors de ça ?

— Jude était agnostique, c'était elle qui était la plus en dehors de ça... Même moi, j'ai adopté les rituels du judaïsme par conviction qu'un être suprême peut exister, mais que l'on n'en connaît pas la forme en tant que simple mortels.

— C'est typiquement juif cette idée...

— Oui... Par contre, Jude n'est pas de ma famille, je ne vais pas pouvoir faire Shiva pour elle... Déjà, le Kaddish, c'est en principe réservé aux israélites...

— Jude est à moitié irlandaise par maman, ça lui fait un point commun avec toi... Puis, tu sais, nous ne sommes pas pratiquants non plus chez moi... C'est papa qui a eu l'idée de faire une veillée à l'irlandaise pour Jude. Vous avez ça en commun, toi par ton père, elle par maman.

— Nous allons combiner tout ça. Ta sœur va aimer. »

Shiva est la période de deuil traditionnel de sept jours pour les juifs qui perdent un proche. La grand-mère maternelle de Linda l'a fait quand elle a perdu sa mère en 1982, et Linda nous l'a expliqué à l'occasion. Comme elle n'était pas dans les sept membres de la famille au premier degré de son arrière grand-mère, elle n'avait pas pu participer à la veillée de Shiva, tout comme sa mère, cela en conformité avec la tradition juive.

Mes parents ont apprécié la présence de Linda dans ce moment difficile. Elle voulait venir depuis New York City mais seulement si sa présence n'était pas perçue comme offensante, ce sont ses propres termes. Mes parents ont non seulement accepté, mais ils ont tenus à l'associer avec la commémoration du souvenir de ma sœur. Siobhan, la sœur cadette de Linda avec qui j'avais été très lié, était aussi la bienvenue. Nous nous sommes retrouvés en famille, mes parents, mon épouse, Linda, Siobhan et moi, pour faire une veillée à l'irlandaise en souvenir de ma sœur. Linda a eu l'occasion de nous raconter sa dernière conversation avec ma sœur :

« J'ai eu un appel au bureau vers dix heures moins le quart. Nous étions en train de fermer le cabinet suite aux recommandations de la sécurité de l'Empire State Building. Les Twins étaient en feu et je le voyais par les fenêtres du bureau, depuis le 69e étage. J'avais vu le vol American Airlines 11 passer non loin de l'Empire State building et aller percuter directement la tour nord du World Trade Center. Je ne réalisais pas ce qui se passait quand j'ai eu l'appel de Judith. Elle m'a contacté avec ce système qu'on appelle Airfone. L'opératrice m'a dit que j'avais un appel en urgence de Judith.

— Elle devait se rendre à San Francisco pour son travail... précisa Siobhan. Elle était pressée de prendre une nouvelle mission et elle a insisté pour prendre le premier vol direct. Comme on n'en a pas à USA Express, elle a pris United, le vol 93...

— Judith m'a dit au téléphone que quatre types avaient détourné son avion et pris les commandes, des moyen-orientaux d'après ce qu'elle m'a dit. Ils étaient armés de cutters, elle l'a clairement vu, et ils ont menacé les autres passagers avec une bombe que l'un des pirates de l'air portait autour de sa ceinture. Elle était à l'arrière de l'avion, et d'autres passagers appelaient aussi des proches sur leurs téléphones portables, ou avec d'autres Airfones. Je lui ai dit pour le World Trade Center... »

United Airlines, tout comme American Airlines, avait doté ses avions du service Airfone pendant les années 1990. Très efficace mais cher, ce n'était pas un gros succès commercial. Point important, les téléphones portables américains du début des années 2000 avaient une puissance d'émission supérieure à ceux qui sont en vente aujourd'hui. L'avion volant bas, au-dessus de la Pennsylvanie, région montagneuse, et les téléphones portables ayant plus de puissance d'émission, il n'y avait rien d'étonnant à ce que des appels téléphoniques aient pu être passés à bord des avions détournés le 11 septembre 2001. Et il y avait l'Airfone en plus. Ma sœur l'avait utilisé pour contacter Linda, qu'elle avait quittée deux heures plus tôt, à Newark International. À bord du vol United 93, les nouvelles des attaques contre le World Trade Center avaient décidé les passagers à tenter le tout pour le tout. Et Judith voulait en faire partie, comme nous l'a dit Linda :

« C'est allé très vite. Judith m'a dit, parlant d'elle et des autres passagers, "on va se les faire" en faisant allusion aux terroristes. Elle m'a dit de rester en ligne et elle m'a tout raconté en direct. "Le coup d'envoi est donné capitaine, on a les crosses, on a le palet, on a la rage, comme à la finale !" ... Comme physiquement, elle n'était pas bien épaisse, elle s'est contentée de commenter. J'ai suivi en direct la riposte contre les terroristes. Ça a été rapide, et tous les passagers ont massacrés sur place les deux types qui étaient en cabine, sans la moindre hésitation. Deux à zéro pour les yankees, dixit Jude... Elle a terminé en me disant qu'ils allaient faire la peau des deux derniers terroristes encore aux commandes. Mieux vaut s'embraser plutôt que dépérir, tels furent ses derniers mots... Quand je me suis retrouvée avec la tonalité, j'ai compris... »

Judith et Linda avaient joué au hockey sur glace ensemble de l'école primaire au lycée. Ma sœur était un vrai courant d'air qui passait partout et servait les autres joueurs dans des positions impossibles, et l'équipe du lycée lui doit de nombreux points. Linda, très physique, jouait au rentre-dedans et à l'affrontement direct pour casser la défense et le moral des adversaires pendant que Jude s'infiltrait dans leurs lignes pour passer le palet avant la frappe finale pour le point.

Le 11 septembre 2001, à bord du vol 93, elle a obtenu de l'un des pirates de l'air le droit de faire bouillir de l'eau soi-disant pour préparer du café pour les passagers. Un des assaillants s'est servi de cette eau bouillante pour brûler au visage un des pirates de l'air et lancer la contre-attaque. Je reconnais bien ma sœur, elle n'a jamais été du genre à se résigner et à subir son sort. Et elle l'a fait jusqu'au bout, sans hésiter.

J'ai connu Linda et sa famille quand nous nous sommes installés à Denver en 1976. J'avais sept ans, et ma sœur Judith neuf. Papa, qui était cadre commercial chez IBM, avait été muté à Denver, et ma mère, psychologue scolaire, avait pu trouver une place auprès des services de l'éducation de la municipalité de la ville. Nous avons déménagé depuis Boston et fait la route en voiture à travers tout le pays.

Pour des gens de la côte est comme nous, tous nés à Boston ou dans les environs (je suis de Worcester), Denver, c'était l'Ouest Sauvage, avec des gens plutôt primaires et dotés d'un accent rendant difficilement compréhensible ce qu'ils disaient. À l'école, j'avais un copain de l'Alabama, et il m'avait fallu pas mal de temps pour comprendre ce qu'il me disait. Je m'attendais à pire à Denver. Nous sommes arrivés dans la ville par un soir d'août 1976. Un soleil orange baignait les lieux, et tout était calme en ce début de soirée.

À part les montagnes à la place de la mer, je n'ai pas trouvé de grosses différences avec Boston à première vue. Sauf que les immeubles étaient moins denses, plus récents, et que toute la ville avait l'air d'une vaste banlieue, comme on peut en voir dans les environs de Boston. Mes parents avaient acheté une maison dans un quartier populaire de la ville, celui de Conway Hill, au

sud-est de Denver. Avec la crise, IBM payait mal, et comme maman avait été au chômage pendant six mois, il ne fallait pas trop être exigeants. Moins que pour notre appartement en location dans un quartier bourgeois de Boston.

Mes parents n'étaient pas trop enthousiastes à l'idée d'habiter à Conway Hill, un quartier qui, sans avoir une sale réputation, était quand même très typé classes populaires. Il y avait une population ethniquement très mélangée, et les petits blancs anglo-saxons et protestants étaient une minorité raciale parmi les autres. Nous avons pu acheter une maison dans la norme du quartier, discrète, confortable et jolie. Nous y avons débarqué trois jours avant nos meubles, expédiés depuis Boston par un déménageur. Notre installation à Denver a fait un peu camping les premiers jours, et nous avons eu à improviser beaucoup de choses.

Faute de famille sur place pour nous garder, maman était en congé. Son contrat avec la mairie de Denver ne commençait qu'avec la rentrée scolaire, début septembre. En attendant, nous avions deux semaines à nous occuper comme nous pouvions, ma sœur et moi. Plutôt rêveuse, Judith avait sauté sur ses livres préférés dès que le carton dans lequel ils étaient nous est parvenu de Boston. Elle lisait dehors, dans le jardin, repassant un par un tous ses livres, pendant que je furetais discrètement dans les environs dès que maman avait le dos tourné. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance avec celui qui allait devenir mon meilleur ami. Alors que j'essayais d'approcher un chat errant qui rôdait autour de chez nous, un ballon de basket est tombé à mes pieds. Machinalement, je l'ai ramassé et j'ai cherché à qui il était. Un gamin afro-américain de mon âge, mince et sportif, me l'a réclamé :

« Eh, ptit blanc ! C'est le mien, bouge pas, je viens le chercher... »

— Te fatigues pas, je vais te l'envoyer ! »

J'ai fait une passe au gamin en question, qui a ainsi récupéré son ballon, étonné par la précision de mon geste. Agréablement surpris, il m'a dit :

« T'as de la technique ptit blanc ! Tu fais ça souvent ? »

— Depuis deux ans, à mon école à Boston... On a aménagé au 889, mes parents et moi... »

— Ah, c'est vous les gens de la côte est qui avez racheté la maison des Torrance ? On ne pensait pas qu'il y aurait quelqu'un pour y habiter. Rien que dans la rue, il y a déjà cinq maisons de vides.

— Et les gens qui y habitaient ?

— Partis quand ils ont plus eu de boulot. Les Torrance, par contre, ils sont allés en Californie avec leur famille, ils étaient trop vieux pour continuer à vivre seuls ici. Dis, mes potes et moi, on va faire une partie devant le garage, tu viens nous montrer ce que vous savez faire à Boston ?

— D'accord, faut juste que je le dise à ma mère, on va la voir tout de suite, elle range dans la maison. Moi, c'est Sherwood Breckingham... »

— Kendall Strayton, j'habite pas loin d'ici, à trois maisons de la tienne... »

Maman a été ravie de voir que j'avais fait la connaissance d'un des enfants du voisinage. Monsieur Strayton, le père de Kendall, est policier et son épouse est infirmière. En plus de Kendall, ils ont un second fils de deux ans plus jeune que mon ami, Frank, qui joue au basket avec nous. Et il est redoutable : petit, vif, et très habile, un adversaire très dur à contrer, et un équipier irremplaçable.

Ken connaît tous les gamins du quartier, et c'est là que je me suis aperçu que j'étais le seul blanc du coin. Il y avait une grande majorité de latinos, ainsi que N'Guyen Van Loc, le fils des épiciers vietnamiens du magasin au bout de la rue, bien évidemment des afro-américains, des chinois, dont mon copain Lenny Cheng, et une famille d'amérindiens, les Johnson. Leur fils, Jacob Silver Cloud Johnson, était paradoxalement le moins basané de tous mes copains... Nul au basket mais redoutable au base-ball, cela dit en passant.

J'étais donc le seul gamin blanc de Pinewood Street, notre rue, et j'étais facile à repérer vu que j'étais le seul blond au yeux bleus des environs... J'ai quand même appris par Kendall que les blancs n'étaient pas une curiosité à Conway Hill. Il y avait des familles de la majorité ethnique qui habitaient les environs et qui faisaient partie du paysage. Conway Hill avait toujours été un quartier habité par des travailleurs de condition modeste, et il était devenu de plus en plus multiracial au fur et à mesure du développement de la ville. J'avais parlé à Ken de ma sœur, plongée dans ses lectures, et il connaissait des filles avec qui elle pourrait s'entendre :

« Rosita, la sœur de Jaime, elle est aussi tout le temps le nez dans les bouquins, tu pourras la présenter à ta sœur. Sinon, il y a aussi Latoya, la cousine de Ted, qui est tout le temps fourrée à la bibliothèque municipale. Elle lit tellement qu'elle a des lunettes.

— J'en parlerai à Judith. Elles sont à l'école avec toi ?

— Oui, à Conway Hill Elementary... J'allais oublier Siobhan, la copine de Frank. Monsieur Patterson, son père, est un des instituteurs qui travaille là. C'est Latoya qui l'a, et il est très bien... »

Le jour de la rentrée, Judith s'est retrouvée dans la classe de Latoya Garrison, la fameuse cousine de Ted Carpenter. Ce jour-là, elle avait aussi fait la connaissance d'autres gamines de son âge, qui étaient dans sa classe, et elle n'avait pas tout dit à maman. Un soir, à la sortie des cours, je suis allée retrouver ma mère dans son bureau pour rentrer avec elle à la maison. En tant que psychologue scolaire, elle assurait des permanences régulières dans toutes les écoles du secteur sud-est de Denver. Et elle était dans la mienne ce jour-là pour traiter d'un cas sérieux.

Je devais l'attendre devant son bureau pendant qu'elle discutait avec un parent d'élève pour régler un problème pratique. D'après ce que j'ai entendu, il y avait quelques problèmes de comportement avec l'élève en question... Maman discutait avec une femme au ton rude qui était visiblement la mère de l'enfant concernée, et ce n'était pas évident :

« ...comprenez-moi, madame Patterson, il ne s'agit pas de punir votre fille pour sa tendance à régler ses problèmes relationnels de façon violente. Linda a déclenché une bagarre dans la cour d'école pendant la récréation aujourd'hui, et j'ai vu dans son dossier que c'était un comportement habituel chez elle à la moindre frustration... »

— Vous voulez en venir où ? Dire que ma fille aînée est tarée et qu'il faut la faire soigner ?

— Madame Patterson, loin de moi l'idée de considérer que Linda doit être soignée pour un problème relevant de la médecine du fait de son comportement... Je constate simplement, comme l'a écrit mon prédécesseur dans son dossier, qu'elle passe à l'acte de façon violente de façon habituelle pour régler ses problèmes relationnels...

— Quand un connard vous dit que vos meilleurs copains puent, vous lui flanquez une raclée pour lui apprendre la politesse et il ne la ramène pas. Je faisais ça quand j'avais son âge, je ne vois pas ce que ça a d'extraordinaire.

— Hem... Madame Patterson, les temps ont changé... D'autant plus que votre fille est, en plus, décrite comme étant peu sociable et mutique par ses professeurs. Chose d'autant plus étonnante que Linda est une excellente élève... »

Je cherchais un coin pour m'asseoir quand j'ai été apostrophée par une gamine que je n'avais pas vu en entrant, et qui attendait devant le bureau de ma mère, comme moi :

« Hé, tu es aussi convoqué par miss Malone ?

— Heu... Non, pas du tout... Miss Malone est ma mère, et je dois rentrer à la maison avec elle... Tu... tu attends que...

— Mouais, c'est ma mère qui est avec elle... Tout ça à cause de ce trou du cul de Miller qui dit que les mexicains, ils puent... »

J'ai vu ce jour-là Linda Patterson pour la première fois. Rouquine toute maigre, très pâle de teint, avec de magnifiques yeux verts, elle avait des airs de garçon avec sa chevelure courte et sa salopette en jean. Elle semblait parfaitement indifférente à ce qui se passait entre sa mère et la mienne. Elle m'a expliqué en quelques phrases :

« Je ne sais pas ce qu'ils ont tous à s'affoler à chaque fois que je dois me faire respecter, mais mister Dawson, le type qui était là avant ta mère, il a fini par ne plus rien demander à maman à chaque fois que je plantais un merdeux qui me faisait chier.

— Et... Tu fais ça souvent ?

— Mouais... Comme je l'ai dit à ta mère, une à deux fois par semaine... N'ont qu'à arrêter de m'emmerder, tous ces connards, et je ne serais pas obligée de leur foutre mon poing dans la gueule pour avoir la paix... »

J'étais assez intimidé par cette gamine, de deux ans mon aînée, qui se bagarrait fréquemment comme un garçon. Pendant ce temps, maman essayait d'amener la mère de Linda à considérer qu'un suivi psychologique de sa fille était une bonne chose :

« ...je ne pense pas que votre fille réussira dans la vie si ses relations avec les autres sont aussi conflictuelles. Ce que je vous dis, c'est dans son intérêt. Je ne parle pas de changer son caractère, loin de là... C'est d'ailleurs quelque chose de positif d'avoir un caractère bien affirmé. Mais, disons, hem... comment dire...

— Si c'est pour lui apprendre les bonnes manières, faudrait mieux que vous commenciez avec les petits cons qui viennent l'emmerder. Elle ne fait que se défendre, un point c'est tout !

— Hem... Oui, je vais aussi convoquer ce Timothy Miller qu'elle a frappé. Mais, hem... Votre fille a quand même un certain passif depuis la maternelle. Tous les enseignants qui se sont occupés d'elle ont relevé sa tendance à la violence facile dans les relations... Il y a quand même quelque chose à voir de ce côté-là, elle n'a pas ce comportement sans raisons...

— Linda ne se fait pas marcher sur les pieds, c'est tout. Elle est pas cinglée ma gamine, elle a du caractère, c'est tout !

— C'est aussi ce que je pense, nous sommes d'accord là-dessus. Simplement, je souhaiterais avoir quelques entretiens avec votre fille pour me faire une idée de... comment dire... les raisons qu'elle a pour réagir ainsi. Ne le prenez pas mal, miss Patterson, il ne s'agit pas d'une mesure vexatoire, juste d'arranger les choses pour le bien de tous. Si je veux pouvoir convaincre les autres parents que leurs enfants provoquent gratuitement votre fille, je me dois d'avoir des arguments pour leur expliquer cela, je ne sais pas si je suis claire là-dessus...

— Mouais... C'est eux le problème, et vous voulez parler à Linda...

— Votre fille est impliquée, il me faut son point de vue. Je ne pourrais rien faire sans avoir les avis des deux côtés...

— Vois pas trop le rapport... Des petits cons provoquent ma fille, elle leur fout une bonne raclée, fin de l'histoire. Enfin, si ça vous amuse de parler à Linda, je ne vais pas

vous en empêcher si ça me permet de ne pas être convoquée à chaque fois que ma fille se fait respecter...

— *C'est le but de ma démarche, miss Patterson. Votre fille cadette, Siobhan, a un comportement qui ne cause aucun problème, je pense que nous arriverons à la même chose avec Linda... Tant que je vous tiens, je vais ne profiter pour corriger quelques éléments qui me paraissent erronés dans le dossier de votre fille... Pour votre date de naissance, il est écrit le 24 avril 1951. Votre fille aînée étant née le 9 mai 1967, cela me paraît être une faute de frappe de celui qui a rédigé le dossier. Ne le prenez pas mal mais vous avez sûrement été rajeunie d'une décennie par erreur.*

— *Il n'y a pas d'erreur, je suis bien née le 24 avril 1951. j'ai eu Linda à seize ans pendant que son père était envoyé au Vietnam par la Navy. Comme nous n'étions pas mariés, Vance et moi, ça a compté pour rien pour qu'il soit à l'arrière au lieu d'être sur un patrouilleur fluvial dans le delta du Mékong. Je l'ai épousé trois ans plus tard, peu avant la naissance de Siobhan. C'est lui qui a insisté, c'était pour que je puisse toucher la pension de l'armée au cas où...*

— *Ah... Hem... Vous faites bien de me le signaler, ce n'est pas une situation des plus communes... »*

Maman est sortie de l'entretien avec la mère de Linda soulagée d'avoir pu traiter la situation sans que cette dernière ne fasse un scandale... Le soir, après le dîner, je regardais les informations en compagnie de ma sœur pendant que nos parents discutaient entre eux en faisant la vaisselle. J'attendais surtout des nouvelles du programme Viking :

« ...selon les derniers sondages, le président Gerald Ford serait en avance face au candidat Démocrate, l'ancien gouverneur de Georgie Jimmy Carter. Toutefois, son attitude vis à vis de l'ex-président Richard Nixon, qu'il a amnistié, risque fort de lui coûter des voix. D'autant plus que les états du Sud seraient plus enclins à soutenir le gouverneur de Georgie...

— *Tout à fait Rufus. À ce sujet, les résultats de notre sondage de la semaine dernière donnaient une franche et nette majorité pour le gouverneur Carter au Texas et en Floride, deux états clefs dans ces élections...*

— Et Viking, ils en parlent quand ? protestai-je. C'est quand même important, l'exploration de l'espace !

— T'en fais pas Sherry, dans quinze jours, Carter a gagné et on aura la paix pendant quatre ans, répondit ma sœur. Ils n'ont toujours pas fini, papa et maman ?

— Le gratin de lasagnes, c'est pas facile à nettoyer...

— ...pas vraiment terminé ma journée avec ce qu'il y a de plus facile. La mère d'une gamine qui est limite cas social, qui est scolarisée dans l'école de Judith et Sherwood. Le genre de femme pas commode, qui défend sa fille quoi qu'il arrive.

— Tu m'en as parlé Bridget. La petite un peu asociale qui se bagarre tout le temps ?

— La fille ? Oui, c'est elle... Garfield, je finis le thé si tu n'en prends pas.

— Je te le laisse chérie, je vais me coucher tôt ce soir, on a une réunion importante demain. On a un projet important pour succéder au 5100, et on compte attaquer le marché avec un ordinateur destiné aux petites entreprises, voire aux particuliers.

— Pour faire quoi ? Je me vois mal dépenser le prix d'une voiture neuve pour un engin à usage scientifique, comme ton IBM 5100...

— On a pour but de développer une machine dans la tranche de prix \$1 000 à \$2 000 pour le rendre abordable aux particuliers. Il y a déjà des ordinateurs de ce genre disponibles sur ce marché, mais ce sont encore des machines produites en petite série pour les bricoleurs passionnés, comme l'Apple I... Excuse-moi chérie, je t'ai coupée. Tu me parlais de la petite bagarreuse.

— Ah oui ! Surtout de sa mère... Elle travaille comme mécanicienne¹ à l'Union Pacific après avoir été tourneur-fraiseur à l'usine de Chrysler. Une femme frustrée mais très intelligente, et ça a déteint sur sa fille. Je ne voudrais pas que la petite rate sa vie à cause de ses problèmes de comportement, et ça n'a pas été facile de convaincre sa mère de me laisser s'occuper de sa fille. C'est fréquent chez les gens de condition modeste, leur attachement très fort à leurs enfants. Il m'a fallu pas mal ruser pour que la mère me permette de m'occuper de sa fille.

— Ces gens-là ne veulent pas se sentir diminués par les figures de l'autorité, c'est normal. Si tu as réussi à mettre la mère dans ta poche, la fille ira loin.

— Je l'espère. C'est une excellente élève et elle a besoin d'un petit coup de main. Les enfants, ils ont passé la météo ?

— Pas encore maman, répondit Judith. Ils en sont à la NASA, les nouvelles de Mars que Sherwood attendait... Au fait, je voulais te demander... Latoya fête l'anniversaire de sa sœur samedi prochain, elle m'a invitée avec toutes ses copines. Je lui ai dit que je devais t'en parler avant de lui répondre oui.

— Tu as bien fait... C'est bien la petite à lunettes qui habite Romsley Plaza ?

— Oui. C'est elle. Je peux y aller ?

— C'est à trois blocs d'ici, je t'y conduirais samedi. On fera ensemble des cookies et du thé glacé, c'est toujours poli de ne jamais arriver les mains vides quand on est invité quelque part.

— Merci maman ! Au fait, je me suis fait une nouvelle amie à l'école aujourd'hui...

— Ah, c'est bien... Elle est comment ?

— Un peu bizarre parce qu'elle ne parle pas beaucoup et qu'elle reste dans son coin. C'est quand on a parlé de nos parents en classe pour le cours de géographie. J'ai dit que nos ancêtres de ton côté venaient d'Irlande, et elle, c'est du côté de son père. On a vu où c'était sur la carte. On a trouvé sur la carte la ville de la famille de son père, Clifden. C'est pas loin de Galway. La famille de sa mère, par contre, elle vient de Pologne...

— C'est très intéressant tout ça ma chérie. Et tu t'entends bien avec elle ?

— Oh oui ! Elle est un peu spéciale mais elle est très gentille quand tu la connais... Elle s'appelle Linda Patterson... »

Ma mère a avalé de travers son thé quand Judith lui a dit le nom de sa nouvelle amie. Linda Patterson était répertoriée comme étant limite cas social par les autres parents d'élèves de Conway Hill Elementary du fait de son comportement et, en retour, cela contribuait à entretenir son comportement... Mais Judith ne s'en préoccupait pas, et elle avait raison.

Lors de la veillée funèbre pour ma sœur, Linda a évoqué les débuts de Judith dans l'humanitaire. Ma sœur avait fait un MBA en gestion et logistique d'entreprise, puis elle a décroché son premier travail au sein de l'association Helping Hand International. À l'époque, fin 1988/début 1989, Linda avait fini ses quatre ans de formation à l'académie navale d'Annapolis, et elle suivait un entraînement très dur pour devenir Marine. Elle avait aussi choisi les troupes aéroportées pour

¹ Dans les compagnies de chemins de fer aux USA, les locomotives sont conduites par des équipes de deux personnes, un conducteur (Driver) et un mécanicien (Engineer) qui assiste le premier. La traduction que je donne ici tient compte des fonctions effectives des deux membres de l'équipe de conduite.

devenir commando. Ironie du sort, la première mission de ma sœur a été un détachement en Turquie, à la mi-1989, pour porter assistance aux civils kurdes qui avaient été gazés par l'armée irakienne en mars 1988, à Halabja. Un an plus tard, Linda était déployée au front dans le Golfe avec son unité :

« Personne ne voulait s'occuper de l'assistance médicale aux civils kurdes qui s'étaient réfugiés en Turquie après l'attaque d'Halabja. Surtout pas les turcs, bien évidemment... Jude devait gérer des fonds pour envoyer les personnes les plus atteintes dans des hôpitaux et des cliniques en Europe de l'ouest. Du moins quand les turcs ne bloquaient pas tout avec leurs histoires de visa.

— C'était l'action New Breeze dont ma fille s'est occupé du financement, reprit maman. À l'époque, le Kurdistan, personne ne voulait en entendre parler. On avait eu le krach boursier d'octobre 1987 et l'élection de Bush senior à la Maison Blanche.

— Le Département d'État avait vaguement protesté pour la forme, reprit mon père. Ils ont essayé de faire porter le chapeau à l'Iran dans un premier temps...

— Jude m'avait dit que notre gouvernement avait fourni à Saddam Hussein des ingrédients pour fabriquer des armes chimiques, et un de mes instructeurs à Fort Bragg m'a dit un jour, en privé, après la guerre du Golfe, que la CIA avait mené des opérations spéciales contre l'Iran pendant la guerre Iran-Irak. Il en avait fait partie.

— Cela explique pourquoi Jude n'a jamais pu faire du bon travail avec New Breeze, repris-je. Helping Hand International a tout arrêté début 1990, soi-disant parce que l'opération était finie faute de gens à soigner.

— Jude a ensuite été mutée en Roumanie après la chute de Ceausescu, poursuivit Linda. Je ne sais pas si vous vous en souvenez, mais nous nous sommes croisées en Allemagne en novembre 1990. J'étais en attente de déploiement vers le Golfe à Ramstein, et Jude s'occupait de recevoir des dons en nature en provenance de notre pays et à destination de la Roumanie. Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'elle disait que dans les orphelinats du pays, le personnel n'en avait rien à faire des enfants. C'était tout juste s'il les nourrissait. Elle voulait monter un projet d'institutions privées pour s'occuper des orphelins et c'était en bonne voie. L'année d'après, ça a capoté, je n'ai jamais vraiment su pourquoi. J'ai cru comprendre que le gouvernement roumain ne voulait pas que son pays soit traité comme un état du tiers-monde, ou quelque chose comme ça.

— Il y avait aussi le fait qu'ils étaient en pourparlers avec la Communauté Européenne pour l'intégrer, et qu'ils préféraient des financements européens publics sûrs et réguliers plutôt que de la charité aléatoire, précisai-je.

— Elle leur a donné raison, reprit ma mère. Ce fut aussi une de ses motivations pour quitter Helping Hand International après sa mission au Honduras après l'ouragan Mitch, début 1999. Elle avait compris que l'aide humanitaire internationale n'était, le plus souvent, qu'un alibi pour intervenir dans la politique intérieure des pays qui la recevaient. Elle a préféré choisir l'aide aux pauvres qui sont chez nous.

— C'est moins glorieux comme action, moins médiatique qu'une intervention à l'étranger, mais certainement plus utile, reprit Linda. Je le vois quand je fais de l'aide juridique, ce sont les gens dont personne ne veut s'occuper, les pauvres de nos rues qui sont méprisés, car ils sont la conséquence du mauvais fonctionnement de notre société. Et pas le résultat exotique d'une catastrophe naturelle ou, le plus souvent et le moins dit, de décennies d'exploitation coloniale puis néo-coloniale des pays du sud. Ce que l'on ne dit pas quand on fait des opérations de charité bien médiatisées à l'occasion d'une catastrophe naturelle locale. Jude l'avait bien vu au Honduras après l'ouragan Mitch. Ça et tout le reste, c'est ce qui l'a motivée pour démissionner de son poste à Helping Hand International, peu de temps après. »

Par pudeur et fierté personnelle, Linda n'a pas mentionné la personne que Judith a le plus aidé : elle-même. Judith a été la première gamine à considérer Linda comme une enfant ordinaire, et non une mutique violente fuyant son entourage, l'aidant ainsi à réussir dans la vie. C'est ce que ma sœur a fait de mieux, à mon avis, et Linda ne dira pas le contraire.

Linda est rentrée à New York City après la veillée que nous avons consacré à ma sœur. Sa belle-sœur devait venir de France la semaine suivante pour participer aux enquêtes sur l'effondrement des Twins, en compagnie de la FEMA et du NYPD. Nous nous sommes appelés au téléphone tous les jours, en plus des nouvelles que les parents de Linda et sa sœur cadette nous donnaient. Maman, qui avait connu Claire Zieztinski Patterson, la mère de Linda, dans des circonstances purement professionnelles, et pas vraiment agréables, était devenue au fil des années une de ses proches, pendant que ma sœur et Linda devenaient les meilleures amies du monde. Bien qu'étant de milieux très différents, ma mère et madame Patterson ont vite appris à s'estimer mutuellement. Mes parents m'ont souvent cité l'exemple de madame Patterson pour me dire que quand on se bat dans la vie, on arrive toujours à réussir. Rien n'est gagné, tout est à construire comme le dit si bien maman. Et madame Patterson en est un bon exemple.

Originaire d'une modeste famille d'ouvriers juifs de Denver, Claire Zieztinski a été analphabète jusqu'à l'âge de douze ans, l'école pour les pauvres étant une plaisanterie à la fin des années 1950. Mise en apprentissage à 14 ans pour devenir tourneur-fraiseur, elle a rencontré son futur mari à l'usine, Vance Patterson, fils de bûcherons de deux ans son aîné. Il est entré dans la marine pour pouvoir bénéficier d'études universitaires et aider matériellement Claire Zieztinski, enceinte de Linda à l'âge de 16 ans. Il avait choisi d'être radio dans la Navy dans l'espoir de se trouver une planque en haute mer pendant la guerre du Vietnam. Manque de chance, il s'est retrouvé en première ligne sur un patrouilleur fluvial dans le delta du Mékong, en étant le seul blanc de l'équipage par-dessus le marché...

Il a épousé Claire Zieztinski en 1970, peu avant la naissance de Siobhan, la sœur cadette de Linda, pour une histoire de pension militaire qu'elle n'aurait pas pu toucher en cas de malheur, vu qu'elle n'était pas son épouse d'un point de vue légal. Détail qui n'a jamais empêché Vance Patterson de reconnaître légalement ses deux filles et d'assumer sans faillir ses responsabilités de père. Démobilisé en 1971, il a fait un Master des sciences de l'éducation avant de devenir instituteur dans l'école où j'ai été en classe. Je l'ai eu avant de passer au collège, et il était vraiment un excellent instituteur. Mes enfants aussi l'ont eu comme instituteur, et ils l'ont beaucoup apprécié.

Après le 11 septembre, il y a eu l'invasion de l'Afghanistan à l'automne 2001. J'ai pu me rendre à New York City début novembre 2001 dans le cadre de mon travail et j'en ai profité pour rendre visite à Linda. Avec Martin, son compagnon, chirurgien de profession, ils avaient trouvé un appartement dans Manhattan et ils étaient sur le point d'emménager. Martin m'a dit qu'il était sceptique quand à la suite de l'intervention de notre armée en Afghanistan. Il m'a rappelé que l'armée soviétique n'avait pas pu tenir le pays avec une force de 150 000 hommes déployée sur place pendant dix ans...

À mon retour à Denver, j'ai appris par mon épouse que le FBI allait rendre les corps des victimes du crash du vol United 93 à leurs familles, ainsi que leurs effets personnels. Mes parents voulaient organiser un enterrement très simple pour ma sœur, début décembre au plus tôt. Ils avaient identifié le corps de Judith dans les services du coroner du comté de Somerset, en Pennsylvanie, service de médecine légale qui avait regroupé les corps des 40 occupants de l'avion et des quatre

pirates de l'air. D'un commun accord, je n'ai pas voulu voir la dépouille de Judith, préférant garder d'elle comme dernier souvenir l'image d'une jeune femme souriante et pleine de vie.

Nous avons pu inviter Linda à l'enterrement de Judith, qui a eu lieu début décembre 2001. Nous tenions tous à ce qu'elle soit là, ainsi que ses parents et sa sœur Siobhan. Étaient aussi présents mes copains d'école Kendall et Frank Strayton, Latoya Garrison Hayes, et des copains et copines du temps de Conway Hill Elementary, Mountain Street Middle School et Herbert Hoover High School. Plus des amis que Judith avait connus à l'université et dans son travail. Et le président de l'association Immediate Action, qui avait été l'employeur de ma sœur après son départ de Helping Hand International, était venu exprès de San Francisco pour lui rendre hommage.

J'ai aussi fait la connaissance de Todor Mirceanu, un des collaborateurs roumains de Helping Hand International du temps des opérations dans les orphelinats roumains, Lucas Mangaye, le bras droit de Judith en Afrique centrale du temps de la guerre civile au Rwanda, et Hector Larriega, un logisticien que ma sœur a connu au Honduras. Tous très proche d'elle. Et tous très affectés par sa disparition. Ma sœur avait fait toutes les escales de l'humanitaire international au cours des années 1990. De ses deux années en Roumanie, 1990 et 1991, Judith avait laissé un bon souvenir de son action, malgré le sabordage en règle que son travail a subi. Todor Mirceanu, aujourd'hui cadre du ministère roumain de la santé, nous l'a expliqué lors du repas que nous avons pris ensemble. Judith avait la sale habitude de bien faire son boulot :

« Quand elle est arrivée à peine un mois après la révolution, j'étais le coordinateur technique de l'action d'urgence pour le gouvernement Illiescu. Voir une jeune femme enthousiaste et qui ne semblait pas s'alarmer de toutes les difficultés que nous lui mettions sous le nez, c'était quelque chose de plutôt drôle... Nous l'avons surnommée la petite oie innocente... Je pense qu'elle avait été envoyée exprès parce qu'elle était présumée incompétente, votre gouvernement voulant seulement faire de la figuration, d'un point de vue humanitaire.

— C'était le même problème au Rwanda, pointa Lucas Mangaye. Elle me parlait beaucoup de la Roumanie en me disant en plus qu'elle allait aussi voir à l'unité près tout ce qui arrivait comme aide et comparer avec ce que recevait les réfugiés. Quand elle a vu qu'il y en avait la moitié qui disparaissait en route, entre l'aéroport et le camp de réfugiés, ça ne l'a pas vraiment remplie de joie. Elle a tout fait pour que l'intégralité de ce qu'elle recevait sur le papier arrive au camp de réfugiés dont elle s'occupait. Chose qu'il vaut mieux éviter de faire en Afrique.

— C'est elle qui a été sur le point de déclencher une émeute à Kigali, d'après ce qu'elle m'a dit quand je l'ai connue après le passage de Mitch, pointa Hector Larriega. Elle m'a dit qu'elle avait convaincu les hommes valides les plus forts de son camp de réfugiés d'aller se servir eux-mêmes pour être sûr que l'aide qui était destinée à leurs familles arrive bien à destination.

— Elle a été limogée à cause de ça, et sa carrière de cadre de premier plan à Helping Hand International a été finie ce jour-là, reprit Linda. Elle m'en a parlé à l'hôpital, quand elle est rentrée du Pérou épuisée et dégoûtée. C'était en mars 1998, je venais d'avoir ma fille, et elle était en repos forcé pour cause de surmenage et de malnutrition, sans parler de son divorce. Mais elle avait quand même réussi sa mission.

— Elle m'a parlé de ce projet de mise en communauté des ressources en eau de plusieurs villages de la région de Cuzco, expliquai-je. Helping Hand International l'avait envoyée en plein milieu d'une région tenue par le Sentier Lumineux, en espérant qu'une de leurs balles perdues ne le soient pas pour tout le monde. Judith a eu la bonne idée de tout faire pour que les paysans du coin puissent se passer de son aide. Manque de chance pour son employeur, les milices rurales avaient largement nettoyé la région de tous les membres du Sentier Lumineux qu'ils avaient pu y trouver.

— Le mouvement était en déroute à l'époque après la capture de son chef, Abigail Guzman, reprit Hector. C'était un fait bien connu dans toute l'Amérique Latine.

— En tout cas, son rôle de figurante au Pérou lui a bien ruiné la santé... compléta Linda. Et elle en avait assez de jouer les faire-valoir de la politique étrangère des USA. C'est à cette époque qu'elle m'a dit qu'elle allait démissionner de Helping Hand International pour faire de l'humanitaire là où c'était vraiment utile : à domicile. Elle a rempli une dernière mission avec Mitch, et elle a démissionné.

— C'était dans l'air dès la Roumanie qu'elle ne ferait pas carrière toute sa vie dans ce secteur, elle était trop intègre pour ce boulot, reprit Todor. Début 1990, l'aide humanitaire à la Roumanie était complètement désordonnée : les trois quart de ce que nous recevions nous était inutile. Judith s'est mise en tête de recenser les vrais besoins et de faire des listes de ce qu'il fallait. Malheureusement, elle s'est mis à dos aussi bien les officiels de son pays que les nôtres, en Roumanie. Elle voulait faire de l'aide utile, et pas spectaculaire, alors que le consensus était plutôt l'inverse. Votre gouvernement envoyait n'importe quoi, le nôtre le revendait sous le manteau aux pays voisins, et tout le monde avait bonne conscience. Jusqu'au jour où quelqu'un a fait éclater le scandale. Un anonyme qui a permis au journal anglais de gauche *The Guardian* de faire un bel article sur les errements de l'aide humanitaire en Roumanie.

— Judith n'en a jamais clairement parlé, mais je pense qu'elle est la, ou plutôt l'une des personnes à avoir tout dit au *Guardian*, expliquai-je. Naturellement, rien n'a filtré aux USA, et Judith a été discrètement rapatriée à l'occasion du retrait du pays des humanitaires de Helping Hand International, début 1991...

— La cousine de mon compagnon a eu le même problème de cécité sélective sur l'actualité, indiqua Linda. Elle a couvert la guerre de partition de la Yougoslavie à son tout début, et tout ce qu'elle écrivait qui n'était pas favorable aux croates est passé à la trappe, sans la moindre explication. Article trop long, il fallait couper là, soi-disant.

— Helping Hand International a été lié aux Démocrates, puis au Département d'État pendant les deux présidences de Clinton, continuai-je. Pas de façon formelle, mais c'est l'épouse d'un sénateur Démocrate qui en a été la présidente entre 1986 et 2000. Comme toutes les actions humanitaires, elle a été instrumentalisée à des fins de propagande. C'est ce que Judith ne supportait pas.

— On l'avait tous à la bonne à cause de ça au Rwanda, précisa Lucas. Elle ne s'est jamais contentée de distribuer l'aide qu'on voulait bien lui envoyer. Elle a beaucoup aidé à faire sortir les informations sur le génocide, et à traquer les criminels qui l'avaient commis. J'avais des relations bien placées à l'époque, des gens sensés qui voulaient reconstruire le pays sur des bases saines et qui, pour cela, voulaient envoyer devant le Tribunal Pénal International tous les criminels qu'ils pourraient faire arrêter. Et Judith nous a aidés sans discuter, en nous fournissant toute l'information qu'elle pouvait glaner auprès des réfugiés, qui lui faisaient confiance.

— Est-ce que ça ne serait pas aussi la raison de son limogeage, le fait qu'elle ne se contente pas de distribuer des sacs de riz aux populations affamées ? demandai-je. Ma sœur a toujours eu l'art de se mettre à dos les gens qu'il ne fallait pas.

— Il y a effectivement eu des pressions sur l'ambassade des États-Unis à Kigali pour que son association parte du Rwanda, confirma Lucas. Je le sais de source sûre, et je peux vous le confirmer, que c'est à cause de la très grande efficacité de Judith que cela est dû. Début février 1996, Helping Hand International a plié bagage, officiellement suite à la fin de la mission... Comme pour la Roumanie... »

Ma sœur ne s'était jamais contentée de tenir le rôle qu'on voulait bien lui assigner. Depuis son enfance, elle n'en avait toujours fait qu'à sa tête. Et Linda y est pour quelque chose...

Judith a toujours eu l'art de l'harmonie et de l'entente entre les gens, et cela depuis sa plus tendre enfance. Elle avait réussi à se lier d'amitié avec Linda Patterson, la petite mutique hyperviolente qui, je l'ai appris bien plus tard, était en fait une timide malade qui s'isolait volontairement par peur des autres. Judith l'appréciait beaucoup et il ne s'est quasiment pas passé un week-end où elles n'étaient pas ensemble, soit chez les Patterson, soit chez nous.

De mon côté, j'ai réussi à me faire accepter par Juan Ayhanche, un gamin d'origine guatémaltèque, de mon âge. Il avait réuni autour de lui les amateurs de base-ball tandis qu'avec l'aide de Ken Strayton, nous avons monté une équipe de basket informelle, en jouant ensemble après les cours. Nous nous sommes mis avec Juan et ses copains, tous latinos, tout à fait par hasard : alors que nous jouions chacun de notre côté, Juan est venu nous voir pour nous demander si on ne pouvait pas remplacer deux de ses joueurs, indisponibles. Nous avons accepté, Ken et moi, et il nous a rendu la pareille en nous envoyant son frère aîné Carlos, qui faisait une tête de plus que nous, pour compléter notre équipe de basket.

Peu de temps après, ce fut le tour de Judith d'intégrer à son cercle de copines la cousine de Juan, Mariella Ayhanche. Sur l'idée de Siobhan Patterson, la sœur cadette de Linda, elle voulait monter une équipe de hockey et il lui manquait du monde. Mariella, une indienne d'Amérique centrale très typée, comme ses cousins, petite et massive, est vite devenue un atout de l'équipe. Avec elle, Judith a vite appris l'espagnol, pour la plus grande joie de mes parents. Il faut dire que Mariella avait elle aussi son cercle d'amies, toutes des latinas qui ne parlaient jamais anglais entre elles, cercle que Judith a intégré en compagnie des sœurs Patterson en faisant l'effort d'apprendre l'espagnol et, plus encore, le calo, l'argot des latinos vivants aux USA.

Je ne vous ai pas parlé de Siobhan Patterson, ma cadette d'un an, aussi espiègle et vive que sa sœur aînée était réservée et distante. Petite brune vive, elle a tout fait pour que Frank, le frère de Kendall, la laisse jouer au basket avec nous. Mes deux copains n'étaient pas très chauds pour faire jouer une fille avec nous. Ils ont vite changé d'avis en voyant l'habileté de Siobhan, qui en remontrait à beaucoup de garçons.

En cette année 1977, les événements le plus important pour nous étaient le fait que mon oncle Terrence Breckingham allait enfin pouvoir venir nous voir à la maison depuis Toronto. Papa nous avait expliqué que c'était parce qu'il n'avait pas voulu aller à la guerre au Vietnam pour tuer des gens pour rien. Le Président Carter avait amnistié les déserteurs et, désormais, ceux qui s'étaient réfugiés au Canada, comme mon oncle Terrence, pouvaient venir voir leur famille aux USA sans risquer de finir en prison.

Mon oncle Terrence et mes cousines Gayle et Harriett allaient pouvoir venir assister au dixième anniversaire de ma sœur Judith, le 30 avril. Ma sœur était née le 25 avril et, pour des raisons pratiques, on a mis la fête le premier samedi qui a suivi le 25. Naturellement, Linda et toutes ses copines étaient invitées, soit à peu près le quart de toutes gamines de 8-10 ans de Conway Hill Elementary. Fait intéressant, Judith avait associé Linda à la préparation de son anniversaire, et les deux amies avaient pas mal échangé des idées le week-end précédent :

« ...Mariella m'a dit qu'elle avait eu une piñata à son anniversaire, l'an dernier. Ils font ça à toutes les fêtes chez eux, elle m'a dit que c'était très marrant comme truc.

— Linda, c'est quoi cette piñata ?

— Mariella m'a dit que c'était une tradition au Guatemala pour les anniversaires. C'est un animal en carton coloré que l'on accroche à la branche d'un arbre et sur lequel on doit taper avec un bâton, avec les yeux fermés. Quand il éclate, il y a plein de bonbons qui en tombent. Le père de Carmen Lopez en vend, on trouvera bien \$15 pour en acheter une. Ça fait jamais que trois pelouses à tondre...

— Mais c'est génial ce truc ! Je ne connaissais pas. Allez, on met une piñata pour mon anniversaire... Sherry, est-ce que tu peux demander à maman si ça tient toujours, l'irish potato cake ?

— Faut simplement qu'elle aie quelqu'un qui l'aide pour faire la cuisine. Ça marche seulement si je dis oui...

— Vas-y frangin, tu veux quoi en échange ?

— Que tu insistes auprès de papa et de maman pour qu'on aille à l'exposition de la NASA le mois prochain. Il y aura toute une exposition sur le programme Apollo et...

— Ouais, c'est bon, t'as gagné... Son truc à mon frère, les fusées... Il rate jamais un épisode de *Star Trek* ou de *Space 1999*...

— M'en parle pas. Siobhan, je ne sais pas ce qui lui prend, mais elle, c'est les avions. Du côté de Derry Street, on est sur la route que prennent les avions qui vont se poser à l'aéroport de Stapleton. Elle les connaît tous : les Boeing, les Douglas, les Lockheed... Elle veut être pilote de ligne quand elle sera grande.

— C'est un bon métier. Et toi, tu sais ce que tu voudras faire ?

— Non, pas du tout... C'est pas mon truc de conduire des locomotives comme maman, ou d'être instituteur comme papa. Je n'y ai pas réfléchi. Et toi ?

— Je n'ai pas d'idée aussi... Je voudrais faire un métier où on aide les gens, où on organise les choses pour donner un coup de main à ceux qui en ont besoin.

— Comme ta mère ?

— Je ne sais pas, peut-être... Mais pas pour une seule personne à la fois, je ne sais pas comment t'expliquer... Comme quand il y a un ouragan et que tout est cassé, tu viens derrière pour aider les gens à reconstruire leurs maisons en leur prêtant des outils, par exemple. Ça doit exister ce genre de métier.

— Ma tante Rachel est pompier depuis un an. C'est un peu son boulot ce que tu dis.

— Elle est ici, à Denver ?

— Non, à Washington. Une histoire avec le père de ma cousine Carolyn, ça s'est pas bien passé, elle est partie et elle a refait sa vie avec un copain qui est flic. Comme elle veut bosser, elle a tenté le coup quand les pompiers ont accepté des femmes, et elle a réussi. Elle s'éclate vraiment dans son boulot, rien à voir avec l'ambiance quand elle était caissière de supermarché.

— Pompier, c'est un sacré métier. Faut rentrer dans des maisons qui brûlent pour sauver des gens, j'aurais pas le courage de faire ça.

— Moi, ça me dirait... Tu sais, quand j'y pense, j'aimerais bien faire un métier avec beaucoup de livres. Comme rabbin, mais sans la religion, pour que tout le monde en profite. Et pour aider les gens, un peu comme toi. Faudra que j'y réfléchisse... »

Comme quoi, cela tient à peu de chose, les vocations... Le samedi, l'anniversaire de ma sœur avait été une vraie réussite. J'ai découvert la piñata, une tradition qui n'était pas encore largement diffusée dans tous les États-Unis comme aujourd'hui, et encore cantonnée aux familles latinos à la fin des années 1970. À cette occasion, j'ai découvert le strudel aux pommes de la grand-mère de Linda, une vraie révélation. Naturellement, Linda a aussi invité ma sœur à son anniversaire, le mois

suis. C'est à cette occasion que j'ai découvert la rue des irlandais dans Conway Hill, là où habite toujours les parents de Linda et Siobhan.

Comme j'ai toujours aimé donner un coup de main, surtout pour faire la cuisine, j'ai proposé à la mère de Linda de l'aider pour préparer du thé glacé à la cannelle pour l'anniversaire. C'était une recette de la mère de mon copain Ken, comme le foie de veau grillé, et j'ai proposé d'en préparer le vendredi qui précédait la fête. Linda et Judith devaient me rejoindre chez les Patterson avec d'autres plats. J'ai fait le chemin en compagnie de Siobhan, avec qui je m'entendais de plus en plus, et qui est devenue ma grande copine. Il fallait prendre le bus et elle connaissait bien le chemin. L'arrêt le plus proche du domicile était sur Waxton Avenue, et Siobhan connaissait parfaitement la route :

« Je le fais tous les jours avec Linda pour aller à l'école, c'est par là. Dans dix minutes, on est à la maison... Voilà, c'est ma rue !

— C'est joli chez toi... C'est pour quoi faire les bandes vertes peintes le long des trottoirs ?

— C'est une tradition irlandaise. Mon père m'a dit que c'était pour montrer qu'on était dans un quartier habité par des irlandais... »

Bien que la famille de Linda soit, du côté de son père aux États-Unis depuis 1832, bien avant que la ville de Denver n'existe, la fierté des origines irlandaises ne s'estompe pas avec les générations... Outre les bandes vertes le long des trottoirs, il y avait de nombreux signes qui montraient que l'on était bien dans le quartier des prolos américano-irlandais. Comme les feux de circulation montés à l'envers, le vert de l'Irlande surmonté du rouge de la couronne britannique étant intolérable pour les gens du coin... Conway Hill East est surnommé la petite Belfast, non seulement à cause de sa population, mais aussi par son ambiance... typiquement irlandaise. Il y avait des fresques murales sur certaines maisons et je me souviens très bien de la première que j'ai vue : on y voyait des soldats tirer sur des civils et il y avait dessous le texte explicatif suivant :

30 janvier 1972 : nous n'oublions pas, nous ne pardonnons pas.

Le pire dans tout cela, c'est que cette rue, anciennement Conway Hill East Main Street, avait été rebaptisée par la municipalité, à des buts électoralistes, du nom d'une ville irlandaise. Sauf qu'ils n'avaient pas choisi la bonne : elle s'appelait *Londonderry* Street... Sur les panneaux donnant le nom de la rue, du moins ceux qui n'avaient pas été sauvagement découpés au chalumeau ou à la scie électrique, les deux premières syllabes du nom de la rue étaient systématiquement effacées. Et les habitants du quartier parlaient tous de *Derry* Street pour désigner leur adresse... La famille Patterson s'était achetée depuis peu une jolie maison dans ce quartier, simple, discrète et confortable, pas très différente de celle de ma famille. Cette après-midi là, monsieur Patterson était au travail, et son épouse en repos de sécurité après avoir fait l'aller-retour Denver/Salt Lake City dans le cadre de son travail. Elle nous a reçus, Siobhan et moi, entre deux lectures :

« Maman ! C'est moi ! Je suis avec Sherry, le frère de Jude !

— Entrez les enfants... Je n'ai pas grand chose au frigo en ce moment pour le goûter, je vais voir ce qui reste. Sibby, ta sœur est toujours chez Jude ?

— Oui maman, elle rentrera avant le dîner, quand elle aura tout arrangé pour son anniversaire... Je peux montrer mes livres à Sherry ?

— Bien sûr, mais tu fais attention à ne pas mettre le désordre dans la bibliothèque... Je suis dans la cuisine... »

C'était la première fois que je venais chez les Patterson. Ce qui m'a frappé, c'était l'énorme bibliothèque dans le salon, aussi fournie que celle de ma famille. Miss Patterson, la mère de Siobhan et Linda, avait été analphabète jusqu'à son adolescence avant de devoir travailler en usine. Depuis

qu'elle avait un travail, la mère de Linda s'achetait des livres et les dévorait avec passion pendant ses temps de loisir. Son truc, c'est tout ce qui est histoire. Alors que Siobhan cherchait un livre sur les fusées qu'elle avait eu en cadeau pour Noël, j'ai trouvé dans la bibliothèque des Patterson un livre qui m'a tout de suite intéressé :

« Sibby, *Histoire de l'Irlande des origines à nos jours*, c'est à ta mère ?

— Oui, c'est papa qui lui a offert. Tu aimes l'histoire, comme maman ?

— Je m'y intéresse. Surtout l'Irlande, le pays de ma mère...

— Celui-là, il est un peu trop difficile pour ton âge, expliqua miss Patterson. Il y en a un à la bibliothèque municipale qui est très bien pour les enfants, Linda l'a rendu la semaine dernière, elle pourra te donner le titre... »

J'avais dit que Conway Hill était dans l'axe des pistes de Denver Stapleton, j'en ai eu une illustration ce jour-là. Un avion qui allait s'y poser est passé à basse altitude au-dessus de nous, en faisant trembler la maison. Pas dérangée, miss Patterson nous a dit :

« C'est le vol TWA en provenance de San Diego celui-là... Sont en retard... Les enfants, j'ai des pierogis aux myrtilles au frigo, je peux vous les faire réchauffer au four si vous voulez les finir pour votre goûter...

— Je ne connais pas, fis-je remarquer. C'est quoi ?

— Comme des raviolis, mais avec des myrtilles dedans... expliqua Siobhan. C'est une spécialité polonaise, la recette, c'est grand-mère qui nous l'a donnée ! »

Ce jour-là, j'ai goûté pour la première fois de ma vie une recette polonaise. J'ai trouvé ça délicieux et je suis devenu accro aux pierogis ce jour-là. Surtout ceux à la myrtille, avec du beurre fondu dessus, et un peu de cumin...

Linda est revenue à Denver dans sa famille à l'occasion des fêtes de fin d'année. Elle était avec ses filles et son compagnon, Martin. Comme le souvenir de la disparition de ma sœur était encore douloureux pour elle, elle n'est passée que deux fois à la maison, seule. Dans le reste du monde, la guerre faisait rage en Afghanistan pour renverser le régime des Talibans. En tête à tête, Linda m'a fait part de son profond scepticisme quand à la suite des opérations militaires de notre armée. Elle avait l'expérience de la guerre, et elle savait de quoi elle parlait :

« Les Talibans ont été soutenus par notre gouvernement jusqu'en 1998. Dès la fin de la Guerre du Golfe, c'était visible comme le nez au milieu de la figure que la situation dans le coin allait dégénérer. Dire que tout cela a commencé sous Reagan. Nous étions bien seuls à l'époque pour dire que le militarisme imbécile de notre administration allait nous conduire droit au pire !

— La dénonciation que l'on faisait du soutien aux extrémistes religieux au lycée à l'époque, Jude, Sibby, toi et moi... On s'est bien fait traiter de gauchistes par tout le monde. Heureusement, les copains nous ont suivis ou, du moins, ne nous ont pas condamnés pour nos idées.

— La plupart des gens s'en foutaient... Je me souviens des cris de victoire, en octobre 1983, quand on a envahi la Grenade. Une île des Caraïbes avec à peine le cinquième de la population de Denver, tu parles d'une victoire !

— Tu as quand même eu un culot monstre de t'engager dans les Marines, surtout comme officier. Toi qui est pour le Green Party depuis le lycée.

— C'est pour qu'on ait des citoyens avec une conscience politique saine au sein des forces armées, et pas seulement des pauvres types qui s'en foutent de ce qu'on leur fait faire parce qu'ils ont des vacances en plus et des soins médicaux gratuits qu'ils n'auraient jamais pu se payer dans le civil. J'ai payé mes études et une partie de celles de ma sœur avec ma carrière de Marine.

— Je te reconnais bien là... Tu as toujours été une femme d'engagement, comme Jude. C'est certainement ce que vous avez le plus en commun, elle et toi.

— Elle n'a jamais rien dit sur mon engagement dans les Marines une fois que j'ai été à Annapolis, après qu'elle aie passé notre dernière année de lycée à tenter de me dissuader de m'engager. Je me demande ce qu'elle en pensait vraiment, au final, de mon choix. Toi, au moins, tu m'as dit en face un jour que c'était dommage que je n'aie pas cherché d'autres voies pour payer mes études.

— Jude n'avait pas le même avis que moi. Elle m'a dit un jour, peu avant ton entrée à Fort Bragg, qu'elle te soutenait moralement dans ton choix. Elle m'a dit, je la cite : "Linda n'a pas choisi ce qu'il y avait de plus facile, elle est allée droit dans un milieu qui lui est potentiellement hostile, avec tous ces fachos qui rêvent de refaire le Vietnam pour gagner la guerre. Il en faut des gens comme elle dans des corps comme l'armée. C'est un peu une part de notre conscience de citoyens progressistes et responsables qui est à Fort Bragg avec elle en ce moment"... Tel quel, je n'invente rien.

— Sacrée Jude !... Dire que j'ai un des connards de ma promotion à Annapolis qui a fait circuler une pétition pour demander ma révocation comme cadet parce que j'avais ouvertement dit que l'opération El Dorado Canyon était une agression gratuite à caractère terroriste menée par notre gouvernement.

— El Dorado Canyon ?

— Le bombardement de la Libye en avril 1986, suite à un attentat contre une discothèque à Berlin, soi-disant organisé par les services secrets libyens... On était à trois ans de la chute du mur de Berlin, et à cinq ans de celle de l'URSS, et il y avait encore des crétins pour hurler à l'invasion soviétique imminente ! Le pire que j'ai vu, c'est Panama, mon premier déploiement opérationnel. On était censés prendre d'assaut la poste centrale de la ville, mon peloton et moi, après avoir été parachutés de nuit dans le nord de la ville.

— Tu m'as raconté, le temps que tu arrives sur place, la guerre était finie.

— C'était presque ça... Nous sommes allés sur l'objectif, mon peloton et moi, en prenant un autobus local. Nous nous sommes contentés de faire de la figuration dans les locaux de la poste en attendant de recevoir l'ordre de repli. Dire que Noriega a fait la même école militaire que moi à Fort Bragg, et l'année de ma naissance en plus ! Jude avait fini l'université et elle était entrée à Helping Hand International. Dire qu'elle était là quand j'ai eu mon Master de droit en 1996, deux ans avant la naissance de Nelly, ma fille.

— Tu es quand même restée officier de réserve pour les Marines.

— Formation de base des recrues pour la Naval Reserve, et diverses autres tâches administratives. Je suis aussi mobilisable en cas de catastrophe naturelle pour coordonner les secours avec la FEMA. Le 12 au matin, j'ai mobilisé une grue qui servait à faire des travaux à Fort Wreckage, le fort de la Naval Reserve, pour aller dégager une survivante de l'effondrement des Twins, coincée sous les décombres. J'ai vu des bénévoles de l'association de Jude participer au déblaiement des décombres du World Trade Center après le 11. Il y en a qui sont toujours sur place... »

Les premiers mois de 2002 ont été bien tristes pour tout le monde. Sauf pour Siobhan, qui a fêté la naissance de son second enfant en janvier. Stanley Carlssen, son compagnon, et elle, m'ont invités à la maternité pour que je fasse la connaissance de son second fils, Collin. J'avais toujours eu une relation particulière avec Siobhan, et nous sommes confidents. Avec son naturel habituel, elle m'en a appris de bonnes sur sa famille :

« Ma belle-sœur Noémie est venue à Denver pour Noël. Elle travaille au Ministère de l'Équipement en France et elle est consultante pour la partie technique de l'enquête sur l'effondrement des Twin Towers, avec la FEMA, le NIST et le NYPD. Figurez-toi qu'ils ont enfin compris comment les Twins se sont effondrées : C'est l'incendie qui a affaibli les poutres métalliques des tours. À cause de l'explosion des avions à l'impact, le revêtement anti-incendie des poutres a été soufflé, et elles ont vu leur résistance mécanique diminuer au fur et à mesure que la chaleur des incendies les chauffait. Arrivé à un certain point, elles ont cassé. Je ne t'apprendrait pas que l'acier perd sa résistance à la chaleur.

— Nous avons fait les calculs, mes collègues de Honeywell et moi, sur la durée nécessaire à l'incendie pour ruiner les tours, et nous sommes arrivés à un chiffre à plus ou moins cinq pour cent de marge par rapport à la durée effective d'effondrement des tours, en prenant compte le fait qu'il n'y avait plus de revêtement anti-incendie sur les poutres...

— Au fait, je le tiens d'un collègue qui bosse pour la FAA comme consultant de temps à autre. Ils ont les bandes de l'enregistrement du CVR du vol 93, ils savent ce qui s'est passé à bord. Par contre, ça sera réservé aux familles des victimes dans un premier temps. C'est pas encore officiel mais ça sera confirmé dans l'année.

— C'est ton commandant de bord de New York City qui a eu le tuyau ?

— Oui, Walt Kozlinski, celui qui a une mère irlandaise comme toi. Il a ramassé les morceaux du vol American Airlines 77 au Pentagone le lendemain du 11. Il a des tuyaux de premier ordre, il sait de quoi il parle. Mon beau-frère Martin, a aussi eu des tuyaux de premier ordre, et ça lui a valu des ennuis avec le FBI.

— Comment ça ?

— Sur mes conseils, il a investi des put options sur American et United Airlines, dont les résultats boursiers n'étaient pas terribles au début de l'année dernière. Il pensait faire une belle plus-value en spéculant à la baisse, il ne s'est pas trompé. Ça lui a valu une garde à vue offerte par le FBI... Comme bon placement... Heureusement que Linda est avocate.

— Il a quand même pu se payer un appartement avec Linda grâce à cet argent, c'est le plus important... Jude aurait aimé ce genre d'humour...

— Je n'en doute pas. Par contre, Martin se serait bien passé de visiter Federal Plaza dans de telles conditions... Sinon, tu m'as dit que tu avais quelque chose de prévu pour la Saint Patrick, avec les anciens de Conway Hill Elementary.

— Oui, c'est Kendall Strayton. Il travaille à la mairie et il a pu nous avoir une salle. Si Linda peut venir, ça serait bien. On ne veut pas non plus que ça tourne trop à la soirée du souvenir pour Judith, elle n'aurait pas aimé...

— J'y serais, mais je peux rien te dire pour Linda. Si elle est coincée avec la Naval Reserve, ça ne sera pas possible.

— Tant pis, on fera sans... Tu ne m'as pas dit qu'elle était tout le temps prise pour des histoires de patrouilles armées dans les rues de New York ?

— Le dernier truc à la mode, soi-disant pour rassurer la population... Linda est réquisitionnée à l'improviste par la Naval Reserve pour un oui ou pour un non, et elle en a un peu marre. »

J'ai quitté Siobhan en l'ayant inscrite sur ma liste pour la Saint Patrick. J'hésitais à en parler à Linda, vu qu'elle avait du mal à se faire à la disparition de Judith. Encore une fois, son caractère secret prenait le dessus, une constante chez elle depuis son enfance.

Je me souviens plus particulièrement de l'année scolaire 1977-1978 parce que ce fut l'entrée dans notre vie de la guerre civile en Ulster. C'était cette fois-ci plus présent que les panneaux de Londonderry Street découpés à la scie électrique. La communauté irlandaise de Conway Hill avait suivi le procès du parlementaire républicain Bobby Sands qui s'était traduit, en septembre 1977, par son arrestation et son incarcération à la prison de Maze, près de Belfast. Naturellement, inutile de demander un point de vue quelque peu mesuré à ces gens-là...

Les banderoles proclamant *BOBBY SANDS EST INNOCENT* et autres *LIBÉREZ BOBBY SANDS* avaient fleuri autour de Conway Hill, dans les jardins des particuliers d'origine irlandaise. C'est à cette époque que ma sœur a approfondi, d'un point de vue culturel, les racines irlandaises de la famille en compagnie de sa meilleure amie Linda Patterson. Fait assez cocasse vu que nous sommes à moitié anglais par mon père (notre famille est originaire de Manchester) et que Linda est à moitié polonaise par sa mère...

Le chant, vieille tradition irlandaise, a été pratiqué par ma sœur et Linda en compagnie est autres gamins d'origine irlandaise scolarisés à Conway Hill Elementary. Naturellement, inutile de vous dire que les douces ballades auxquelles les instituteurs s'attendaient étaient officiellement remplacées, dès que les adultes avaient le dos tourné, par des chansons comme *Come on ye black and tans* ou *The boys of the old brigade*, des airs datant de la guerre d'indépendance de l'Irlande, inutile de préciser de quel camp ils provenaient... Peu avant les vacances de Noël 1977, la passion de ma sœur et de Linda pour cette partie, disons, orientée du patrimoine culturel leur avait valu quelques ennuis avec leur répertoire, gracieusement enseigné par Lewis Patterson, le grand-père paternel de Linda.

Un beau matin, Linda était arrivée à l'école avec les paroles d'une nouvelle chanson irlandaise rebelle, au langage plutôt vigoureux. Ravie, elle était allée voir ma sœur et lui a proposé de la répéter pendant la récréation. Naturellement, il ne fallait pas trop pousser Judith pour qu'elle interprète un air nouveau, surtout quand il est quelque peu sulfureux. La réputation de joyeuses contestataires de Jude et de Linda commençait à circuler dans tout Conway Hill, et il était évident que cela n'allait pas tarder à leur retomber dessus. Dans un coin de la cour, elles s'échangeaient les paroles de la nouvelle chanson irlandaise héritée du grand-père :

« Jude, j'ai l'air en tête, je vais te le chanter avant qu'on passe aux paroles. On est tranquille, tu es sûre ?

— T'en fais pas pour Miller, les latinos lui ont foutu une raclée depuis que ce trou du cul a dit que les mexicains étaient des branleurs qui puaient, rapport au père de Jaime Merendez, qui ramasse les poubelles des enfoirés comme le père de Tim Miller... Tu me chantes l'air, s'il te plaît ?...

— La lala lala lala la la lala lala lala... la lala lala lala la la lala la la la...

— C'est bon Linda, on peut y aller... Tu commences, je te suis... »

Petite nouveauté, cette chanson-là était une attaque directe et très verte à l'armée d'occupation, selon la rhétorique de l'IRA, qui était déployée en Ulster :

*When I was young I used to be as fine a man as ever you'd see
The Prince of Wales, he said to me, "Come and join the British army".*

*Too ra loo ra loo ra loo, they're looking for monkeys up in the zoo
If I had a face like you,
I would join the British army.*

[...]

*Too ra loo ra loo ra loo, I've made my mind up what to do
I'll work my ticket home to you
And fuck the British army.*

*(Quand j'étais jeune j'étais un beau jeune homme comme vous pouvez le voir
Le Prince de Galles, il m'a dit "viens et engage-toi dans l'armée britannique"*

*Tra lala lala lala ils cherchent des singes pour le zoo,
Si j'avais une tronche comme la tienne
Je m'engagerais dans l'armée britannique*

[...]

*Tra lala lala lala je me suis mis au clair sur ce que je dois faire,
Je préparerai mon billet vers la maison pour te revoir
Et au cul l'armée britannique.)*

Manque de chance pour ma sœur et sa copine, miss Ralston, l'une des institutrices, les avaient repérées et, avant le troisième couplet, les avaient coincées toutes les deux et envoyées devant la directrice de l'école, miss Blackhill. Par chance, elle est tombée ce-jour-là sur la mère de Linda, en plus de la mienne. Et cela a fait quelques étincelles quand les deux mères ont été convoquées dans son bureau. Il faut dire que l'intéressée avait une vision de l'enfance tout autant angélique que fausse, et elle tenait à ce que la réalité colle à cette vision. Chose que ma mère et miss Patterson lui ont fait comprendre que ça ne pouvait pas marcher :

« Mesdames Breckingham et Patterson, je pense qu'il n'est pas utile de vous préciser que vos filles respectives se sont encore fait remarquer à l'école ! Miss Patterson, bien que Judith Breckingham ait indiscutablement eu une influence positive sur votre fille aînée, l'influence en retour est très discutable.

— Vous voulez en venir où au sujet de ma gamine ? demanda miss Patterson, qui avait parfaitement compris ce que voulait miss Blackhill. Elle casse plus la gueule à n'importe qui pour un oui ou pour un non, seulement à ce connard de Tim Miller.

— Madame Patterson, je vous en prie... J'ai confisqué ceci à vos filles, mesdames : il s'agit d'un chant non seulement politique, mais aussi d'un hymne à connotation *terroriste* ! Et je passe sur les grossièretés qu'il contient !

— Voyons... *Fuck the British Army (Au cul l'armée britannique)*... lut ma mère sur la partition que lui tendait miss Blackhill. C'est un peu vigoureux comme langage mais il n'y a pas de quoi faire un scandale.

— J'ai dit à mon beau-père de garder les pires pour la majorité de Linda... reprit madame Patterson. Bridget, je ne pense pas que vous m'en voudrez si nos filles attendent un peu pour apprendre des titres comme *Irish pride steps over english blood (La fierté irlandais piétine le sang anglais)*, *Have a nice day, shot a brit (Aie un bonne journée, flingue un rosbif)*,

UVF pigs must die (Les porcs de l'UVF² doivent mourir) ou Blow up bombs in England everywhere till victory (Fais sauter des bombes partout en Angleterre jusqu'à la victoire)... Pour les trucs pornos, même topo, y compris ceux sans gros mots.

— À ce propos Claire, je ne sais pas si monsieur votre beau-père a les paroles de cette chanson que j'ai apprise au pensionnat religieux où j'ai fait mes études, le titre était *Shelby the sheepfucker (Shelby l'enc... de brebis)*... Il paraît que c'est irlandais comme air. Enfin, nous verrons plutôt ça en privé si vous le voulez bien.

— Mouais, mon beau-père et mon époux doivent la connaître. Surtout mon beau-père, il a un répertoire impressionnant de chansons à boire...

— Mais enfin mesdames ! répondit la directrice, indignée. Mais quelle éducation allez-vous donner à vos filles respectives ? Vous leur apprenez des chants de groupes terroristes à l'âge de dix ans, pourquoi pas *l'Internationale* tant que vous y êtes ?

— Déjà fait pour Linda... reprit Claire Patterson. Et pour l'éducation, je lui dis la vérité sur le monde qui nous entoure. Quand votre fille vous demande ce que c'est que la lutte des classes, vous n'allez pas lui dire qu'elle est trop jeune pour comprendre si vous êtes un parent responsable !

— Et votre aînée a posé la question à quel âge ?

— Six ans et demi Bridget... Bon, j'ai fait simple pour qu'elle comprenne, mais elle a bien saisi que sa vieille mère ne se foutrait jamais d'elle...

— Madame Patterson... Je pense sincèrement que vos méthodes éducatives sont très orientées et qu'il serait judicieux que vous en parliez à un tiers neutre afin que vous réajustiez votre attitude.

— Laissez Claire, c'est ma partie... Miss Blackhill, je ne remets pas en doute vos compétences, mais il serait temps que vous compreniez que l'époque a changé. Le temps où on élevait les enfants dans le coton jusqu'à leur majorité est fini ! Madame Patterson ne cache pas ses opinions politiques et syndicales à ses filles, pas plus que je n'ai caché à mes enfants le fait que je gagne \$6 500 par an avec mon métier !

— Quoi ? Vous êtes si mal payée que ça ? Avec les études que vous avez faites, c'est un scandale une paye aussi basse ! Dire que pour moi, ces radins de l'Union Pacific me payent \$8 400 par an, et ça fait deux ans qu'on leur demande de revoir nos salaires à la hausse avec les syndicats. Le mot inflation, ils savent pas ce que c'est !

— Vous avez un métier dur, exigeant et très technique Claire, il est tout à fait normal que vous touchiez plus que moi.

— Quand je vois ce que ça donne comme cul serrés certains membres de votre hiérarchie, je me dis qu'il vous faudrait l'équivalent de ma prime de mileage pour supporter tout au long de la journée des cons pareils dans le cadre votre travail...

— Hem... Mesdames... Je pense que nous n'arriverons pas à un accord aujourd'hui... »

Finalement, miss Blackhill a pu obtenir de miss Patterson et de ma mère l'assurance que Linda et ma sœur seraient chapitrées à la maison pour avoir été imprudentes dans l'expression de leurs origines nationales à l'école. Judith a eu droit à une simple conversation avec ma mère ce soir-là, qui lui a appris au passage le sens du terme vieux réac. Et il en fut de même pour Linda. Les joies de l'éducation libérale, en quelque sorte...

² *Ulster Volunteer Force (Force des Volontaires de l'Ulster), le principal groupe paramilitaire loyaliste (pro-gouvernement britannique) d'Irlande du nord.*

— 2 —

Linda a pu se libérer pour notre petit hommage à ma sœur le jour de la Saint Patrick 2002. Elle a de nouveau fait le voyage depuis New York et elle a été ravie de retrouver ma famille et ses amis d'enfance. Kendall Strayton nous avait loué une salle de l'école de Conway Hill Elementary où nous avons étudié ensemble pendant notre enfance. Il travaille comme cadre administratif au service de l'éducation de la Mairie de Denver, et son frère Frank est responsable logistique à la voirie municipale. Les chasse-neige à Denver là où il faut quand il faut, c'est lui.

Tout ceux que nous avons connu du temps de Conway Hill Elementary étaient présents, Jaime Merendez et sa sœur Rosita, Latoya Garrison Hayes et son cousin Ted Carpenter, les cousins Ayhanche, Juan et Mariella, Carmen Lopez, et mes copains d'enfance Jacob Silver Cloud Johnson, Leonard Cheng et N'Guyen Van Loc. Chacun à notre façon, nous avons réussi dans la vie. Jaime et Rosita, dont le père était éboueur, avaient ouvert ensemble une société spécialisée dans le recyclage. Latoya est infirmière à l'hôpital de Denver, Ted Carpenter est devenu professeur d'anglais dans un lycée. Juan Ayhanche est inspecteur de police, Mariella dirige un centre d'éducation spécialisé destiné aux jeunes délinquants, et Carmen Lopez a repris le magasin de son père et étendu l'entreprise familiale pour en faire une petite chaîne de magasins spécialisés dans les articles latino-américains, une belle réussite.

Jacob voulait devenir acteur, il a finalement réussi à percer dans le théâtre comme metteur en scène, un métier qui lui plaît bien plus qu'acteur cela dit en passant. Lenny Cheng est devenu ingénieur de maintenance à l'Union Pacific au dépôt de Denver, celui auquel est rattaché Claire Patterson, la mère de Linda. Comme il le dit, mes ancêtres ont posé les rails, je continue une vocation familiale... N'Guyen Van Loc est aussi dans les transports : il est contrôleur aérien à l'aéroport de Denver International. Il s'occupe du trafic sur les pistes et il a souvent Siobhan Patterson à la radio pour le boulot. Sibby est devenue pilote de ligne pour une compagnie aérienne du nom de USA Express, qui a son siège social à New York City et un gros centre de maintenance à Denver, dans la zone industrielle de l'aéroport.

Ce jour-là, devant le buffet, nous avons évoqué le bon vieux temps. Nous devions tous plus ou moins nos vocations à Judith, plus particulièrement Linda, qui était sa plus proche amie. Ce n'était pas par hasard qu'elle était devenue avocate. Linda avait révélé en elle son sens de la justice, son goût du discours et su lui permettre de rediriger son impulsivité vers des activités plus socialement gratifiantes que la bagarre :

« ...J'avais dit un jour à Jude que je voulais devenir quelque chose comme Rabbin, mais sans la religion. Quelqu'un qui fait du bien avec des mots. C'est quand Sherwood a parlé en classe du père d'un de ses copains qui était avocat que j'ai su ce que je voulais faire.

— C'était à Mountain Street Middle School ça, je m'en souviens !... compléta Mariella. Le père du copain en question défendait une de mes tantes dans une affaire de divorce avec violences

conjugales, et c'est en discutant de ça avec Judith et Linda que j'ai appris que c'était le père d'un de tes copains du club d'astronautique.

— Perry Lohman, il est ingénieur à la NASA aujourd'hui... repris-je. J'ai appris qu'il a épousé une péruvienne, le contact de Helping Hand International au Pérou pendant que Judith y était.

— Son dernier projet pour Helping Hand International avant l'ouragan Mitch et sa démission, poursuivit Linda. Elle m'en a beaucoup parlé à l'époque, elle voulait se refaire dans l'humanitaire en partant par la grande porte après ses ennuis au Rwanda.

— Elle avait commencé à me revoir à cette époque, précisa Latoya. C'était au printemps 1996. Elle faisait la tournée de tous ses amis pour avoir une idée sur ce qu'elle devait faire pour changer de métier. Helping Hand International lui tapait sur le système de plus en plus, entre les compromissions politiques et tout le reste. Linda, tu l'as aussi vue, il me semble ?

— Oui. Je m'en souviens, c'était l'année de mon Master de droit. Ken, tu t'en souviens, je commençais à prendre des contacts pour un poste à caractère juridique dans l'administration à Denver.

— Il y avait le bureau du gouverneur mais tu as préféré le Denver Health Medical Center. Tu n'aimais pas vraiment le gouverneur du Colorado, et tu préférerais quelque chose de plus concret comme travail, tu l'as dit à Judith.

— Je me voyais mal en héroïne de la guerre du Golfe, équipée de sa Médaille d'Honneur, de sa Silver Star et de ses deux Purple Heart, être employée à des buts de propagande. De plus, l'Université du Colorado avait des passerelles avec le Medical Center, qui emploie ses étudiants en médecine pour leur internat et leur externat, ça m'a intéressé aussi ce côté éducation. Sherry, j'ai même essayé de convaincre ta sœur d'y travailler. Il y avait un poste de responsable des fournitures qui lui aurait bien convenu, mais Jude n'était pas une administrative.

— Toi non plus Linda, fit remarquer Kendall. Je t'ai donné cinq ans maximum au poste de responsable juridique du Medical Health.

— Et tu ne t'es pas trompé. S'il n'y avait pas eu ma fille et mon compagnon, qui travaillait là à l'époque, je serais même partie au bout des trois ans de présence au poste minimum prévus par mon contrat. Je suis partie à New York un an après que Jude aie été prise par Immediate Action.

— Je n'ai jamais saisi pourquoi elle a changé pour un poste moins payé, et qui ne lui permettait plus de voyager qu'à l'intérieur des USA, demanda Jaime.

— C'était politique, expliqua Juan. Elle était venue me voir à l'automne 1998 au commissariat où je travaille pour me demander si je ne connaissais pas des associations qui travaillaient pour aider les sans domicile fixe. J'ai été surpris, elle qui avait choisi l'humanitaire pour agir à l'étranger. Elle m'a dit qu'elle en avait marre de servir d'alibi humanitaire à notre politique étrangère. En clair, Helping Hand était plus ou moins utilisé par le Département d'État pour bien se faire voir à l'international, mais cela ne changeait rien au fait que les gens restaient dans la misère une fois l'urgence traitée.

— Elle m'a aussi expliqué ça, reprit Carmen Lopez. J'avais mis des produits du commerce équitable dans les rayons de mes magasins et elle m'a expliqué que c'était plus positif que ce qu'elle faisait. Elle m'a aussi expliqué qu'il y avait deux sortes de pauvres : les méritants, qui sont à l'étranger et que l'on aide parce qu'ils se sont pris une catastrophe naturelle ou une guerre sur la figure, et les indignes, que l'on a chez nous en bas, dans la rue. Dans les deux cas, les mêmes conséquences du système économique et social qui nous gouverne. Sauf que les premiers étant à l'étranger, ça nous donne une bonne conscience néo-coloniale d'aller leur donner un coup de main en mettant leur situation sur le dos de celle de leur pays.

— Dont nous sommes bien souvent responsables, compléta Linda. S'ils sont pauvres, ce n'est jamais la faute des multinationales qui pillent les richesses naturelles de leur pays, toujours le climat, les tremblements de terre ou autres calamités naturelles. Comme on ne peut pas dire ça des SDF qui sont dans nos rues, on préfère dire que c'est de leur faute à eux s'ils n'ont pas un travail et un toit, parce qu'ils ne veulent pas en chercher. En oubliant que l'immobilier n'arrête pas d'augmenter, que la récession économique entraîne du chômage et d'autres conséquences sociales du même ordre... Ce n'est jamais la faute du système, toujours de la nature pour l'étranger, et des gens eux-mêmes pour notre pays... Judith me l'a dit le 10 septembre 2001, la veille du jour où elle devait embarquer pour son congrès à San Francisco depuis Newark, le lendemain matin... »

Linda n'a rien dit de plus à ce sujet. Nous avons ensuite évoqué leur joyeuse carrière de hockeuses à Mountain Street Middle School, puis à Herbert Hoover High School. Linda avait été le capitaine de l'équipe et Judith son fidèle lieutenant. Le soir, à la maison, Linda m'a reparlé de Judith pendant le dîner que nous avons partagé, mon épouse, mes enfants et moi. Elle s'est souvenue de ce qui faisait la force de ma sœur, et qui l'avait beaucoup aidée :

« Judith n'avait aucun préjugé. Elle ne connaissait personne à Denver quand elle est arrivée de Boston avec votre famille, et elle m'a abordée en toute simplicité comme n'importe gamine qui voulait se faire des amies. D'un coup, je n'étais plus la sale petite peste, rouquine et maigrichonne, dont tout le monde se moquait et qui avait besoin de ses poings pour se faire respecter. J'étais, d'un coup, devenu une fille normale dans les yeux d'une fille bien. Et ta sœur m'a beaucoup fait parler, bien plus que ta mère quand j'allais la voir. Elle me demandait comment c'était ma famille, ce que ma sœur Siobhan faisait en classe, qu'est-ce que ça voulait dire Hannouka... Rien que des petits trucs comme ça, juste parce que je vivais pas comme elle et qu'elle voulait savoir comment c'est au quotidien des gens qui sont différents. Elle a été la première à qui j'ai dit que ma mère conduisait des trains, et elle a trouvé ça aussi extraordinaire que si maman était allé sur la lune. Elle a passé des heures à me poser des questions et à m'écouter, et en toute sincérité. J'étais enfin devenu quelqu'un d'important pour une personne que j'appréciais beaucoup et qui n'était pas de ma famille. Sherry, tu te souviens quand elle a rivé le clou à Tim Miller la première fois ?

— Tim Miller... demanda Lise, mon épouse. Le facho avec son émission de radio ?

— C'est bien lui chérie. J'étais là, c'était un jour où il s'était encore moqué de Linda parce que tu étais trop maigre. Il t'avait surnommée la brindille...

— Judith lui a calmement répondu qu'elle préférait avoir comme amie une fille trop maigre plutôt qu'un garçon pas assez intelligent... Ça lui a cloué le bec bien plus efficacement qu'une baffe, cette réplique... Je crois que c'est ce jour-là que j'ai compris qu'on pouvait se servir des mots comme une arme, et vaincre avec plus efficacement qu'avec un tank... »

Nous avons ensuite évoqué la mission avortée de ma sœur en Somalie, fin 1992. Helping Hand était prévue comme association humanitaire embarquée dans les fourgons de l'armée US, et toute la logistique attendait au Kenya. Vu le fiasco, tout a été remballé discrètement fin mars 1993... Judith a ironisé à l'époque en disant qu'on lui avait offert des vacances avec un alibi humanitaire. Dans les faits, c'était exactement ça...

L'année 1978 a été une année de grand changement pour tout mon entourage. L'événement majeur de cette année pour Conway Hill a été la grande grève de l'Union Pacific entre milieu mars et début mai 1978. Excédés de voir leurs salaires stagner, voire être réduits, pour cause d'inflation à deux chiffres (plus de 10 % durant toute la présidence de Carter), les cheminots du dépôt de l'Union

Pacific à Denver ont entamé une grève très dure, avec même des affrontements armés entre les briseurs de grève et les grévistes.

J'ai un souvenir ému de cette époque. La mère de Linda et Siobhan était membre du Chinook Front, un groupe politique anarcho-syndicaliste dérivé du groupe de lutte armé des Weathermen, très connus pour leurs actions terroristes dans la première moitié des années 1970. Vance Patterson, le père de Linda, gardait ses filles seul à la maison pendant que son épouse occupait le dépôt de locomotives de Denver. La grève avait une dimension quasi-insurrectionnelle, et, du côté patronal, tout était fait pour la briser. Pour comprendre l'enjeu de ce conflit, un peu de géographie s'impose. Si vous avez une carte des États-Unis sous les yeux, essayez de repérer Denver, dans le Colorado. C'est sur le piémont est des Rocheuses, à mi-chemin entre le Canada et le Mexique.

Le réseau de l'Union Pacific reliait à l'époque Saint Louis, dans la vallée du Mississippi aux grandes villes de la côte ouest que sont San Francisco et Los Angeles. Denver est à mi-parcours... En bloquant le dépôt de locomotives de la ville, le réseau de l'Union Pacific est coupé en deux : plus aucun train de l'Union Pacific ne peut circuler entre la côte ouest et la vallée du Mississippi. Sauf à contourner par le sud, en passant sur les rails du Southern Pacific, ou par le nord par ceux du Burlington Northern. Ce qui n'est ni gratuit, ni illimité, ces compagnies faisant payer le droit de passage à l'Union Pacific tout en faisant rouler leurs trains en priorité.

De plus, pour appuyer leurs revendications, les grévistes avaient même démonté un quart de mile de rails sur la ligne Denver-Saint Louis à l'est de Denver... Et ceux qui tentaient de briser la grève finissaient à l'hôpital, voire pire : un briseur de grève a été lynché le 16 avril 1978 par des grévistes qui n'ont pas pu être identifiés. Son corps a été déposé devant le bureau administratif local de l'Union Pacific avec, autour du cou, un écriteau qui disait "AINSI FINISSENT LES TRAITRES".

Le slogan le plus en vogue du côté des grévistes, c'était *No scabs in our cabs (pas de jaunes dans nos cabines de conduite des locomotives)* et un dérivé du slogan commercial de l'Union Pacific *We can handle it (nous pouvons nous en occuper) : We can't handle this (nous ne pouvons pas supporter ça)*. Tout un programme... À trois reprises, des miliciens patronaux ont tenté de prendre d'assaut le dépôt de Denver. La première fois, la moitié d'entre eux a été capturée et a fini enduite de plumes et de goudron. La seconde fois, leur assaut a tourné à la bataille rangée à coup de manche de pioche, de barres de fer et de batte de base-ball, huit blessés dont trois grièvement de leur côté, deux légers du côté des grévistes. La troisième fois, c'était accueil au cocktail molotov et à coups de fusil, dix-huit blessés du côté des briseurs de grève, aucun du côté des grévistes. Finalement, les patrons de l'Union Pacific ont fini par céder et accorder à leurs employés un rattrapage de l'inflation et un ajustement ultérieur des salaires.

À la fin de la grève, ce qu'on appellerait aujourd'hui un dommage collatéral a été victime d'un commando non identifié. C'était Waylon Miller, le père de Tim Miller. Ouvertement d'extrême droite, commentateur d'une radio de la même couleur politique que lui, il n'a pas arrêté d'insulter les grévistes, grosso-modo des bolchéviks hystériques suivant sa rhétorique. Deux jours après la reprise du travail, Linda et Siobhan étaient avec nous à la maison. Avec l'accord de leurs parents, elles devaient passer la nuit chez nous. Pour se moquer du père de Tim Miller, nous avons mis la radio dans le salon pour écouter sa diatribe anti-rouge habituelle :

« ...Ainsi, les bolchéviks ont usé de la violence pour extorquer une augmentation de salaire soi-disant méritée à l'Union Pacific ! Ces dangereux traîtres du Chinook Front, financés par le KGB et revenant leurs ordres de Moscou, ont tenté de ruiner notre économie nationale en coupant en deux le réseau de l'Union Pacific en bloquant le dépôt

de Denver ! Bien sûr, face à l'extorsion salariale honteuse menée par ces communistes, la direction de l'Union Pacific a cédé...

— S'il bossait aussi dur que ta mère en étant aussi mal payé, il ne la ramènerait pas autant à la radio, cet idiot ! commenta Judith. Maman, pourquoi est-ce que tu ouvres toutes les fenêtres, il fait froid ce soir !

— C'est une recommandation de miss Patterson, tu comprendras...

— *...Mais nous ne céderons pas à la menace rouge ! Tout de suite, un appel d'un vrai patriote américain ! Bonsoir, je vous écoute...*

— *Salut enfoiré, la menace rouge te dit merde. T'en as pas marre d'insulter ceux qui se lèvent tôt le matin pour que les trous du cul dans ton genre aient à bouffer ? Nous, si. ANFO, ça te dit quelque chose ? T'en as 500 livres sous le cul et tu vas commencer une carrière d'astronaute dans trente secondes si tu ne fermes pas immédiatement ta gueule de fasciste puant. On va t'envoyer là où aucun connard n'est encore jamais allé.*

— *Vos menaces de communiste dégénéré ne me feront pas céder ! Car je représente la voix des vrais américains, ceux qui...* »

L'émission a été brutalement interrompue. Au même moment, une explosion a secoué tout Conway Hill : les 500 livres de mélange explosif nitrate-fuel, discrètement entassées sous le studio de la radio de Waylon Miller, venaient d'être mises à feu. Nous étions à un demi-mile de lieu de l'explosion et, sans la précaution de maman, toutes nos vitres auraient volé en éclats. Les techniciens qui travaillaient avec Waylon Miller ont tous fui dès que la mystérieuse interlocutrice avait averti que le compte à rebours était commencé. Par miracle, il n'y a pas eu de morts, Waylon Miller s'en est tiré avec un atterrissage dans les arbres, 150 yards plus loin, et trois côtes cassées. Mais son studio a été entièrement détruit, lui coupant le sifflet pour une année entière.

Le FBI n'a pas pu reconnaître la voix de femme qui l'a appelée, très bien déguisée selon eux. Ils ont pu déterminer qu'il s'agissait d'une femme dans les 25-30 ans, avec un fort accent de prolo du Colorado, et qui a appelé depuis une cabine téléphonique située à côté d'une ligne de chemin de fer de l'Union Pacific...

Claire Zieztinski Patterson avait un alibi : avec son chauffeur, qui a témoigné dans ce sens, elle conduisait un train sur cette même ligne ce soir-là, un transport de pièces détachées depuis l'usine Chrysler que dessert cette voie... Officieusement, elle aurait été déposée à l'aller et reprise au retour par le train qu'elle était sensée conduire, mais personne n'a pu le prouver...

Pendant l'année 2002, j'ai pu revoir Linda début juin. J'avais un déplacement professionnel de prévu à New York City et j'en ai profité pour lui rendre visite. La mort tragique de ma sœur était toujours présente et elle avait du mal à s'en remettre. Avec son compagnon, médecin au centre médical Bellevue, Linda avait acheté un appartement dans Manhattan peu de temps après le 11 septembre. Une belle affaire, avec vue imprenable... sur Ground Zero, un demi-mile plus loin... Quand je suis passée chez elle, le déblaiement des débris des Twins était tout juste terminé. Il y avait déjà des projets de reconstruction, ce qu'elle m'a expliqué un soir, alors que nous profitions de la vue en attendant que le dîner soit prêt :

« Silverstein Properties, qui avait la propriété du World Trade Center 7, s'est adressée à mon cabinet pour régler la partie légale pour la reconstruction. C'était un immeuble privé, je suis chargée de débloquer la partie assurance et celle concernant la reconstruction de l'immeuble.

— Pour le World Trade Center 7, il y a beaucoup de parties impliquées ?

— Outre Silverstein Properties, on a la municipalité de New York City, l'assureur du WTC 7 et Con Edison. Une de leur sous-station électrique, qui dessert le quartier, était bâtie sous le WTC 7. Ils vont avoir besoin d'une bonne partie de l'empreinte au sol du nouveau bâtiment pour installer leur nouvelle sous-station. La reconstruire est d'ailleurs une priorité, toute l'alimentation électrique de Manhattan sud en dépend, notre bloc d'immeuble y compris. De plus, la municipalité veut profiter de l'effondrement de l'ancien immeuble pour prolonger Greenwich Street jusqu'à Vesey Street, ce qui impliquerait de faire un immeuble avec une emprise au sol plus petite que celle de l'ancien WTC 7.

— Ça a dû te demander pas mal de travail !

— J'y suis dessus depuis janvier. Le dossier est bouclé pour la partie municipalité et Con Edison. Par contre, pour l'assurance, ce n'est pas encore fini : il y a une enquête complémentaire du NIST, à la demande de la FEMA, sur les circonstances exactes de l'effondrement du WTC 7. Tout est bloqué à ce niveau-là, et mon client est franchement pas du tout content.

— Son remboursement est bloqué, c'est ça ?

— Entre autres... Il a dû prendre un prêt pour la reconstruction du WTC 7, c'était prévu. Mais le problème, c'est si l'enquête du NIST révèle que des défauts d'entretien ont contribué à l'effondrement du WTC 7. Et là, il y aura réduction du remboursement de l'assurance, voire son annulation. Silverstein Properties risque de prendre une grande claque à cause de ça, d'un point de vue financier.

— Je comprends le problème. Tu sais ce qu'il en est ?

— Pour le WTC 7, non. Ma belle-sœur Noémie, quand elle a travaillé comme consultante pour le NYPD et la FEMA sur ce dossier, a émis l'hypothèse que l'effondrement du bâtiment était probablement dû à une défaillance des poutres verticales de la structure porteuse au coin nord-est du bâtiment suite à l'incendie et à l'impact des débris de la tour nord du WTC 1, quand cette dernière s'est effondrée. Le NIST a recueilli plusieurs tonnes de poutres du bâtiment pour mener ses analyses. On risque d'en avoir pour plusieurs années avant que cette enquête n'aboutisse... Et encore, nous n'avons pas eu à traiter du dossier des remboursements pour les Twins !

— J'imagine... Silverstein était pourtant couvert pour le risque d'une attaque terroriste entraînant la destruction complète des immeubles il me semble.

— Pas tant que ça... Quand la Port Authority l'a désigné comme bailleur de l'ensemble immobilier du WTC, il voulait prendre une assurance à minima pour couvrir les risques habituels pour un montant maximum de remboursement des dommages de \$1,5 milliards. La Port Authority n'était pas d'accord et voulait faire prendre à Silverstein Properties une assurance pour \$5 milliards. La poire a été coupée en deux pour \$3,5 milliards, ce qui est insuffisant pour reconstruire les Twins. D'où le procès que Silverstein prépare avec ses propres avocats à Swiss RE, la société qui a assuré en très grande partie l'ensemble immobilier du World Trade Center. Les \$3,5 milliards sont pour l'ensemble des immeubles, et Silverstein veut faire payer cette somme par tour détruite. Swiss RE ne veut pas aller au-delà de ses obligations contractuelles de \$3,5 milliards pour les deux immeubles. Je plains les collègues qui ont ce dossier à défendre au civil. En attendant, on a eu le contrat pour la partie légale de la reconstruction du WTC 7, c'est toujours ça de gagné.

— Chérie, c'est prêt ! Je sers le dîner.

— J'arrive... Martin a insisté pour faire un peu de cuisine ce soir. Sinon, nous avions prévu des courgettes braisées. »

Martin, le compagnon de Linda, avait préparé une moussaka pour le repas du soir, avec une terrine de fruits en dessert. Depuis qu'elle s'était installée à New York pour être avocate, Linda

faisait enfin le métier dont elle avait toujours rêvé depuis son enfance. Elle était aussi officier de réserve du corps des Marines après avoir été officier d'active. Et elle le devait en partie à Judith. Nous nous en sommes souvenus ce soir-là :

« Sans Judith, je pense que je n'aurais jamais osé tenter ma chance à Annapolis, précisa Linda. C'est elle qui m'a poussée en avant pour être capitaine de l'équipe de hockey sur glace de Mountain Street Middle School. Au fait, est-ce que tu as des nouvelles de Constance Carpenter, celle que j'ai remplacé ?

— Connie ? Pas directement, répondis-je. Je sais par un des fournisseurs de Honeywell qu'elle travaille comme acheteuse professionnelle pour une entreprise de travaux publics. C'est bien celle qui a lâché son poste de capitaine dans l'équipe de hockey sur glace de Mountain Street Middle School en novembre 1978, peu après Halloween.

— Oui, tout à fait. J'ai récupéré le poste après que Judith m'ait dit que c'était le meilleur poste possible pour moi. Et elle a eu raison. C'est étonnant qu'elle ait préféré la logistique pour des associations humanitaires plutôt qu'un métier en liaison avec la psychologie. Elle était très douée pour ça.

— Elle tenait de maman, c'est sûr, repris-je. Toujours le sens du contact, jamais brusquer son interlocuteur, toujours savoir lui répondre sans le blesser...

— Avec toi, elle a dû avoir du boulot, ironisa Martin. Mais, ce que j'ai trouvé de plus remarquable chez elle, c'est son sens de l'engagement.

— Tu as eu l'occasion de la voir ?...

— Oui Sherwood, c'était quand nous étions chez les parents de Linda, en 1999, avant de partir à New York City. Elle était de passage à Denver peu de temps après avoir quitté Helping Hand pour Immediate Action... C'était en novembre, je m'en souviens. J'avais eu un accord de principe avec le centre médical Bellevue pour un poste de titulaire à New York City, et je devais passer un entretien en janvier 2000...

— Judith avait quitté Helping Hand pour des raisons ouvertement politiques, précisa Linda. Outre qu'elle en avait marre de servir d'alibi humanitaire à une politique qu'elle ne cautionnait pas. Et elle voulait faire de l'humanitaire vraiment utile. Ce qu'elle appellerait l'humanitaire invisible, celui qui s'intéresse aux pauvres que l'on a dans nos rues, aux USA, et que l'on laisse dans la misère.

— Je me souviens de ce qu'elle disait, repris-je. Elle parlait de pauvres non méritants, des victimes du système libéral que l'on ne voulait pas voir et que l'on passait sous silence, au profit de pauvres méritants, victimes de catastrophes naturelles dans des pays pauvres à l'étranger, médiatisés le temps nécessaire pour que l'on se donne bonne conscience. Pas comme nos sans-abri...

— C'était peu de temps après Seattle et les manifestations d'altermondialistes au sommet de l'Organisation Mondiale du Commerce, précisa Martin. Judith était sans pitié envers l'oubli auquel ont droit habituellement tous ceux qui sont en bas de l'échelle sociale. Pas seulement les sans-abri, mais aussi les familles pauvres. J'ai eu avec elle une conversation passionnante sur les carences du système de santé des USA.

— S'il n'y avait que ça ! reprit Linda. La semaine dernière, j'ai eu, comme client pour lequel j'étais commis d'office, un pauvre type qui avait braqué exprès une épicerie pour se faire arrêter par la police afin d'aller en prison. C'était pour lui le seul moyen d'avoir de quoi manger, un toit et un travail ! Un pays qui en est à ce point...

— Judith voulait changer tout ça ou, du moins, avoir de quoi faire pression sur les décideurs pour que ça évolue dans le bon sens, conclus-je. Elle n'est plus parmi nous, mais je pense qu'il y en aura qui reprendront la lutte à sa place. »

Nous avons beaucoup parlé de ma sœur ce soir-là. Elle avait enfin trouvé la bonne voie avec Immediate Action. S'il n'y avait pas eu le vol United 93, elle aurait eu de quoi faire en cette année 2002. Dans les médias, il était évident que l'Irak serait la prochaine cible. Absolument aucun rapport avec la lutte contre le terrorisme, mais tout à voir avec le portefeuille boursier de Carlyle, Halliburton, et celui de la famille Bush, dixit Linda. Elle m'a aussi appris que de très nombreux militaires, dont elle faisait partie, s'opposaient à une intervention militaire en Irak. Et que la guerre contre le terrorisme de l'administration Bush était une escroquerie majeure... J'ai aussi appris ce soir-là que Linda et Martin avaient décidé d'avoir ensemble un enfant. C'était dans l'air depuis leur installation à New York City, mais ils s'étaient enfin décidés depuis un mois. La vie continuait...

À la rentrée 1978, Linda et ma sœur sont passées de l'école primaire au collège, la Mountain Street Middle School. Nous allions être dans deux écoles différentes, ma sœur et moi, et nos chemins ont divergé à partir de cette date. Ma sœur m'a de moins en moins associée à ses loisirs, préférant son cercle de copines, tandis que je me suis davantage tourné vers mes copains. Autour de nous, la situation était toujours aussi morose. À la rentrée, cela se voyait dans les rangs des participants aux activités extra-scolaires que la crise était là. Toutes les activités nécessitant l'achat de matériel particulier plutôt onéreux, comme le football américain ou le hockey sur glace, étaient désertées au profit de sports impliquant moins de dépenses, comme le basket.

À la Mountain Street Middle School, il y avait quasiment deux équipes de basket par niveau scolaire, autant chez les garçons que chez les filles... Et le magasin du père de Carmen Lopez avait vu son chiffre d'affaire exploser rien qu'en vendant des articles de sport d'occasion... Dans ma classe, la moitié des élèves avait un parent qui avait perdu son travail, proportion identique pour celle de Linda et Judith. Sans parler de ceux qui s'attendaient à le perdre.

Au tournant des années 1970 et 1980, La grande inconnue était le devenir de l'usine Chrysler de Denver, qui fabriquait des éléments de transmission pour une grande partie des autres usines du constructeur. Chrysler était en faillite, et un foyer sur quatre de Conway Hill allait avoir un chômeur à la maison. J'en savais quelque chose vu que Madame Patterson avait commencé son apprentissage de tourneur-fraiseur dans cette usine en 1965. Elle y avait encore beaucoup d'amis qui y travaillaient à la chaîne et craignaient pour leur poste.

Linda et ma sœur ayant la chance d'avoir des parents avec des emplois à peu près stables ont pu s'inscrire dans l'équipe de hockey sur glace de la Mountain Street Middle School. Fin 1978, le capitaine de cette équipe était Constance Carpenter, une grande de 14 ans qui occupait ce poste depuis son entrée à la Mountain Street Middle School. C'était sa dernière année avant de passer au lycée et elle en avait un peu marre. D'autant plus que le niveau de l'équipe n'avait pas cessé de baisser depuis son entrée.

Les Wildcats, l'équipe de l'école, étaient devenus la risée de tout le milieu du sport scolaire de Denver. Prétextant des problèmes d'articulation aux genoux, Connie Carpenter allait laisser tomber l'équipe à la fin de l'année, et personne ne voulait du poste. Je l'ai appris un soir en rentrant de l'école en compagnie de Siobhan Patterson, la sœur cadette de Linda. Il y avait eu une discussion intense entre ma sœur et Linda à ce sujet :

« Judith a dit à ma sœur qu'elle avait tout ce qu'il fallait comme qualités pour devenir capitaine de l'équipe de hockey. Linda est pas d'accord, elle dit qu'elle sait pas faire, qu'elle sait pas donner des ordres, qu'elle veut pas être chef.

— Ben pourquoi ? Elle est intelligente, ta sœur, et elle sait faire du sport ! À la rentrée, elle savait même pas tenir sur des patins à glace, elle se débrouille très bien maintenant. Il y a des garçons qui ne sont pas capables de patiner aussi bien qu'elle en apprenant pendant un an !

— C'est que Linda, elle a peur des gens. Elle veut pas qu'on se moque d'elle...

— Faut pas qu'elle s'en fasse. Faire pire comme blague que les Wildcats, c'est pas possible. Elle ne pourra que faire monter le niveau... »

Le remplacement de Connie Carpenter par Linda était des plus problématiques à cause de la personnalité de la meilleure amie de ma sœur. Linda avait toujours souffert de son physique ingrat de rouquine maigrichonne et elle avait développé une timidité malade qui ne s'était estompée que grâce à l'amitié de ma sœur. Mais qui ressortait quand il fallait pousser en avant Linda pour qu'elle prenne des responsabilités... Le week-end suivant, nous étions début novembre, peu après Halloween. Il neigeait à Denver, ma sœur et Linda avaient organisé une copy party chez Linda. C'était l'époque où les \$10 par mois d'argent de poche de ma sœur partaient dans des disques importés d'Angleterre, coûtant chacun entre \$15 et \$20.

Le grand frère d'une de ses amies était fan de punk-rock, en pleine explosion à l'époque, et ma sœur avait suivi, ainsi que Linda. Compte tenu du prix des disques et de la rareté des imports, Linda et Judith s'étaient partagé les achats avec deux incontournables : *Outlandos d'Amour* de Police pour Judith, et *Give 'em enough rope* des Clash pour Linda. Et les copains avaient suivi sur la base suivante : vous apportez votre cassette, on l'enregistre pour vous sur la hifi du père de Linda. Vance Patterson est amateur de musique rock et pop, et il avait ramené du Vietnam un goût certain pour Jimi Hendrix, les Rolling Stones d'avant *Black and Blue* et les Doors.

Nous nous servions de son matériel, doté de l'une des premières platines cassettes hifi grand public, pour dupliquer par paquets entiers les deux disques de ma sœur et de son amie. Nous avons passé de longues après-midi d'hiver à recopier les premiers disques de ces deux groupes anglais, nous repassant avec joie des titres comme *White riot* des Clash ou *Roxanne* de Police. Sans parler de la grande révélation qu'a été *Rust never sleeps* de Neil Young, l'album préféré de Linda et Judith, surtout pour *Hey hey, my my* et ses fameuses paroles disant *It's better to burn out than to fade away (mieux vaut s'embraser plutôt que de dépérir)*, devenue le mot d'ordre des deux amies et la devise informelle des Wildcats... C'est aussi l'époque où les premières campagnes contre la copie privée sur cassette, assimilée à du vol par les maisons de disques, étaient diffusées à la télévision, dans l'indifférence générale. Alors que Linda copiait l'album des Clash pour mon copain Ken Strayton, elle l'a rassuré sur le devenir légal de son enregistrement :

« Kenny, tu veux qu'ils fassent quoi pour ta cassette ? Qu'ils appellent le FBI pour t'envoyer au pénitencier de Florence ? Même ton père dit que c'est de la connerie leur campagne... J'envoie le disque, on n'a plus qu'à attendre 25 minutes pour la deuxième face... Ça mec, c'est autre chose que de la disco...

— Merci les filles, vous êtes sympa... Linda, t'es pas décidée pour reprendre la place de Connie Carpenter à la tête des Wildcats ? J'ai parié \$5 avec un pote que tu le ferais.

— T'as perdu \$5 Kenny. Je suis pas chef, je le ferais pas...

— Linda, t'es désespérante ! reprit Judith. On en a parlé, tu as toutes les qualités nécessaires pour être capitaine de l'équipe de hockey ! Les filles le disent toutes, si t'étais pas bornée, tu pourrais faire de grandes choses pour les Wildcats.

— On est des nulles, il n'y a rien à sauver...

— Et alors ? T'arrivera pas à faire pire que Connie, qui s'en fout complètement de ce qu'on devient, et qui va prétexter son histoire bidon de genou pour se barrer. Toi, au moins, tu apprends

vite, tu sais bien jouer, tu as de bonnes idées et tout le monde t'écoute ! Il te faut quoi de pour prendre le poste de Connie ? Un coup de fil de Carter ?

— Que quelqu'un d'autre le fasse, c'est pas mon truc...

— Allez Linda... Tu veux qu'on continue à avoir l'équipe la plus nulle de tout le Colorado à Mountain Street ? Tu sais... »

Judith, à court d'arguments, a eu une idée lumineuse qui allait renverser la situation. Et changer la vie de Linda. Elle a réfléchi deux minutes et elle a dit :

« T'imagines que le hockey, c'est comme la guerre pour libérer l'Irlande des anglais. T'as tout ce qui faut pour être le général de l'IRA qui commandera les troupes à la victoire. T'as pas envie de libérer ton pays ?

— Arrêtes Jude, je ne suis pas un héros...

— Pas encore... Bobby Sands, il a eu onze ans un jour, comme toi. Faut bien commencer par quelque chose, qu'est-ce que tu risque ?

— D'accord, je veux bien essayer... Mais si ça marche pas, tu prévois quelqu'un pour me remplacer... On en parlera à Connie... »

Et ce fut le début d'une vocation qui a conduit Linda de la patinoire à Annapolis, puis à la Médaille d'Honneur après la guerre du Golfe. Linda a une grande qualité que ma sœur a tout de suite vu : elle apprend vite, et bien. Le début de 1979 avec les Wildcats a été complètement brouillon et l'équipe a pris défaite sur défaite. Mais il y avait quelque chose de changé avec Linda. La bonne humeur régnait, et elle aménageait petit à petit des tactiques inventives en valorisant les qualités de chacun.

Et Linda, avec l'aide de ma sœur, dirigeait l'équipe avec d'indéniables qualités de capitaine. J'étais allée la voir un jour à un des entraînements de l'équipe, fin janvier 1979. Judith avait oublié des livres de classe et Monsieur Tellsway, leur entraîneur, m'a laissé entrer dans la salle de préparation de l'équipe. Linda avait vite eue l'idée fixe de faire gagner les Wildcats, et elle ne ménageait pas ses efforts. Devant un tableau, elle présentait la tactique prévue pour le prochain match :

« ...Les filles de Franklin Middle School sont plus puissantes que nous, mais on va les avoir sur leur point faible : elles bougent pas beaucoup. On a tout ce qui faut pour les contrer... Mindy, lors du précédent match, tu as piqué plusieurs fois le palet à West Aspen. On va travailler ça, si je te mets en appui Carla et Joanny, tu pourras nous faire des passe... Sherwood, c'est pour les livres de ta sœur ?

— Oui, je ne vais pas rester, Ken m'attend pour un match... T'as l'air de bien organiser le prochain match, dis donc...

— Je n'ai pas le monopole des bonnes idées, si tu as quelque chose à dire, t'es le bienvenu... Pour percer la défense adverse, tu verrais quoi ?

— Je sais pas pour le hockey mais, au basket, quand on peut pas passer à travers pour marquer un panier, on passe à côté. Ken est excellent pour tout ce qui est de déborder l'adversaire sur les flancs, je sais pas si ça marcherait au hockey...

— Tu m'as filé une bonne idée Sherry... Dites, les filles, lesquelles d'entre vous se sentent prêtes pour attaquer sur les flancs ? »

Mine de rien, j'étais devenu l'un des artisans de la première victoire des Wildcats depuis des années... Linda a pris mon idée, l'a analysée et transformée en manœuvre tactique. Un soir de février, il y avait un important match de hockey retransmis sur CBS après le journal du soir, les Colorado Avalanche de Denver contre les Canadiens de Montréal. Le choc des géants... Linda et

Judith voulaient faire une analyse poussée du match. Elle en parlaient dans mon dos alors que j'attendais les premières images de Jupiter transmises par la sonde Voyager 1 :

« ...la situation en Iran est actuellement sous le contrôle des nouvelles forces révolutionnaires rassemblées autour de l'Ayatollah Khomeini, selon les nouvelles autorités religieuses au pouvoir. La restauration du pouvoir du Shah n'est plus à l'ordre du jour surtout depuis que l'effondrement du gouvernement de transition, qui a eu lieu hier, a marqué le début d'une période de troubles importants à la tête de la plus grande nation frontalière du Golfe Persique avec l'Arabie Saoudite, jusqu'ici alliée de notre pays... »

— ...et il faudra bien voir ce qu'ils emploient comme tactiques pour déborder l'adversaire Linda. On va tout jouer là-dessus au prochain match.

— Tu verrais qui pour les attaques sur les flancs ? Sheryl est très rapide mais elle met le palet à côté une fois sur deux.

— Je la retiens, faut pas qu'elle tire de trop loin pour ne pas rater ses passes. Je lui dirais à notre entraînement mercredi...

— Les filles... protestai-je. Vous pouvez pas attendre que le match de hockey ait commencé ? J'entends plus les infos !

— Parce que t'en as quelque chose à faire de l'actualité internationale, toi ? commenta ma sœur. Il attend les images de Jupiter renvoyées par Voyager 1, il n'y a que ça qui l'intéresse dans les actualités.

— ...malgré les nombreuses attaques dont il a fait l'objet de la part de l'opposition conservatrice, Monsieur Callaghan, le premier ministre britannique, est toujours donné favori face à son adversaire du parti conservateur, Ms. Margareth Thatcher. Mais l'évolution de la situation en Ulster, avec le durcissement des actions des groupes paramilitaires républicains et l'incarcération du député Bobby Sands, pourraient peser défavorablement dans la balance pour le camp travailliste actuellement au pouvoir, en plus de la crise économique... »

Linda et Judith ont passé la soirée devant la télévision à décortiquer toutes les phases de jeu du match entre les Avalanche et les Canadiens. Au passage, j'ai noté une autre des grandes qualités de Linda : elle sait tenir compte de l'avis des autres. Plusieurs fois, ma sœur a eu de meilleures idées qu'elle et, après une brève discussion argumentée, Linda les a adoptées. Alors que j'allais au lit, j'ai croisé Judith, qui était au téléphone avec une copine. Linda et elle n'étaient pas d'accord sur une tactique à adopter :

« ...non, Linda préfère envoyer quelqu'un seul face au but adverse alors que je préfère un petit groupe, mais on ne s'est pas décidées... Oui, c'est dommage qu'on ne puisse pas revoir le match avec ce truc-là, je ne sais pas comment ça s'appelle. Attends, je vais demander à mon frère, il s'y connaît... Sherwood, cet engin qui coûte \$1 000 et qui permet d'enregistrer ce qui passe à la télévision, ça s'appelle comment ?

— Un magnétoscope. On en a parlé avec les parents, c'est trop cher pour nous. Et puis, entre le Betamax et le VHS, on ne sait pas lequel va durer...

— Je te passe les détails techniques, ça s'appelle un magnétoscope. On pourrait se repasser les bons matchs comme ça... Pas pour nous, \$1 000, c'est ce que gagne mon père ou ma mère en un mois, mais peut-être l'école s'ils ont de quoi payer... Non, le plus important, c'est pour la tactique pour samedi. Linda veut mettre le minimum de défenseurs et tout dans l'attaque, alors que je préfère

avoir trois défenseurs, nous ne sommes pas fixées, et nous ne sommes pas d'accord entre nous... Bien, je vais lui dire, c'est pas mal comme idée... »

Finalement, les Wildcats ont eu une équipe purement offensive pendant le premier tiers temps et une défense doublée pendant les deux tiers temps restants. Le samedi suivant, c'était le match entre les Wildcats et les Saint Augustine Ramblers, l'équipe d'une autre middle school de Denver, qui avait une réputation de bonnes joueuses, mais un peu endormies sur leurs lauriers. Linda et Judith allaient les secouer, et pas qu'un peu. Je suis allé voir le match avec mes parents et ça a été plutôt violent. Voir ma sœur aînée et ses amies à la limite du pugilat sur une patinoire de hockey, c'était un spectacle des plus étonnants. Les coups de crosse dans les jambes étaient fréquents, quand ce n'étaient pas les coups de poing à la figure échangés dans le dos des arbitres. La moitié des joueuses des deux équipes avaient eu au moins une pénalité avant la fin du second tiers-temps, et les deux capitaines s'étaient violemment prises à partie, à la limite du match de boxe.

Le réveil avait été brutal pour les Ramblers qui, croyant que le match se jouait contre une équipe qui était encore réputée être la plus mauvaise équipe scolaire de hockey sur glace de Denver, s'étaient heurtées à un groupe enragé qui rendait coup sur coup et avait égalisé le score à 9 partout à la fin des deux premiers tiers temps. Nous assistions au match en compagnie des Patterson, mes parents et moi, et maman avait été horrifiée de voir que Judith avait été fauchée par une joueuse adverse, ce qui lui avait fait "brouter la glace", selon l'expression imagée trouvée par Linda... Maman a été rassurée de voir Judith se relever indemne, et la joueuse adverse écoper de cinq minutes de pénalité. Pas vraiment rassurée par le caractère hyperviolent du jeu, elle a demandé à miss Patterson :

« Dites-moi Claire... Ce... ce n'est pas toujours comme ça les match de hockey scolaire. J'espère que c'est parfois plus... calme... Je vous demande ça parce que vous avez eu plus souvent que moi l'occasion de voir votre fille jouer... »

— Faut pas vous en faire miss Malone, elles savent encaisser, votre fille et la mienne... J'ai vu pire...

— Oh non !

— Chérie, ce n'est qu'un jeu, pointa mon père. J'ai pris des coups du même genre quand je jouais au football. Ta fille n'est pas en sucre...

— Garfield, c'est très gentil de me rassurer...

— Sherry ! Ça y est ! Elles recommencent !

— Linda n'a pas pris une pénalité cette fois Sibby... Allez, on les encourage !

— ON VEUT DU SANG ! ON VEUT DU SANG ! ON VEUT DU SANG !... »

Bien que maman faisait une drôle de tête en nous entendant encourager les Wildcats de la sorte, elle est restée jusqu'à la fin du match. Le score a été égalisé à 12 partout avant la fin du dernier tiers-temps, et les équipes étaient réduites de moitié à cause des pénalités. Les trois dernières minutes ont été décisives : Linda et ses joueuses ont tenté le tout pour le tout avec un jeu offensif à la fois rapide et brutal, les Wildcats encore sur le terrain employant la tactique de l'éperonage systématique des joueuses adverses, cinq collisions délibérées suivies de quatre chutes en trois minutes. Avec un miracle à la fin.

Graziella Sanchez, la plus grande de l'équipe avec ses treize ans, avait le palet. Deux joueuses des Ramblers la coinçaient, elle a eu la présence d'esprit de faire une passe arrière vers Fiona O'Donnell, une bonne copine de ma sœur récemment embauchée dans l'équipe, vive, rapide et précise. En une seconde, elle a remonté le palet vers Rosita Guatierra, dite Rosie la massacreuse à cause de sa propension à rentrer systématiquement en collision avec tout ce qui lui barre la route. Un boulevard était ouvert droit vers la cage adverse. Rosie a fait une passe à Linda, sur le flanc gauche.

Et Judith était droit devant les buts. Nouvelle passe pour ma sœur, et tir au but victorieux, la gardienne adverse n'avait rien vu venir dans le tir croisé. 13-12 pour les Wildcats, première victoire de l'équipe. Et explosion de joie sur le terrain.

Ce jour-là, le tandem Linda Patterson-Judith Breckingham est devenu synonyme de tir au but pour toutes les équipes scolaires de Denver. À partir de cette date, les Wildcats n'ont plus perdu un seul match jusqu'en avril 1980. Et Linda a gagné le surnom d'orange mécanique, qu'elle n'a perdu qu'en entrant à Annapolis, à cause de son jeu brutal et de sa chevelure rousse. Fini la brindille, la petite maigrichonne timide dont tout le monde se moquait à l'école primaire ! Linda avait récupéré une équipe de hockey sur glace en bas de tableau et elle l'avait transformée en redoutable machine de guerre. Pas étonnant qu'elle soit ensuite devenue officier des Marines.

Cette année 1979 n'a pas seulement été marquée par la première victoire, depuis des années, des Wildcats. Du côté de la communauté irlandaise de Conway Hill, l'élection de Margareth Thatcher comme premier ministre en Grande Bretagne a brièvement engendré l'espoir qu'une libération de Bobby Sands était possible. Courant mai 1979, une pétition avait circulé pour demander la libération du député catholique nord-irlandais incarcéré à la prison de Maze. Malheureusement, les déclarations de Ms. Thatcher sur l'Ulster, début juin 1979, ont vite fait déchanter la communauté irlandaise de Denver. C'était un peu plus civilisé que les tchéchènes que l'armée russe irait buter jusque dans les chiottes, formule chère à Vladimir Poutine, mais guère mieux. Dixit la nouvelle première ministre britannique : aucune négociation avec les terroristes nord-irlandais, la loi s'appliquerait dans sa plus implacable rigueur. Bref : mort aux Taigs³...

En 1979, c'était aussi l'application des accords de paix entre les israéliens et les égyptiens, suite aux accords de Camp David. Un soir, aux actualités, les journalistes de je ne sais plus quel grand réseau de TV national ont montré les images déchirantes de quelques uns des 4 500 colons civils israéliens évacués de force par Tsahal de leur colonie du Sinaï, suite à l'application du traité de paix entre l'Égypte et Israël. Bien qu'étant juive non pratiquante, miss Patterson, née Zieztinski, est une antisioniste convaincue. Elle a rapidement dénoncé la propagande visant à faire passer ces civils israéliens, des *colons* délibérément envoyés sur place par leur gouvernement après la guerre du Kippour pour occuper le terrain au détriment des arabes, pour des victimes d'un sort injuste.

Et elle a vite organisé la lutte contre la désinformation avec ses amis du Chinook Front, ceux du Free Railroaders Union, son syndicat, et une Jewish League Against Sionism récemment fondée, groupe antisioniste virulent composé non seulement de personnes de confession juive, mais aussi de goyim⁴ antisionistes qui luttent contre l'antisémitisme. À cette occasion, elle a fait venir à Denver une sommité de Boston pour faire une conférence sur la désinformation dans les médias, un professeur de linguistique du MIT du nom de Noam Chomsky. Naturellement, la conférence a eu lieu à guichet fermé.

Mais, pour nous, à l'époque, pendant cet été 1979, le plus visible fut la conséquence de la dérégulation du trafic aérien ouverte par l'administration Carter fin 1978. Conway Hill était un quartier situé dans l'axe des pistes de l'aéroport de Denver Stapleton, et il était régulièrement survolé par des avions de ligne qui en décollaient ou s'y posaient suivant le sens du vent. Jusqu'ici, c'était supportable mais, avec la dérégulation, le trafic a considérablement augmenté à l'été 1979. Conway Hill était désormais survolé à basse altitude par un avion toutes les dix minutes entre cinq heures du matin et minuit.

Et cela ne risquait pas d'aller en s'arrangeant avec l'augmentation prévue du trafic aérien pendant les années 1980... Ma mère, celle de Linda, et divers habitants du quartier ont vite monté

³ Argot nord-irlandais pour désigner, de façon péjorative, les catholiques irlandais d'Ulster.

⁴ Désignation des non-juifs par les juifs.

une association pour faire pression auprès de la mairie de Denver pour que Stapleton international, l'aéroport de Denver à l'époque, soit fermé et remplacé par un autre aéroport situé plus loin de la ville. Le quartier de Park Hill, situé plus près de Stapleton que nous, et qui prenait dans les oreilles chaque décollage et chaque atterrissage, s'est joint à nous.

L'association *Fermez Stapleton en Vitesse* a vite été rejointe par l'association des résidents du quartier de North Park à San Diego. Quartier qui, le 25 septembre 1978, avait été le lieu du crash du Boeing 727 du vol PSA 182, qui s'était écrasé en pleine ville suite à une collision en vol avec un petit Cessna, tuant 144 personnes dont 7 au sol. Un scénario similaire à Conway Hill ou Park Hill se serait traduit par plusieurs centaines de morts au sol, ces quartiers étant densément peuplés. Le maire de Denver de l'époque, dont l'équipe avait été à l'origine de la mal choisie Londonderry Street, avait fourni à Conway Hill une raison de ne pas voter pour lui avec la dérégulation.

Alors qu'il était évident dès le milieu des années 1970 que Stapleton allait vite être dépassé en tant qu'aéroport de Denver, aucun projet pour son remplacement n'était prévu au tournant des années 1980... C'est ainsi que mon adolescence a autant été marquée autant par le trafic aérien qui passait régulièrement au-dessus de chez moi que par les deux présidences successives de Ronald Reagan...

En ce début d'été 2002, la prochaine cible de notre armée, après l'Afghanistan, allait être l'Irak. J'en ai parlé à Linda au téléphone, début juillet, avant de partir en vacances voir mes grands-parents à Boston. Au sujet de la propagande effrénée menée par les médias au sujet de l'Irak, Linda avait un jugement sans appel :

« C'est clairement n'importe quoi. Il n'y a aucun rapport entre Al Qaïda et Saddam Hussein. C'est une cible purement économique, d'un point de vue impérialiste du terme. C'est le pétrole irakien qui intéresse l'administration Bush, et rien d'autre !

— Pourtant, il y est fait allusion à des armes de destruction massive.

— N'importe quoi ! Je le tiens de la part de contacts au Pentagone et à la la CIA, c'est de la pure propagande médiatique. Les armes de destruction massive, il y a bien longtemps que Saddam Hussein n'en a plus. Et je doute qu'on lui en ait vendu après la guerre du Golfe. Tu te souviens de mars 1998, les attaques à l'arme chimique contre les civils kurdes à Halabja. C'était une compagnie chimique de notre pays, Alcolac, qui a vendu des précurseurs chimiques au gouvernement irakien de l'époque en 1987, et ces composants ont servi à fabriquer le gaz qui a tué les civils kurdes à Halabja. Si Saddam Hussein a eu des armes de destruction massive, c'est bien parce qu'on lui en a vendu. Et le "on" inclut notre propre gouvernement. Je doute fort qu'on lui en ait vendu d'autres après la fin de la guerre du Golfe.

— Donc, pour toi, c'est une simple affaire de contrôle des champs de pétrole.

— Et de contrôle de la région... Après le 11 septembre, nos alliés d'Arabie Saoudite se sont montrés fort peu fiables : 15 des 19 pirates de l'air du 11 septembre 2001 viennent de chez eux, fait fortement escamoté dans les médias. En face, tu as l'Iran. Donc, en dehors du Koweït, qui nous est acquis après la guerre du Golfe, qu'est-ce que tu as comme pays important à contrôler ? Réponse : l'Irak et son pétrole. Le fils Bush termine le boulot commencé par le père en 1990, rien de plus. Et la guerre contre le terrorisme, c'est un slogan de plus. Je le tiens d'une source sûre auprès de la CIA : Al

Qaïda, le Département d'État s'en est toujours fichu. Le 11 septembre 2001 est utilisé comme prétexte commode pour une invasion de l'Irak alors qu'il n'y a aucun rapport entre Ben Laden et Saddam Hussein. Il n'y aurait pas eu le 11 septembre 2001, nous préparerions l'invasion de l'Irak de la même façon. C'était dans l'air depuis l'arrivée de Bush junior à la Maison Blanche, tout comme l'invasion de l'Afghanistan.

— L'Afghanistan... Pour pouvoir prendre à revers l'Iran en cas de nécessité ?

— *Entre autres. C'est surtout pour avoir une présence militaire en Asie Centrale, face à la Chine, la grande superpuissance régionale. Sans le 11 septembre 2001, on aurait trouvé autre chose pour y aller. Les Talibans n'étaient déjà plus en odeur de sainteté auprès du Département d'État, Ben Laden n'a fait que nous faciliter la tâche. Enfin, si on peut dire. Les soviétiques se sont cassés les dents en Afghanistan, et on va faire pareil. Sans parler de l'Irak. Personne au Pentagone n'est chaud pour se lancer dans une occupation coloniale de ce pays, le genre de situation qui équivaldrait à un second Vietnam d'un point de vue tactique. Il y a une forte opposition à cette guerre au sein même des forces armées, mais la Maison Blanche muselle toute opposition en utilisant le 11 septembre pour manipuler l'opinion. Franchement, ça me fait mal de voir que cette bande de fascistes va se servir de la mort de Judith et des 3 000 autres victimes de cet attentat pour mener une guerre d'agression impérialiste. Notre armée va faire à l'Irak ce que la Wehrmacht a fait à la Pologne en septembre 1939.*

— C'est pas gai comme nouvelles... Et l'attaque aura lieu quand, à ton avis ?

— *Le temps de bien manipuler l'opinion, de préparer nos forces armées, pas avant début 2003. Bush cherche des alliés et, pour le moment, seuls les anglais ont répondu présent. Ça ne m'étonne pas de la part du gouvernement Blair. J'espère que les français ne suivront pas, ainsi que les allemands. Martin a de sérieux doutes quand à la volonté du président Chirac de suivre le mouvement. Il y a une forte communauté originaire des pays d'Afrique du nord en France qui, étant composée de familles pour la plupart en bas de l'échelle sociale, comme les latinos chez nous. Elle pourrait causer des troubles importants si le gouvernement français suivait le nôtre. Martin reste prudent à ce sujet, bien qu'il n'aime pas le président Chirac, de l'autre bord politique que lui.*

— Tu es dans la réserve, et officier, tu ne risques pas de partir au front...

— *À 35 ans avec le grade de capitaine, ce n'est pas exclu. Mais je vais avoir une promotion à l'ancienneté d'ici la fin de l'année, et un poste de bureaucrate dans la Naval Reserve, en détachement du corps des Marines. De plus, je te le dis en avant-première, tu es le premier à qui j'en parle en dehors de Martin, même ma fille et ma belle-fille ne sont pas au courant : je suis enceinte. Selon mon gynécologue, j'en suis à deux semaines de grossesse, ce qui devrait mettre la naissance de mon enfant durant la première quinzaine de mars 2003. J'attends de nouveaux examens pour confirmation avant d'en parler à mes parents et à mes filles.*

— C'est formidable Linda ! En comptant ta belle-fille et ta fille, vous en êtes à trois.

— *Oui, et nous n'irons pas plus loin. Déjà, Martin était très réservé du fait que je me lance dans une grossesse passé trente ans. Et puis, entre les frais scolaires et les frais médicaux, même si Martin va pouvoir faire passer notre enfant sur le système de*

santé canadien du fait de sa double nationalité. On ne sait pas déjà si on pourra payer, à terme, une éducation correcte à tous les trois... Et puis, un chacun de notre côté, un ensemble, ça suffit... Nous n'en avons pas parlé jusqu'ici mais est-ce que Deborah sait pour sa mère ? Kyle et Judith ont divorcé en étant loin d'être en bons termes, ce serait dommage que la petite en pâtisse... »

Je n'en ai pas parlé jusque là mais j'ai une nièce par ma sœur, Deborah Breckingham Cartwright, née le 18 août 1992. Elle allait avoir dix ans et elle vivait à Seattle avec son père, sa belle-mère et son demi-frère. Judith s'était mariée avec Kyle Cartwright, un juriste spécialisé dans le droit international en 1991 à son retour de Roumanie. Elle a eu Deborah avec lui en 1992 puis le couple a rapidement battu de l'aile. Kyle avait plutôt le goût à une vie tranquille tandis que Judith préférait partir à l'aventure. Le divorce a eu lieu en 1997 et Judith, du fait de sa vie professionnelle, a perdu tout droit de garde sur sa fille. Elle avait commencé une action légale en 2000, après sa démission de Helping Hand international au profit d'Immediate Action, basée à San Francisco, pour avoir un simple droit de visite étendu. Au moment de sa mort, elle était sur le point de voir sa démarche aboutir.

C'est bizarre la vie... Judith, qui avait tout pour mener une vie aventureuse dans un cadre professionnel très libéral, avait choisi de fonder une famille des plus conventionnelles, et elle avait échoué. Linda ne s'était pas embarrassée des convenances. Bien que militaire et juriste, elle avait eu un enfant dans le cadre de ce qu'elle appelle une liaison concertée entre un de ses camarades de promotion à Annapolis et elle, au vu et au su de son épouse légitime. C'est ainsi qu'elle a eu sa fille Nelly le jour de la Saint Patrick 1998, sans s'embarrasser du père qui est resté, comme convenu, avec son épouse, qui avait donné son accord préalable à l'aventure... Linda s'est ensuite mise en couple avec un médecin du Denver Health Medical Center, parent célibataire comme elle, mais abandonné par la mère de sa fille dans des circonstances particulières. Pour son second enfant, elle allait opérer de manière plus conventionnelle, bien qu'elle ne soit pas mariée avec Martin.

Kyle avait su pour la mort de son ex-épouse, il en avait parlé à Debbie et il n'avait pas souhaité être présent à l'enterrement, dans un souhait d'apaisement. Toutefois, il m'a demandé si je pouvais recevoir ma nièce pour les vacances afin de renouer avec la famille et lui permettre de faire le deuil de sa mère. Selon ma mère, Kyle avait été dans le déni jusqu'à que sa fille lui rende la vie impossible et l'oblige à faire face à ses responsabilités. J'ai su plus tard par son épouse, Berenice Fowley Cartwright, que Debbie a passé toute l'année scolaire 2001/2002 avec des résultats en baisse, des problèmes de comportement récurrents et des problèmes de santé. Kyle n'avait pas pu définitivement couper les ponts avec son ex-épouse, et il a fallu qu'elle périsse dans le crash du vol United 93 pour qu'il admette enfin qu'elle comptait toujours dans la vie de sa fille.

Deborah est le portrait de sa mère au même âge. Même petite blonde aux yeux bleus un peu enveloppée, même longue chevelure, il n'y a que la forme de son visage aux traits fins, un peu plus long que celui de Judith, qui était parfaitement rond, qui la différencie de sa mère. Je craignais que le fait de voir la tombe de sa mère la perturbe, mais elle a fait preuve d'une grande force de caractère. Au cimetière de Conway Hill, où Judith était enterrée, Deborah a pu retrouver sa mère, d'une certaine façon. Devant sa tombe, elle m'a dit :

« Oncle Sherwood, elle a été courageuse, maman ?

— Oui. Elle ne s'est pas laissée faire. Jusqu'au bout.

— Papa n'a jamais voulu me parler d'elle. Ils étaient fâchés.

— Pas à cause de toi. Ta mère voulait pouvoir te revoir. Elle était sur le point d'y arriver quand elle a pris cet avion.

— Papa ne m'en a jamais rien dit... Je peux lui parler ?

— À ta mère ? Bien sûr...

— Merci oncle Sherwood... Bonjour maman, c'est moi... »

Je me suis éloigné pendant que Deborah avait une conversation avec une mère qui avait toujours été absente mais qui l'avait toujours aimée. C'était une conversation calme, Deborah lui parlait comme si rien ne s'était passé un certain jour de septembre 2001. Seule la pierre tombale attestait, pour ma nièce, de la réalité de la mort de ma sœur :

Ici repose notre fille et sœur bien aimée

JUDITH EVELYN BRECKINGHAM

Boston, MA, 25 mai 1967

Shanksville, PA, 11 septembre 2001

victime des attaques terroristes du 11 septembre 2001

Nous n'oublierons jamais.

Debbie a été apaisée de revoir sa mère, même morte, et elle a été ravie que je passe toutes les vacances à lui parler d'elle, à lui montrer les lieux préférés de son enfance, les écoles où elle avait été scolarisée pendant notre séjour à Denver. Par contre, il manquait quelque chose. Ou, plutôt, quelqu'un. Incidemment, je lui avais parlé de Linda Patterson, la meilleure amie de sa mère. Linda était au travail à New York et elle devait partir en vacances en août en France dans la famille de son compagnon. Je ne pouvais pas la présenter à Deborah, mais ma nièce l'a bien compris :

« Je demanderai à papa si un jour on peut aller voir Linda à New York. Ça serait bien que je vois la meilleure copine de maman.

— Tu sais, Linda a de la famille à Denver. Je connais bien ses parents, on pourra s'arranger pour que tu puisse la rencontrer. Tu dois sûrement avoir une amie comme elle à l'école, à Seattle.

— Non, pas vraiment... J'ai des copines, mais pas quelqu'un comme Linda... Tu sais si elle a des enfants ?

— Linda ? Oui, elle a une fille et une belle-fille, plus jeunes que toi, elles ont quatre ans toutes les deux. Sa fille s'appelle Nelly et sa belle-fille s'appelle Galina, et c'est la fille de Martin, l'homme avec qui elle vit »

Finalement, en septembre, Linda a pu se libérer avec sa famille pour venir assister au premier anniversaire de la mort de ma sœur. L'Irak était clairement la prochaine cible de notre armée, contre toute vraisemblance, mais des mouvements opposés à la guerre prenaient forme. Y compris dans nos propres forces armées. Linda était la représentante à New York City d'un mouvement de militaires de tous grades et de toutes armes opposés à une intervention militaire en Irak, jugée irresponsable. Même une de ses amies, agent sous couverture de la CIA, était opposée à cette guerre. Et elle lui avait confirmé que les histoires d'armes de destruction massive étaient une invention de l'équipe Bush.

Chose rassurante, deux des gouvernements les plus influents en Europe étaient opposés à la guerre : le gouvernement allemand et, fait bien plus important, le gouvernement français. Le président Jacques Chirac exprimait publiquement une opposition sans ambivalence à une guerre

qu'il présentait comme étant clairement une catastrophe en devenir. Mais cela ne passait pas aux USA... Je devais passer par Internet, et le nouveau journal contestataire en ligne *The Vanguard* pour en entendre parler. Ainsi que par la Canadian Broadcasting Corporation pour avoir des informations télévisées en langue anglaise à peu près honnêtes, tous les médias en ligne aux USA jouant le jeu de la propagande gouvernementale sans le moindre état d'âme. Comme l'a si bien dit Martin, le compagnon de Linda, c'était digne de l'agence Tass de l'époque Brejnev...

Pendant la semaine où elle était parmi nous, Linda a passé beaucoup de temps avec Deborah. Kyle a laissé ma nièce venir chez nous en voyant l'effet bénéfique que cela avait qu'on lui parle de sa mère. Alors qu'il s'était éloigné de nous après son divorce, il a commencé à se rapprocher de nous après l'été qui a suivi la mort tragique de son ex-épouse. Linda lui a parlé longuement de son enfance à Denver en compagnie de ma sœur, dont elle était la meilleure amie. Elle était enceinte de deux mois et sa grossesse se présentait bien. Nous en avons parlé en privé la veille de son départ. Elle avait beaucoup parlé de ses projets de fonder une famille à ma sœur :

« Dès que je suis entrée à l'école navale, et Judith à l'université, nous avons beaucoup échangé sur ce sujet. J'avais une idée bien arrêtée sur les circonstances dans lesquelles je deviendrais mère. Pour moi, ce serait seulement après mes études de droit. En comptant l'école navale, il me fallait faire quatre ans d'active en plus de quatre ans d'école militaire, puis passer dans la réserve à mon entrée à l'université. Judith n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle ferait pour avoir un enfant, et quand elle m'a annoncé son mariage avec Kyle alors que je rentrais du Golfe, elle m'a surpris.

— C'était dans sa mentalité : imprévisible et impulsive, toujours à agir sur un coup de tête. Quand même un paradoxe vu son tempérament.

— C'est vrai... La gamine plutôt primaire, c'était moi. Judith était toujours très réfléchie et très posée, tandis que j'étais nettement plus spontanée, dirais-je.

— Ce n'est pas vraiment antinomique. Tu as toujours été vive, mais ta grande force a toujours été ton sens de l'analyse et de la planification. Judith, elle c'était de l'inspiration. Elle n'était pas une chef d'équipe, comme toi, mais elle avait des intuitions justes sur tout ce qui la touchait.

— À son niveau, c'était un véritable talent. Cela ne m'étonne pas qu'elle aie fait dans la logistique pour une association humanitaire. C'est un métier où il y a énormément d'imprévu sur le terrain, surtout du point de vue des relations avec les autorités locales du pays où tu intervies.

— C'est aussi valable pour le métier des armes. Surtout dans les troupes d'élite, comme toi. Analyser, improviser, vaincre, le mantra du corps de Marines.

— À la différence que l'on part avec un objectif de mission précis et en ayant préparé notre opération à l'avance. Judith débarquait dans l'urgence sans avoir rien prévu et sans rien savoir de ce qu'elle avait à faire. Je pense au Rwanda où elle a été parachutée quasiment en pleine guerre. Elle a dû gérer un camp de réfugiés en partant de rien, sans avoir la moindre idée de ce qu'il fallait faire... Et quand elle a su s'y prendre, elle a été mise à la porte. Elle m'en parlait beaucoup dans ses lettres.

— C'est dommage que ça lui ait gâché sa vie cet engagement avec Helping Hand International. Elle n'était pas à sa place dans cette vitrine de la bonne conscience médiatique de notre pays.

— Je pense qu'elle devait en passer par là, et qu'elle le savait. Ce n'était pas une erreur, plutôt une étape... »

J'ai fini par être de l'avis de Linda. Judith, avec sa conscience politique, se doutait bien de ce qu'elle faisait en allant s'engager chez Helping Hand International. Elle voulait, à sa manière, changer les choses en voyant de l'intérieur un système qu'elle voulait combattre, celui de la pseudo-charité orientée en fonction des intérêts de nos lobbys militaro-industriels. Qui n'avaient rien fait pour alléger les souffrances du peuple irakien victime de l'embargo imposé par notre pays à la fin

de la guerre du Golfe, par exemple, pendant qu'ils tentaient au même moment de prendre pied en Somalie, en vain. Deux poids, deux mesures, ce que Judith avait bien vu à travers son travail...

Linda et ma sœur ont toujours été politisées, même avant d'avoir l'âge légal pour voter. Le grand tournant dans notre vie à tous a été le début des années 1980. À cette époque, la présidence de Jimmy Carter s'était enlisée dans les remous de la révolution iranienne, avec la crise des otages de notre ambassade à Téhéran. Le 4 novembre 1979, les Gardiens de la Révolution prenaient en otage 53 de nos compatriotes membres du personnel de notre ambassade. C'était ce qu'il y avait de pire point de vue image pour Jimmy Carter, qui allait entrer en pleine campagne électorale l'année suivante. Avec le fait que l'économie ne décollait toujours pas, qu'une seconde crise pétrolière frappait de plein fouet le pays et que l'inflation n'en finissait pas de faire augmenter les prix, mais pas les salaires, la dernière chose dont nous avons besoin, c'était d'une crise internationale. Malheureusement, l'administration Carter allait la subir et s'y embourber.

Je me souviens très bien de l'ambiance morose en ce début d'année 1980. Quand mes parents allaient faire le plein de la camionnette familiale au supermarché, il y avait à côté des pompes un panneau qui indiquait ceci : "MAXIMUM 10 GALLONS PAR VÉHICULE – LES CONTREVENANTS SERONT ABATTUS SANS SOMMATIONS"... Toute une ambiance... Les seuls qui s'en sortaient étaient les gens qui avaient pris un prêt immobilier pour leur maison avant 1975, comme les Pattersons et, dans une moindre mesure, mes parents. Les banquiers les avaient pourtant orientés vers des prêts à taux variables, soi-disant plus avantageux (ils ne précisaient pas pour qui...) mais ils ont préféré les taux fixes. Les Pattersons parce qu'ils ne faisaient pas confiance à des produits financiers complexes dont ils ne percevaient pas clairement le fonctionnement. Et mes parents parce que mon père, en bon commercial de profession (c'était son métier pour IBM), savait très bien que c'était une arnaque.

Cela nous a évité de finir à la rue comme nombre de familles de Conway Hill qui avaient pris des prêts immobiliers à taux variables. Un quart de siècle plus tard, l'histoire recommence avec les subprimes... Avec des prêts immobiliers dont la ponction sur le revenu familial disponible est passée de 35 à 10 % en moins de cinq ans à mensualités constantes en dollars courants, on pouvait parler de bonne affaire pour les emprunteurs qui avaient choisi les taux fixes et avaient eu des salaires rattrapant l'inflation.

Mais les banques, très agressives sur les expulsions et saisies courant 1979, ont vite été obligées de revoir leur politique à ce sujet une fois qu'elles se sont retrouvées avec des maisons invendables sur les bras. Outre la situation économique des emprunteurs potentiels, Conway Hill était devenu, avec la déréglementation du trafic aérien, un boulevard pour avions de ligne.

William H. Mac Nichols, le maire de Denver, avait été réélu en 1979 en perdant les voix de la communauté irlandaise de la ville suite à la gaffe de Londonderry Street. Désormais, c'était tout Conway Hill qui voulait le dégager à cause du trafic aérien de l'aéroport de Stapleton. McNichols s'était clairement opposé, pour des raisons de saine gestion des finances publiques, à la construction d'un nouvel aéroport, ce qui avait fini par monter contre lui tous les habitants de Conway Hill. Comme l'a dit à l'époque monsieur Patterson, le père de Linda et Siobhan, si l'Ayatollah Khomeini s'était présenté à la mairie de Denver comme unique candidat contre McNichols, Conway Hill aurait voté pour lui à l'unanimité s'il avait promis un nouvel aéroport pour remplacer Stapleton.

Comme seules bonne nouvelles en ce début 1980, il y avait le prêt consenti par l'administration Carter au constructeur automobile Chrysler, sauvant ainsi l'usine de Denver et l'emploi de beaucoup d'habitants de Conway Hill qui y travaillaient. Elle n'a fermé qu'en 1992 pour

être immédiatement délocalisée au Mexique, laissant sur le carreau les 542 derniers travailleurs qui y avaient encore un emploi, sur les 1 568 ouvriers employés par Chrysler en 1980... Les départs à la retraite, changements de métiers, déménagements et autres réductions d'effectifs en douceur ont jalonné les années 1980 à l'usine de Chrysler de Denver. D'autre part, de façon plus personnelle, Judith et Linda poursuivaient le carrière de hockeyeuses hyperviolentes avec leurs copines des Wildcats.

Cette équipe avait été ironiquement rebaptisée *The Wild Bunch (La Horde Sauvage)* par ses adversaires, à cause du jeu très brutal initié par Linda, avec l'appui de ma sœur. Les Wildcats devenaient redoutables, pas seulement à cause de leur usage spontané de la violence sur le terrain (un match sur cinq se terminait en bagarre générale), mais par l'excellence du jeu de l'équipe dirigeante Linda Patterson/Judith Breckingham. Ce qui causait un sérieux problème à l'administration scolaire de la Mountain Street Middle School.

D'un côté, une équipe passée du statut de gag minable à celui de machine de guerre grâce à la volonté de ma sœur et de Linda. De l'autre, cette même machine de guerre qui produisait ce que l'on appellerait aujourd'hui des dommages collatéraux, sous la forme de blessés et de matchs dégénéralant une fois sur cinq en émeute. Les professeurs de la Mountain School Middle School, après avoir essayé en vain de calmer les ardeurs de Linda, puis de faire pression sur sa mère, envisageaient désormais de couper les fonds à l'équipe de Wildcats à la prochaine rentrée.

Linda et Judith l'avaient appris en douce et elles n'étaient pas très contentes de la bonne nouvelle en cette matinée du 26 avril 1980. Linda devait passer à la maison après le déjeuner pour aller profiter du printemps pour flâner en ville avec Judith et d'autres copines. Pour ma part, j'attendais Ken et Frankie pour une partie de basket. Je regardais le journal télévisé en l'attente de nouvelles de la sonde Voyager 1, qui devaient survoler Saturne à la fin de l'année, mais les nouvelles du jour n'étaient pas vraiment à la joie. La Maison Blanche avait autorisé une opération militaire pour aller délivrer les otages de l'ambassade des États-Unis à Téhéran et cette mission, désignée Operation Eagle Claw, avait échoué. Le journal télévisé ne parlait que de ça :

« ...est entré en collision au sol avec un C130 au point de rassemblement dit Desert One, entraînant l'annulation de la mission et la mort de huit militaires. Quatre de plus, blessés pendant l'opération, sont actuellement en cours de rapatriement. C'est un coup dur pour l'administration Carter et il y a fort à parier, en cette année électorale, que l'équipe démocrate actuellement à la Maison Blanche ne soit pas reconduite en novembre. En plus de la crise économique, ce coup dur à nos forces armées... »

— ...et ils m'ont en plus convoquée devant le psychologue scolaire pour mardi prochain, soi-disant que j'ai un comportement asocial ! Déjà qu'ils ont emmerdé ma mère. Jude, toi qui t'y connais, qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire en plus de nous sucrer les Wildcats ? Ils vont quand même pas nous interdire le hockey, non ?

— Je ne sais pas Linda, je passe aussi devant le psychologue mercredi... Sherry, t'es encore collé devant la télé ?

— J'attends des nouvelles de Voyager et de la navette spatiale. La NASA a dit qu'on aurait la date du premier vol de la navette aujourd'hui !

— T'es pas le meilleur copain de ma sœur pour rien, pointa malicieusement Linda. Elle ne parle que de devenir pilote d'avion ! Avec tous ceux qui passent au-dessus de chez nous, j'aurais plutôt envie de devenir canonnière de DCA, moi !

— J'imagine Sherry épouser Sibby... pointa Judith. Le genre qui auront beaucoup de petits astronautes !

— Oh, ça va les filles ! Sibby et moi, on est copains, je joue au basket avec elle et mes potes pour m'amuser. Vous êtes toujours pas virées de l'équipe de hockey ? C'est vrai cette histoire comme quoi Mountain Street ne va plus financer les Wildcats ?

— On est trop mauvais genre, ta sœur et moi... pointa Linda. Ils veulent nous faire passer pour des tarées en prime.

— Si on n'arrive pas à sauver notre place, on va voir ce qu'on peut faire comme autre sport avec les copines... Sherry, tu garde ça pour toi, mais maman a une solution de secours si ça ne va pas... »

Effectivement, Linda et Judith ont été convoquées devant le psychologue scolaire de Mountain Street Middle School, puis ce fut au tour des mères. Maman est venue me chercher le vendredi soir après mon match de basket et elle m'a tout de suite conduite chez les Patterson. Elle avait été convoquée dans l'après-midi au sujet de Linda et de ma sœur et elle était furieuse. En chemin, elle m'a expliqué ce qui s'était passé :

« Sherry, tu garde ça pour toi, je te fais confiance, tu es un grand garçon et tu sais garder les secrets quand on te le demande... Mon collègue, qui a vu ta sœur et son amie Linda, pense qu'elles sont dérangées toutes les deux ! Naturellement, je suis convaincue que c'est faux, et je vais en parler avec le père de Linda. On va chez lui tout de suite.

— Papa est au courant ?

— Oui, j'en ai discuté avec lui, il me donne carte blanche pour régler ce problème... C'est pour cela que je vais en parler avec monsieur Patterson... »

Connaissant le caractère peu diplomate de la mère de Linda, le psychologue scolaire avait convoqué son père à la place, Vance Patterson, professionnel de l'éducation lui aussi, pour mieux faire passer la pilule sans devoir appeler la Garde Nationale pour calmer un parent d'élève en pétard à côté duquel l'Ayatollah Khomeini aurait fait figure de clone de John Lennon sous valium... J'attendais dans le salon des Patterson en faisant mes devoirs en compagnie de Siobhan, pendant que nos sœurs respectives suivaient à la télé un match de hockey. J'ai tendu l'oreille et prêté attention à la conversation entre ma mère et monsieur Patterson :

« Mon confrère a franchement insinué que ma fille et la vôtre entretenaient une relation de nature pathologique, et qu'il fallait leur faire suivre une thérapie, tout cela parce que Linda et Judith ont une forme d'amitié non conventionnelle, dixit mon abruti de confrère ! Franchement, nous ne sommes plus au XIXe siècle ! Ils prennent des femmes dans l'armée, maintenant, et que votre fille et la mienne aient un caractère bien trempé, je ne vois pas ce que cela a d'aberrant !

— Merci de nous soutenir mon épouse et moi, miss Malone. J'ai aussi été convoqué et j'ai eu droit à un interrogatoire comme je n'en avais pas vu depuis le Vietnam, quand nous avons capturé un commissaire politique vietcong et assisté à son interrogatoire par les forces spéciales. Contrairement à ce pauvre homme, je n'ai pas eu droit aux coups de crosse de M16 dans la figure mais l'intention y était. Mais pour qui se prend-il, votre collègue ?

— Soi-disant des parents d'élèves se seraient plaints des coups que leurs filles ont pris en jouant au hockey face à l'équipe de Linda et Judith. Comme s'il ne s'attendaient pas à ce que le hockey sur glace soit un sport violent !

— C'est quand même de la naïveté, ce genre de considération.

— Ou une discrimination anti-classes populaires déguisée. J'ai mon idée pour contrer tout cela. Je ne vous cache pas que la municipalité actuelle est en difficulté à Conway Hill et qu'ils n'auraient pas besoin d'un scandale de ce genre en plus sur les bras. J'ai un frère qui est avocat à Boston, je lui ai parlé de notre situation... »

Mon oncle Brandford Malone est avocat à Boston. Frère aîné de ma sœur, c'est un spécialiste dans tout ce qui concerne les droits civiques. Deux semaines plus tard, il passait à Denver pour présenter au directeur de Mountain Street Middle School une défense du droit à Linda et Judith de faire du hockey sur glace dans le cadre de l'école. Il était appuyé par un collectif de parents d'élèves et monsieur Landsey, l'entraîneur des Wildcats, plutôt content d'avoir des élèves motivées.

Par chance, Monsieur Koniewski, le proviseur de Mountain Street Middle School, ne pouvait pas se permettre de sucrer un sport par tocade. L'école étant publique, il devait en rendre compte à la municipalité de monsieur McNichols qui, comme je l'ai déjà expliqué, était en délicatesse avec tout Conway Hill... J'ai suivi une partie des débats entre mon oncle, ma mère, celle de Linda et monsieur Koniewski. J'attendais dans la pièce d'à côté car j'étais venu avec mon père pour mon inscription pour la prochaine rentrée :

« ...éliminer un sport de votre catalogue d'activités sous prétexte qu'une des élèves qui le pratique a un comportement que vous jugez anormal, suivant des critères subjectifs en plus, ce n'est ni plus ni moins que de la discrimination. Je ne vous donne pas un quart d'heure devant une juridiction civile pour vous faire démolir. Il est de notoriété publique que le hockey sur glace est un sport qui demande un engagement physique très poussé, avec les risques de blessures qui vont avec. Votre motivation, monsieur le Proviseur, c'est tout simplement d'empêcher Linda Patterson et ma nièce Judith de jouer au hockey sur glace du fait de leur engagement intense dans ce sport !

— Engagement intense, si c'est ça que vous employez pour appeler les matchs qui se terminent en bagarre générale ou les coups portés aux membres des équipes adverses, vous êtes bien un avocat pour dire ça ! Linda Patterson et Judith Breckingham ont un comportement malsain sur la patinoire et en dehors, les exclure du hockey sur glace est une simple mesure de discipline !

— Que vous croyez. Tout d'abord, vous êtes-vous demandé quelles étaient les raisons pour lesquelles l'équipe des Wildcats avait un comportement violent sur le terrain ? Cette équipe n'est pas composée que de Linda et de ma nièce à ce que je sache... J'ai interrogé les enfants et ils m'ont parlé d'insultes répétées de la part des joueurs des autres équipes, dont des termes racistes qui reviennent souvent. Monsieur Landsley, ici présent, m'a dit qu'il vous a remonté ces incidents à plusieurs reprises pour que vous agissiez comme il fallait pour prévenir de tels comportements en concertation avec les proviseurs des autres écoles impliqués, mais aucune suite ne semble avoir été donnée. Est-ce que les termes de "négligence criminelle" vous inspirent quelque chose ?

— Vous y allez fort ! Linda Patterson et Judith Breckingham n'ont pas un comportement normal pour des jeunes filles de leur âge, je peux vous retourner cet argument devant un tribunal !

— Et j'objecterais qu'il s'agit d'un jugement de valeur spécieux basé sur des préjugés sexistes et non une réalité. Si vous voulez perdre un procès, continuez avec ce mode de défense basé sur une évidente volonté de discrimination. Et je peux aller loin avec ça, comme demander un audit financier sur les attributions de crédits aux équipes de sport en fonction du sexe des élèves... Si vous voulez éviter un procès et le scandale qui va avec, je vous conseille de revoir votre politique... »

Monsieur Koniewski a fini par céder en demandant en échange que Linda passe ses nerfs avec un sport de combat en plus du hockey sur glace, quitte à ce que l'école lui paye l'équipement nécessaire. Il faut dire que la municipalité n'allait pas le suivre dans une nouvelle source d'ennuis en provenance de Conway Hill, monsieur McNichols craignant de plus en plus pour sa réélection. C'est ainsi qu'à la rentrée scolaire 1980, Linda s'est mise au karaté. Elle a été ceinture noire après sa première année de lycée, trois ans plus tard. Judith n'a pas suivi sa copine cette fois-ci, les sports de combat ne l'intéressant pas, contrairement à Linda. Elle a préféré la gymnastique, histoire de goût.

L'année 1980, outre la crise des otages en Iran, a été marquée par l'élection de Ronald Reagan à la Maison Blanche. L'inflation, le chômage et l'Ayatollah Khomeini avaient eu raison de l'administration Carter. N'ayant pas oublié Nixon, les parents de Linda et de Siobhan ne s'attendaient à rien de positif de la part de la nouvelle administration. Entre temps, l'opposition montait face à l'inertie de l'équipe McNichols au sujet des nuisances sonores dues au trafic de l'aéroport de Stapleton.

La Californie avait imposé des mesures techniques sévères pour réduire les nuisances, comme la pose de silencieux sur les avions les plus bruyants et des restrictions au trafic de nuit, mesures qui avaient un coût certain pour les compagnies aériennes. Le Colorado et la ville de Denver n'avaient pris aucune mesure dans ce sens au nom de la liberté du commerce, comptant passivement sur le renouvellement progressif des flottes des compagnies aériennes pour les limitations du bruit.

En 1980, les avions les plus bruyants, les premiers jets mis en service dans les années 1960 étaient toujours en activité, et représentaient le gros des flottes aériennes. Des appareils nettement moins bruyants, comme les Boeing 757 et 767, n'étaient encore que des appareils de présérie en cours de certification. Seuls les premiers MD 80 étaient sortis des chaînes d'assemblage de McDonnell Douglas en 1979.

Il nous fallait donc toujours supporter les vieux engins munis de réacteurs JT8D bruyants, comme les 727 ou les 737-200, qui n'étaient pas tous équipés de silencieux. Pour faire des économies sur leurs investissements, les compagnies aériennes desservant la Californie s'arrangeaient pour changer d'avion à Denver, les avions les moins bruyants terminant le trafic entre Denver et la Californie. Cela permettait d'éviter d'équiper d'un coup toute une flotte de silencieux, ou de la remplacer par des avions plus récents...

Nous étions partis en vacances à San Diego cette année-là en prenant l'avion, ma famille et moi, et j'ai pu voir à Stapleton que, pour la compagnie sur laquelle nous avons voyagé, le vol en provenance de Baltimore était assuré par un 727-200 tandis que le vol Denver-San Diego était confié à un MD 81... Le pire en matière de bruit, c'était une compagnie d'avions cargo qui exploitait des vieux 707, quadriréacteurs équipé de moteurs bruyants, et qui faisaient tous leurs décollages et atterrissages en pleine nuit. Le sobriquet de "berceuse de McNichols" a été employé pour désigner les passages au-dessus de Conway Hill des avions de cette compagnie aérienne...

Les Pattersons ont animé un comité pour un nouvel aéroport à Denver avec l'argument que le maire actuel aurait dû prévoir la construction d'un nouvel aéroport cinq ans plus tôt, et prendre des mesures équivalentes à celle de la Californie dès la signature de la loi portant déréglementation de l'aviation civile aux USA. Mes parents ont adhéré, Mountain Street Middle School était pile dans l'axe d'une des pistes de Stapleton, ça les a motivés.

Début 1981, les otages de l'ambassade en Iran ont été libérés après l'arrivée de Reagan à la Maison Blanche. Alors que la magouille était visible comme le nez au milieu de la figure, personne ne l'a relevée cette année-là : les négociations d'Alger, qui ont abouti à la libération de nos otages,

ont traîné suffisamment longtemps pour faire capoter une éventuelle réélection de Jimmy Carter... Et ce sont les enfants de ceux qui n'ont pas vu cette magouille énorme qui partent aujourd'hui à la chasse d'une conspiration gouvernementale, inexistante, qui aurait été à l'origine des attentats du 11 septembre 2001... La fabrication du consentement est bien une réalité, Chomsky l'avait bien vu...

Autre événement majeur en 1981, la mort en détention, suite à sa participation à une grève de la faim, de Bobby Sands à la prison de Maze, en Ulster. Cela a eu lieu le 5 mai 1981. La semaine suivante, la communauté irlandaise de Conway Hill a marqué une journée de deuil en hommage au parlementaire décédé, dans le calme et la dignité, avec le soutien des non-irlandais habitant le quartier. Naturellement, l'administration McNichols s'est à nouveau distinguée en refusant d'accorder une journée de congé à titre exceptionnel aux écoliers et aux employés municipaux habitant le quartier. Ces derniers n'en ont pas tenu compte et, face aux écoles vides et aux congés sans solde demandés par dizaines, le maire a été dans l'obligation de laisser passer ça.

Pendant que Margareth Thatcher, après s'être fait la main sur les républicains irlandais, attendait patiemment un bonne occasion pour démolir les mineurs et leur syndicat (occasion qui est venue en 1984), nous avons eu un aperçu de l'antisindicalisme primaire de l'administration Reagan avec la grève des contrôleurs aériens d'août 1981. Nous étions revenus de San Diego à temps et les Pattersons étaient partis en Pologne quelques jours avant quand elle a éclaté, le 3 août 1981.

Tous les contrôleurs aériens du pays se sont mis en grève et, pendant une semaine, le ciel de Conway Hill a été d'un calme reposant. Le président Reagan a répondu en licenciant les 11 535 contrôleurs aériens encore en grève (sur un total de 13 000 pour tout le pays) le 5 août 1981. La PATCO (*Professional Air Traffic Controllers Organization, Organisation Professionnelle des Contrôleurs du Trafic Aérien*) qui avait été à l'origine de la grève a été décertifiée le 22 octobre 1981 par l'administration Reagan. Ce qui signifie qu'elle n'avait plus aucun statut légal pour représenter ses membres en tant que syndicat. Le ton était donné...

Pendant ce temps, les Patterson voyageaient en Pologne, en plein milieu des mouvements sociaux initiés par le syndicat libre Solidarité. Par sa mère, Linda est d'origine polonaise, Zieztinski est l'anglicisation du nom polonais Szczecinski⁵, qui signifie "ceux de Szczecin", du nom de la petite ville de la Baltique à la frontière avec l'Allemagne alors de l'Est, qui est le berceau de la famille de la mère de Linda. De cette époque date une photo de Claire Zieztinski Patterson serrant la main de Lech Walesa devant les chantiers navals Lénine à Gdansk, entre syndicalistes libres...

Linda et Siobhan découvraient pour la première fois de leur vie, un pays étranger et elles étaient très enthousiastes. Dans une de ses cartes postales, Siobhan m'a écrit que les polonais avaient même l'électricité et des voitures, ce dont à quoi elle ne s'attendait pas. Par contre, le polonais pratiqué par la famille de Linda du côté de sa mère était incompréhensible par les habitants du pays. Il faut dire que la moitié du vocabulaire présumé polonais de Claire Patterson étant en fait du yiddish...

À la rentrée 1981, nous nous sommes tous retrouvés dans la même école, Mountain Street Middle School, à l'exception de Siobhan, plus jeune que moi d'un an. Mais j'ai continué à la fréquentée et à l'avoir comme meilleure amie. La crise n'était pas finie et il y avait toujours six équipes de basket à Mountain Street pour une de hockey, cette dernière ayant du mal à faire le plein de joueurs... Avec Ken et nos amis latinos, nous nous sommes mis dans l'équipe de base-ball, nos parents respectifs ayant les moyens de nous payer des battes, des gants et des balles. Bref, Reagan ou pas, le changement n'était toujours pas visible au quotidien...

⁵ À prononcer *schtchetsinski*, ce qui permet de mieux comprendre l'anglicisation subie par le nom de jeune fille de Claire Patterson quand sa famille est arrivée aux USA... Szczecin est aussi connue sous son nom allemand de Stettin.

Linda a mené la grossesse de sa seconde fille en plein pendant les préparations du conflit en Irak. La désinformation battait son plein dans les médias et il fallait fouiller sur internet pour avoir des voix discordantes par rapport à la propagande officielle. Wolf News, la chaîne d'information surnommée "La voix de son maître" par Linda, assénait jour et nuit l'existence des connexions inventées entre Al Qaïda et Saddam Hussein comme étant une réalité. Cela, en plus des armes de destruction massives soustraites inexistantes prétendument soustraites aux inspections de l'ONU. Deux mensonges énormes que tout le monde a gobé. Surtout ceux qui, par la suite, se sont réfugiés dans une théorie de la conspiration sur le 11 septembre 2001 pour soi-disant dénoncer le Président qu'ils avaient sottement applaudi deux ou trois ans plus tôt sans la moindre réserve quand il parlait de mener une guerre d'invasion coloniale contre toute logique de sécurité...

Par chance, j'ai eu par Linda et Martin l'adresse du site Internet d'information alternative *The Vanguard*, qui dénonçait sans trêve les mensonges éhontés des médias. Je me souviens plus particulièrement d'un article en date du 18 décembre 2002, signé Alina Kuznets et intitulé sobrement *Irak : la paix sera terrible*. Bien documentée, la journaliste prévoyait déjà les conséquences funestes d'une guerre d'occupation prolongée qui, à ce jour de juillet 2009, n'est toujours pas terminée.

Ce site internet était, à ma connaissance, le seul endroit aux USA où on pouvait trouver, intégralement retranscrit, le discours à l'ONU de monsieur Dominique de Villepin, alors ministre des affaires étrangères du gouvernement français. Je vous en retranscrit ici une version abrégée limitée aux passages les plus importants pour que vous puissiez juger sur pièce de la pertinence de cette intervention :

« [...] Soyons clairs : aucun d'entre nous n'éprouve la moindre complaisance à l'égard de Saddam Hussein et du régime irakien. En adoptant à l'unanimité la résolution 1441, nous avons collectivement marqué notre accord avec la démarche en deux temps proposée par la France : le choix du désarmement par la voie des inspections et, en cas d'échec de cette stratégie, l'examen par le Conseil de sécurité de toutes les options, y compris celle du recours à la force. C'est bien dans ce scénario d'échec des inspections, et dans ce cas seulement, que pourrait se justifier une seconde résolution. La question qui se pose aujourd'hui est simple : considérons-nous en conscience que le désarmement par les missions d'inspections est désormais une voie sans issue ? Ou bien, estimons-nous que les possibilités en matière d'inspection offertes par la résolution 1441 n'ont pas encore été toutes explorées ?

En réponse à cette question, la France a deux convictions : la première, c'est que l'option des inspections n'a pas été conduite jusqu'à son terme et peut apporter une réponse efficace à l'impératif du désarmement de l'Irak. la seconde, c'est qu'un usage de la force serait si lourd de conséquences pour les hommes, pour la région et pour la stabilité internationale qu'il ne saurait être envisagé qu'en dernière extrémité. Or que venons-nous d'entendre, à travers le rapport de MM. Blix et El Baradeï ? Nous venons d'entendre que les inspections donnent des résultats.

[...]

Ces progrès nous confortent dans la conviction que la voie des inspections peut être efficace. Mais nous ne devons pas nous dissimuler l'ampleur du travail restant à accomplir : des questions

doivent être élucidées, des vérifications doivent être conduites, des installations ou des matériels doivent sans doute encore être détruits. Pour ce faire, nous devons donner aux inspections toutes les chances de réussir.

[...]

Il y a ceux qui croient que la poursuite du processus d'inspection serait une sorte de "manœuvre de retardement" visant à empêcher une intervention militaire. Cela pose naturellement la question du temps imparti à l'Irak. Nous sommes là au centre des débats. Il y va de notre esprit de responsabilité. Ayons le courage de mettre les choses à plat. Il y a deux options : l'option de la guerre peut apparaître a priori la plus rapide. Mais n'oublions pas qu'après avoir gagné la guerre, il faut construire la paix. Et ne nous voilons pas la face : cela sera long et difficile, car il faudra préserver l'unité de l'Irak, rétablir de manière durable la stabilité dans un pays et une région durement affectés par l'intrusion de la force. Face à de telles perspectives, il y a une autre option offerte par les inspections, qui permet d'avancer de jour en jour dans la voie d'un désarmement efficace et pacifique de l'Irak. Au bout du compte, ce choix-là n'est-il pas le plus sûr et le plus rapide ?

Personne ne peut donc affirmer aujourd'hui que le chemin de la guerre sera plus court que celui des inspections. Personne ne peut affirmer non plus qu'il pourrait déboucher sur un monde plus sûr, plus juste et plus stable. Car la guerre est toujours la sanction d'un échec. Serait-ce notre seul recours face aux nombreux défis actuels ? Donnons pas conséquent aux inspecteurs des Nations unies le temps nécessaire à la réussite de leur mission.

[...]

Dans ce contexte, l'usage de la force ne se justifie pas aujourd'hui. Il y a une alternative à la guerre : désarmer l'Irak par les inspections. De plus, un recours prématuré à l'option militaire serait lourd de conséquences.

L'autorité de notre action repose aujourd'hui sur l'unité de la communauté internationale. Une intervention militaire prématurée remettrait en cause cette unité, ce qui lui enlèverait sa légitimité et, dans la durée, son efficacité. Elle pourrait avoir des conséquences incalculables pour la stabilité de cette région meurtrie et fragile. Elle renforcerait le sentiment d'injustice, aggraverait les tensions et risquerait d'ouvrir la voie à d'autres conflits. Nous partageons tous une même priorité, celle de combattre sans merci le terrorisme. Ce combat exige une détermination totale. C'est depuis la tragédie du 11 septembre, l'une de nos responsabilités premières devant nos peuples. Et la France, qui a été durement touchée à plusieurs reprises par ce terrible fléau, est entièrement mobilisée dans cette lutte qui nous concerne tous et que nous devons mener ensemble. C'est le sens de la réunion du Conseil de sécurité qui s'est tenue le 20 janvier, à l'initiative de la France.

Il y a dix jours, le secrétaire d'État américain, M. Powell, a évoqué des liens supposés entre Al Qaïda et le régime de Bagdad. En l'état actuel de nos informations et recherches menées en liaison avec nos alliés, rien ne nous permet d'établir de tels liens. En revanche, nous devons prendre la mesure de l'impact qu'aurait sur ce plan une action militaire contestée actuellement. Une telle

intervention ne risquerait-elle pas d'aggraver les fractures entre les sociétés, entre les cultures, entre les peuples, fractures dont se nourrit le terrorisme ?

[...]

Monsieur le président, à ceux qui se demandent avec angoisse quand et comment nous allons céder à la guerre, je voudrais dire que rien, à aucun moment, au sein de ce Conseil de sécurité, ne sera le fait de la précipitation, de l'incompréhension, de la suspicion ou de la peur. Dans ce temple des Nations unies, nous sommes les gardiens d'un idéal, nous sommes les gardiens d'une conscience. La lourde responsabilité et l'immense honneur qui sont les nôtres doivent nous conduire à donner la priorité au désarmement dans la paix. Et c'est un vieux pays, la France, un vieux continent comme le mien, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui, qui a connu les guerres, l'occupation, la barbarie. Un pays qui n'oublie pas et qui sait tout ce qu'il doit aux combattants de la liberté venus d'Amérique et d'ailleurs. Et qui pourtant n'a cessé de se tenir debout face à l'Histoire et devant les hommes. Fidèles à ses valeurs, il veut agir résolument avec tous les membres de la communauté internationale. Il croit en notre capacité à construire ensemble un monde meilleur. »

Naturellement, personne n'a écouté Monsieur de Villepin. Le terrorisme ? Sans importance, aussi bien avant le 11 septembre qu'après. Sauf quand notre gouvernement l'utilise pour manipuler l'opinion avec du chantage au patriotisme et des menaces sur la sécurité nationale d'autant plus médiatisées qu'elles sont imaginaires. Par contre, le contrôle géostratégique du Moyen-Orient et le cours de l'action Carlyle sont bien plus importants que le fait d'éviter de mener une guerre coloniale inutile contre une petite dictature décrépée et son peuple réduit à la misère, guerre dont le résultat ne fera qu'encourager les apprentis terroristes à continuer leur combat contre les USA.

Les outrances anticommunistes de la présidence Reagan ont vite été oubliées, entre l'invasion du Texas par l'armée nicaraguayenne à deux heures de route au sud du Rio Grande et la nécessité de l'initiative de Défense Stratégique, la fameuse Guerre des Étoiles qui, vingt ans après, n'a toujours pas débouché sur quelque chose de concret. Sans oublier la fameuse invasion de la Grenade en 1983, cette poussière d'île des Caraïbes, dont la population représentait le dixième de celle de l'agglomération de Denver, soit 150 000 habitants, avec son horrible piste géante pour bombardiers soviétiques et ses hordes de guérilleros cubains sanguinaires prêts à envahir notre pays en passant par la Floride...

Et cela est facilité par une opinion publique délibérément déculturée par les médias et un système scolaire lamentable, manipulée par des publicitaires alliés aux politiciens et cyniquement utilisée au profit des classes dirigeantes, et cela quelle que soit la vraisemblance des motifs avancés pour mener cette politique. Si les 19 terroristes d'Al Qaïda qui ont mené les attaques suicides du 11 septembre 2001 sont des criminels, ceux qui les ont laissé faire par négligence volontaire avant d'exploiter cyniquement la mémoire des 2 997 victimes de cette attaque pour fournir une bonne raison aux membres d'Al Qaïda de recommencer sont des auteurs de crimes contre l'humanité, mettant en danger leur propre population au nom de l'économie libérale. Les londoniens et les madrilènes savent de quoi je parle...

J'ai revu Linda à New York le 24 mars 2003, cinq jours après la naissance de sa fille, Louise-Michelle Patterson Peyreblanque. Elle était rentrée chez elle et, alors qu'elle était en congé maternité, et elle suivait par les médias et ses compagnons d'arme, l'invasion de l'Irak, avec une grande tristesse. Ce soir-là, devant un bon dîner en famille, elle m'a exposé la situation. Chose que peu de monde savait, les cadres dirigeants de nos forces armées avaient été muselés par la Maison

Blanche qui mettait en avant les quelques officiers va t-en guerre primaires, pro-Bush et sans cervelle (expression de Linda) qui passaient en boucle dans les médias pour survendre la politique militariste irresponsable du Bush Junior. Dès le début de la guerre, une opposition interne à la guerre au sein même de nos forces armées était présente, comme Linda me l'a expliqué :

« Des anciens de ma promo à Annapolis, qui me regardaient alors comme une pestiférée parce que j'avais dit un jour que j'étais écologiste, m'ont contactée pour me demander si je voulais participer à un mouvement légal d'opposition à la guerre en Irak ! Le monde à l'envers : ces types, qui étaient pour moi des gros fachos à peine sortables, viennent me voir quinze ans après pour monter un truc de gauchiste qui les aurait révoltés quand je les ai connus à l'école navale...

— C'est pour te dire à quel point Bush Junior est mal vu par ceux qui sont censé être ses principaux soutiens, renchérit Martin. J'ai des républicains bon teint dans mon hôpital parmi les médecins, le genre qui m'auraient bien renvoyé en France à la nage le jour où ils ont appris que j'étais anarchiste. Ces derniers temps, ils m'ont tous discrètement demandé l'adresse du site Internet de ma cousine avant de revenir le lendemain pour me remercier et me dire que Missy fait du bon boulot.

— Martin parle de sa cousine Marissa Llanfyllin, la journaliste qui a couvert ce site avec son compagnon et une amie. Tu as dû la voir sur Wolf News dans la tranche du matin. Une petite blonde coiffée court, je ne sais pas si tu te souviens.

— Celle qui était dans un drôle d'état en présentant la soirée électorale des présidentielles de 2000 ? repris-je. Oui, je m'en souviens. Elle avait un comportement bizarre ce soir-là, elle était malade ?

— Cliniquement, oui... Elle était ivre morte avec trois grammes et demi d'alcool dans le sang. Elle a discrètement vidé deux bouteilles de vodka tout au long de la soirée entre deux passages à l'antenne. Carolyn, la cousine de Linda qui travaille avec moi en psy et toxico à Bellevue, l'a soignée pour coma alcoolique.

— Elle a arrêté de boire le 11 septembre 2001 suite à un pari ridicule qu'elle a perdu ce jour-là... expliqua Linda. Depuis, elle est passée au thé glacé et au journalisme contestataire. Elle a radicalement changé... Excuse-moi, c'est Louise pour son dîner. Elle tient ça de son père : l'intransigeance sur les heures des repas... »

Linda est allé chercher sa fille et elle lui a donné la tétée, ce qui a eu pour effet de la calmer immédiatement. Pendant ce temps, Martin servait le dessert. Il m'a expliqué ce qui le préoccupait depuis quelques temps au sujet du 11 septembre 2001 :

« Je te dis ça parce que je sais que tu vas être d'un avis convergent avec le nôtre mais, depuis quelques temps, je trouve qu'il y a un mouvement relevant du négationnisme qui commence à pointer le nez autour du 11 septembre.

— Tu veux dire les idiots qui suivent Valentin Brey et ses élucubrations sur le Pentagone ? Depuis que j'ai rencontré Walther Kozlinski, le collègue de New York City de Siobhan, tu peux être sûr que je considère ces thèses comme des imbécillités !

— Dans ce cas-là, nous sommes trois... reprit Linda. Que des crétins pareils refusent d'admettre la réalité des faits, il y en a toujours eu. Quand on était à Conway Hill, c'était la contestation de l'existence même du débarquement sur la lune de 1969 qui était à la mode, je ne sais pas si tu t'en souviens. Sauf qu'à l'époque, en dehors des revues d'allumés, genre sectes de tordus et spécialistes d'histoires d'OVNI et de triangle de Bermudes, ces thèses n'étaient pas médiatisées.

— Aujourd'hui, de temps à autre, on peut voir dans les médias les mêmes hurluberlus nous vendre la thèse du complot gouvernemental sur le 11 septembre 2001, reprit Martin. Je sais que les médias font du sensationnalisme, mais reprendre régulièrement dans des médias grand public des

idioties monumentales scientifiquement étayées par rien en leur donnant un vernis de respectabilité et, surtout, en ne mettant en face personne pour contredire ces idiots, c'est de la désinformation pure et dure.

— Tu sais Martin, avec l'administration actuelle, on est dans une logique de néo-obscurantisme à fond religieux, précisai-je. Tout ça, ce n'est rien de plus que la continuation d'une attitude détestable générale qui se traduit, entre autres, par la négation du darwinisme. Comme tous les mouvements rétrogrades, il finira par lasser le public.

— Sauf que là, cette insistance sur les théories de la conspiration sur le 11 septembre 2001 ressemble un peu trop à l'application des cours d'action clandestine, rubrique manipulation de l'opinion index désinformation, que j'ai eu à Fort Bragg pendant ma formation à l'action spéciale... reprit Linda. Trop de questions restent à poser sur le 11 septembre 2001 et, comme par hasard, ces théories viennent boucher les trous avec des imbécillités portant sur des points futiles, illustrées par des thèses ineptes, et qui font preuve d'un silence assourdissant sur ce qu'il y a de vraiment intéressant dans ce dossier. Comme l'attitude de notre classe politique envers le terrorisme depuis la fin de la guerre du Golfe, notre complaisance envers l'Arabie Saoudite, le traitement irresponsable de la menace terroriste avant le 11 septembre 2001, les carences lourdes de notre pays en matière de sécurité aérienne, et j'en passe pas mal...

— Nous avons parmi nos connaissances pas mal de monde aussi bien dans le domaine de l'aviation que dans celui de la sécurité civile... précisa Martin. Linda connaît même quelqu'un qui travaille pour la CIA, et je peux dire que tout ce que l'on connaît par eux sur ce dossier n'apparaît pas dans les médias, ce qui est curieusement opportun pour l'équipe actuelle à la Maison Blanche. Par contre, les dissertations oiseuses sur l'effondrement des Twins, que ma sœur, ingénieur en génie civil en France, a étudié avec le NYPD et la FEMA, et dont les mécanismes sont bien connus, l'inexistence d'un impact d'avion conter le Pentagone ou les horreurs que certains ont osé sortir sur le vol United 93, nous y avons droit à petites doses, régulièrement.

— C'est quelque chose qui pose question, repris-je. Walther m'en a brièvement parlé, il m'a dit qu'il avait déjà vu ce genre de théories circuler lors de l'explosion en vol du Boeing de la TWA, en 1996. Il m'a dit que c'était de l'intox délibérée pour éviter que l'on ne regarde de trop près l'état de la flotte de la TWA avant sa reprise par une autre compagnie aérienne, et le financement de son plan de restructuration par ses principaux actionnaires... »

Tristement, rien ne change... Depuis la baie du salon de l'appartement de Martin et Linda, on pouvait voir au loin Ground Zero, enfin déblayé des débris des Twins, et désormais occupé par des équipes de terrassement s'occuper à préparer le terrain pour une reconstruction du WTC 7, pour commencer. Malgré les mauvaises nouvelles à attendre de la guerre en Irak, la vie continuait. D'une certaine manière, c'était ce qu'on pouvait faire de mieux comme hommage à ma sœur.

Les dernières années que Linda et ma sœur ont passées ensemble à Denver avant le départ de Linda pour Annapolis ont été, d'une certaine manière, des années de régression politique et sociale pour tout le pays. Les quatre premières années de la présidence de Ronald Reagan ont été marquées par un verrouillage moraliste de la société autour de la religion, avec l'exacerbation de menaces soit imaginaires, soit exagérées. Cela a commencé à l'école : pendant les années scolaires 1981-82, 1982-83 et 1983-84, j'ai eu droit à cinq séances de prétendue "information" sur les dangers de la drogue, contre une seule en 1979 sous Carter. Quasiment deux par ans... Tout cela pour nous dire que la coke, c'est mal, le crack, c'est mal, les joints, c'est mal...

Par contre, pas un mot sur la drogue la plus employée, y compris au lycée : l'alcool... Je me souviens très bien de la séance à laquelle on a eu droit le lendemain de la Saint Patrick 1981, en tant qu'élève de la Mountain Street Middle School. C'était plutôt hallucinant de voir l'intervenant appointé par la DEA parler des dangers du crack devant une assemblée dont les neuf dixièmes des élèves âgés de quatorze ans étaient en train de cuver, ainsi qu'une bonne moitié de ceux âgés de treize ans, et même certains de douze ans...

À cette occasion, Linda avait passé la nuit chez nous, sur le canapé, à ronfler comme un moteur diesel pendant toute la nuit. Judith s'étant endormie dans la baignoire, trop ivre pour se souvenir de l'emplacement de sa chambre... On trouve toujours un copain majeur de plus de 21 ans, le frère, la sœur ou un cousin quelconque, pour aller faire les courses à votre place. Quand vous n'avez pas un physique plus mûre que votre âge pour pouvoir faire vous-même l'achat sans faire tiquer le commerçant, comme Linda.

La meilleure amie de ma sœur a été gâtée par la nature à son adolescence. Quand on l'a connue, Judith et moi, elle était maigrichonne, certes, mais déjà plus grande que les enfants de son âge d'un demi-pouce. Elle a dépassé les cinq pieds cinq pouces à dix ans, elle faisait cinq pied huit pouces à douze, avant d'atteindre les six pieds peu de temps avant son quinzième anniversaire. Elle n'a arrêté sa croissance qu'à dix-sept ans, avec une taille de six pieds trois pouces et demi. Jude n'a pas dépassé les cinq pieds six pouces trois quart, et je fais cinq pieds huit pouces...

Comme sa mère est très jeune, Linda lui empruntait discrètement son permis de conduire pour aller acheter de l'alcool, cela dès l'âge de quinze ans. Entre sa taille et son allure, elle pouvait passer sans problème pour une mère de famille de 31 ans. Chose que les vendeurs d'alcool ne contrôlaient pas trop d'ailleurs, malgré le fait que Claire Zieztinski Patterson aie les cheveux bruns et les yeux noirs, tandis que sa fille aînée a les cheveux roux et les yeux verts, différence clairement visible même sur une photo en noir et blanc... Mais comme on dit, plus c'est gros, plus ça passe...

Dans le même genre d'âneries, en 1982, nous avons eu droit, à la fin de l'année scolaire, à une visite à Denver des Republican Youth pour une tournée de propagande. Suivant le bon adage qui dit qu'il faut connaître ses ennemis pour mieux les vaincre, Linda, sa sœur Siobhan, Judith et moi, nous sommes allés voir quel était le discours du camp d'en face. Nous en sommes revenus édifiés sur la profondeur de la bêtise de la propagande adverse... Sur un fond de propagande religieuse constant, nous avons eu de nouveau droit au retour des valeurs morales et à la menace rouge.

Il faut dire que l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques à la fin de 1979 avait pas mal aidé. Nous avons eu droit, après un exposé alarmiste sur l'invasion imminente de notre pays par les cubains et les nicaraguayens, à deux jours de route du Texas et trois de Denver, (si on ne compte pas les habituels embouteillages sur l'Interstate 25 entre Castle Rock et Parker, à l'entrée sud de la ville) suivi d'un vibrant hommage aux combattants de la Foi en Afghanistan. Les mêmes qui, vingt ans plus tard, ont détruit le World Trade Center et une aile du Pentagone...

Cet exposé hallucinant a été présenté par un ado de l'âge de ma sœur du nom de Melvin Seyne, républicain fanatique qui restituait, à la virgule près, la propagande du GOP avec une formidable absence de réflexion critique. D'ailleurs, Melvin Seyne, c'est un nom qui me dit quelque chose, ça me rappelle quelque chose de plus récent... Il nous a aussi servi le couplet sur la France, nouveau pays de l'Est depuis l'élection de François Mitterand à la présidence de ce pays le 10 mai 1981. Quelle horreur ! Un socialiste qui avait même des ministres *communistes* dans son gouvernement ! Quand j'en ai parlé à Martin qui a vécu cette époque, il m'a simplement répondu que le fait que Monsieur Mitterand soit de gauche ne l'avait pas vraiment frappé...

Melvin Seyne a lourdement loué les efforts des combattants de la Foi engagés contre les soviétiques en Afghanistan et soutenus militairement et financièrement par notre pays et nos alliés

d'Arabie Saoudite pour la défense de la Liberté. Comme je l'ai déjà dit, plus c'est gros, plus ça passe... Nous avons aussi eu droit aux efforts héroïques de l'armée irakienne en lutte contre les fanatiques iraniens, Saddam Hussein méritant tout le soutien que notre gouvernement pouvait lui fournir. Sans commentaires... De retour chez les Pattersons, nous avons pu comparer le discours des républicains avec une réalité moins reluisante honnêtement retranscrite dans le *Mother Jones* auquel les parents de Linda et Siobhan étaient abonnés. Pas la peine de creuser beaucoup pour comprendre que Reagan était un Robin des bois à l'envers : voler les pauvres pour donner aux riches, telle était sa politique...

1982 a marqué non seulement la fin de la récession économique, enfin, pas pour tous, mais aussi un aperçu de la politique va-t-en-guerre des libéraux économiques au pouvoir avec la guerre des Malouines. Entre le 2 avril et le 14 juin 1982, la Grande-Bretagne ultra-libérale de Margareth Thatcher a combattu l'Argentine fasciste pour trois bouts de terre dans l'Atlantique sud, les britanniques finissant vainqueurs. Conway Hill n'a pas pris parti, laissant ces deux chauves se battre entre eux pour un peigne. Casse de l'état providence accompagnée d'opérations militaires spectaculaires à des fins de propagande nationaliste, le tout assaisonné de moraline jusqu'à l'écœurement, il n'y avait pas d'autre alternative pour madame Thatcher et monsieur Reagan...

Certes, il y avait toujours un front de gauche qui luttait contre les tendances réactionnaires de nos dirigeants, surtout à Conway Hill, quartier "rouge" de Denver. Et ce n'était pas sans certains problèmes. Quand elle a vu l'état d'urgence en Pologne proclamé et la lutte de Solidarité contre le gouvernement stalinien du général Jaruzelski récupérée par Reagan sans la moindre pudeur, Claire Zieztinski Patterson a dû douloureusement faire taire ses origines polonaises et ses sympathies de syndicaliste indépendante antistalinienne.

Face à ce paysage politique et social déprimant, malgré la reprise économique, il ne nous restait plus que la vie familiale pour nous consoler. Le premier semestre 1982 a marqué la dernière année de Linda et Judith en middle school avant leur passage à la Herbert Hoover High School. Je me souviens plus particulièrement de cette période parce que nous avons eu, comme travail à faire pour l'école, un exposé sur le métier d'un des parents d'un de nos camarades de classe. Nous en avons parlé ensemble à la cantine le jour où nos professeurs nous ont donné le sujet de ce travail, Linda, Judith et moi. Linda était enthousiaste à l'idée de parler du travail de mon père :

« Vendre des ordinateurs, c'est l'avenir ! Sherry, c'est toi qui m'a dit qu'un jour, un ordinateur ne coûtera plus que \$500 et que tout le monde pourra en avoir un à la maison. Comme tout le monde a un frigo aujourd'hui.

— Il va falloir être patient... tempéra Judith. Les IBM PC que vend mon père coûtent entre \$3 000 et \$5 000. Quand aux autres marques, tu n'as rien en dessous de \$1 500. Sherry a demandé un Apple II pour Noël, j'ai dit non, vaut mieux une console de jeux à \$500, ça sera plus utilisé...

— Ta console de jeux, une fois que t'as fini ton jeu, tu ne peux plus rien en faire d'autre Jude ! repris-je. Et tu ne peux rien faire d'autre que t'amuser avec ! Un ordinateur, tu peux faire de la programmation en Basic et tu as aussi des jeux qui marchent avec ! Quand on cherchera du boulot, dans dix ans, si tu ne sais pas te servir d'un ordinateur, tu ne trouveras pas de travail, un point c'est tout !

— \$1 500, mon cadeau de Noël et le tien, plus nos cadeaux d'anniversaire pour un seul truc qui sera dépassé dans deux ans, merci du cadeau ! Et un truc avec lequel on va aussi bosser pour l'école en plus...

— Jude, ta console de jeu, quand le fabricant en fera une nouvelle, ça sera le même problème ! Sans parler que tu ne pourras plus rien en faire de ta vieille console quand le fabricant arrêtera de faire des jeux pour elle. Jeux pour lesquels tu dépenseras facilement \$500 pour des

programmes que tu n'utilisera pas plus d'une heure ou deux, et sur lesquels tu ne pourras rien faire de plus que ce qui est prévu par le programmeur ! Tandis qu'avec un vrai ordinateur, les jeux, tu les fais toi-même ! Et quand tu en as un qui ne te plaît plus, tu en programmes un autre, c'est aussi simple que ça ! Et tu t'en fiches que la machine soit dépassée tant que tu peux programmer avec ! »

Pour notre cadeau de Noël 1982, il y avait une lutte intestine entre ma sœur, qui voulait à tout prix une console de jeux, et moi, qui préférait un vrai ordinateur. Le prix de la console de jeux était en faveur de ma sœur, tandis que les possibilités d'un ordinateur faisaient pencher la balance pour moi, en plus de l'aspect pédagogique. Mon père, en tant que cadre commercial pour IBM qui connaissait déjà ce type de produit, était plutôt de mon côté. Maman, pas technicienne pour un clou, oscillait entre mon argumentaire et le seul point positif avancé par ma sœur en faveur de la console de jeu : son prix... Ce jour-là, le coup de grâce est venu de Linda :

« Sherry a raison, une console de jeux, c'est limité... Mes cousins de Washington en ont une : si tu veux t'en servir, tu passes ton temps à acheter des jeux. Si on peut faire ses jeux soi-même, c'est plus économique.

— Ah, tu vois Jude ! Même Linda est d'accord avec moi...

— T'arriveras pas à convaincre papa de sortir \$1 500 pour ton machin, Sherry... C'est ce qu'il gagne en un mois, et on a la camionnette à changer...

— Vaux mieux parler d'autre chose... coupa fort diplomatiquement Linda. Sherry, c'est pas toi qui m'a dit que tu voulais parler du boulot de ma mère ?

— Ah oui, tout à fait ! Je ne connais personne d'autre qui conduit des trains, c'est génial comme boulot ! Elle est d'accord, ta mère ?

— Et comment ! Fière de son job comme elle est, elle ne demande qu'à en parler ! T'es bon en rédaction et quand quelque chose te plaît, t'en dis pas du bien à moitié.

— J'avais remarqué... reprit ma sœur d'un ton acide. En ce qui me concerne, j'ai décidé de rendre justice à quelqu'un qu'on sous-estime beaucoup... »

Ma sœur avait une idée derrière la tête qu'elle ne nous a révélée qu'au dernier moment. De mon côté, j'ai commencé mon travail avec l'aide de Claire Zieztinski Patterson, ravie de voir que me passionnait pour son métier. Conduire des trains, ce n'est pas donné à tout le monde. Avec elle, j'ai vite appris les ficelles du métier, la différence entre chauffeur et mécanicien, comment marche une locomotive diesel, quels sont les différents types de trains de marchandises, comment marche la signalisation... Et j'ai eu droit à une expérience exceptionnelle. Madame Patterson a pu obtenir l'autorisation de me faire voyager sur l'un des trains qu'elle conduisait, un samedi. J'ai pu ainsi faire un voyage en train entre Denver et Salt Lake City, à bord de la locomotive de tête.

— 3 —

Je suis arrivé un samedi matin à la gare de triage de Denver. Madame Patterson attendait un train de marchandises en vrac, un de ces trains qui ramassent des wagons disparates qui n'ont pas pu être attelés à des trains-blocs⁶ pour diverses raisons : dépassement de tonnages, wagons arrivés trop tard au triage, expéditions isolées, ou, plus simplement, wagons vides en mouvement d'un point de déchargement à un autre de chargement, ou à destination ou en provenance d'ateliers de réparation. L'une des activités habituelles d'un chemin de fer de classe 1⁷ entre autres.

Le dépôt de locomotives de Denver sert de relais aux équipes de conduite qui amènent les trains depuis les grandes plaines et passent la main à d'autres équipes qui leur font franchir les rocheuses avant de les laisser à d'autres équipes qui les amènent sur la côte ouest. Les locomotives sont souvent remplacées, les engins qui sont partis de Chicago ou Saint Louis sont remplacés par des locomotives de Denver qui sont amenées par leurs équipes jusqu'à Salt Lake City avant d'être confiées à des équipes de conduite californiennes qui les amènent à Los Angeles ou San Francisco.

Le bureau des équipes de conduite était calme en cette matinée de fin de semaine. Il y avait une équipe du Denver and Rio Grande Western Railroad qui devait ramener un train à Pueblo, deux équipes pour des trains urgents vers Chicago, un de remorques routières et un de conteneurs, quatre équipes pour des trains locaux devant aller chercher des wagons pleins dans des industries des environs de Denver, et notre train de marchandises à destination de San Francisco via Salt Lake City. Dix heures de route à travers les rocheuses, avec une pause à mi-parcours à la frontière entre le Colorado et l'Utah dans la petite gare de Grand Junction, où nous devions croiser un train en provenance de San Francisco, avant de croiser plus loin le train de voyageurs California Zephyr entre le Colorado et l'Utah, sur une voie de croisement de la ligne. Claire Zieztinski Patterson m'attendait au poste de garde de l'entrée du dépôt de Denver tôt ce matin-là. Elle attendait aussi son chauffeur, qui devait arriver après elle :

« Bonjour Sherwood, merci d'être à l'heure, le boulot n'est pas encore commencé, on décolle pas avant huit heures. Les gars de l'atelier sont en train de nous préparer les locos, le train nous attend sur une voie de garage.

— Merci madame Patterson, ça a pas dû être facile de m'avoir la place...

— J'ai bien présenté ton dossier au patron, les grandes boîtes comme l'Union Pacific aiment qu'on leur fasse de la pub gratuite... Tiens, notre chauffeur... Salut vieux, t'es en avance pour changer.

6 *Trains composés d'un seul type de wagon. Par exemple, un train composé de 100 wagons citernes identiques, ou de 100 wagons céréaliers.*

7 *Désignation des chemins de fer américains ayant des activités sur les plus grands réseaux du pays. Les quatre principaux chemins de fer de classe un actuels (2012) aux USA sont : l'Union Pacific, le Burlington Northern Santa Fe, CSX Transportation et Norfolk Southern.*

— Tu m’as dit qu’on a un troisième homme en cabine... Salut petit, c’est toi qui fait le voyage vers Salt Lake avec nous ?

— Oui monsieur...

— Sherwood Breckingham, le copain de ma cadette, Siobhan. Sherwood, mon chauffeur, Orville Riley, mon équipier habituel... »

Orville Riley était un petit jeune afro-américain dans les vingt-cinq ans qui avait eu un poste à l’Union Pacific après avoir suivi une formation technique spéciale. Car il ne faut pas oublier que les équipages des trains doivent non seulement être capables de les conduire, mais aussi de les dépanner en route le cas échéant, en plus d’effectuer des petites tâches quotidiennes de maintenance. Nous sommes ensuite passés par le bureau du trafic pour prendre nos instructions de train, avec les horaires à respecter et les détails concernant la cargaison, comme le nombre de wagons, ceux contenant des denrées périssables ou des produits dangereux, ou autres données utiles à l’équipe de conduite. Après, une camionnette de l’Union Pacific nous a emmenés vers notre train, un long ensemble de 125 wagons que nous avons remonté le long de la voie de garage du triage de Denver.

J’ai vu le train dans le sens de la longueur. C’était un ensemble de wagons disparates, wagons à trémie remplis de minerais divers ou de charbon, wagons couverts avec diverses marchandises transportables par rail, des machines à laver aux caisses de bière en passant par l’outillage agricole, les boîtes de conserve, les rouleaux de papier pour les journaux ou des machines-outils prêtes à installer. Il y avait aussi d’énormes wagons couverts de 86 pieds aux couleurs de Conrail, en provenance de Detroit, chargés de pièces détachées d’automobiles, des wagons citerne avec divers produits chimiques, des wagons céréaliers en provenance de l’Ontario, de l’Alberta ou du Saskatchewan, partis remplis des grandes prairies canadiennes, vidés dans des cargos dans les ports des grands lacs, regroupés à Chicago, remplis dans la prairie, puis regroupés à Denver pour être vidés dans d’autres cargos à San Francisco avant d’être rendus aux canadiens une fois vidés.

Le tiers du train était composé de ces wagons. Il y avait aussi des wagons plats chargés de pièces de construction, poutrelles métalliques, tuyaux, engins de chantier ou de conteneurs spéciaux, comme ces conteneurs transporteurs de liquide. C’étaient quatre conteneurs-réservoirs remplis de méthylphosphonyl difluoride, amarrés sur deux wagons, en tête de train. Destination : Bagdad, Irak, via San Francisco et le port jordanien d’Aqabah. Le méthylphosphonyl difluoride, produit par une grande entreprise de chimie US bien connue, est un précurseur du gaz de combat appelé sarin, sans commentaires...

Les locomotives qui devaient tracter ce convoi étaient en préparation au dépôt, et nous devions les attendre. Deux manœuvres de l’Union Pacific étaient avec nous pour atteler les locomotives au train. Nos locomotives sont arrivées du dépôt cinq minutes plus tard, franchissant les aiguillages en se balançant harmonieusement sur les courbes des voies du triage. Il y en avait un groupe de sept, attelées ensemble, qui nous étaient destinées. Madame Patterson m’a expliqué :

« On va devoir faire une grimpe de 4 000 pieds depuis Denver pour franchir les rocheuses, et on a une rampe continue jusqu’au tunnel Moffat. C’est pour cela qu’on passe de quatre locos dans les plaines à sept dans les montagnes, voire plus. Des fois, avec des trains très lourds, on rajoute des locos au milieu et en fin de train. Locos qui sont conduites depuis la machine de tête par radiocommande. Là, nos sept locos marchent ensemble depuis la machine de tête par commande câblée. C’est ce gros câble qui est branché entre chacune des locomotives. Pour le train, on doit brancher deux tuyaux pour le système de freinage, de chaque côté de l’attelage automatique... »

L’équipe de conduite en provenance du dépôt a attelé les locomotives au convoi avant d’aller s’occuper d’un autre train, un petit convoi local qui devait emmener des wagons vides et en ramener des pleins depuis un silo des environs de Denver. Comme souvent, les locomotives qui servent pour

les trains locaux sont laissées sur le triage le soir avant d'être reprises, le lendemain matin, par une autre équipe de conduite. Les gros convois font toujours appel à des locomotives emmenées et ramenées exprès du dépôt, car nécessitant plus de préparations. Madame Patterson vient souvent directement depuis le dépôt chercher ses trains au triage, sauf quand une équipe ayant un train local à conduire les lui amène du dépôt.

J'ai eu droit à une présentation des locomotives : Electro-Motive Division of General Motors SD 40-2, moteur EMD 16-645-E3 à deux temps de 645 pouces cubiques de cylindrée par cylindre (10,57 litres), 16 cylindres en V, soit près de 45 gallons (180 litres) de cylindrée en tout, l'équivalent de 85 voitures ordinaires. 3 600 chevaux délivrés, six essieux de traction, 368 000 livres de masse par engin (167 tonnes). Le cheval de trait des chemins de fer nord-américains par excellence, l'engin favori des équipes de conduite. Orville Riley s'est positionné sur la plate-forme de la machine de queue pour contrôler l'attelage du train pendant que madame Patterson préparait la cabine de pilotage. Il y avait pas mal de choses à faire : déverrouiller les commandes du poste de conduite, vérifier le bon fonctionnement des moteurs, et attendre le retour de son chauffeur. Elle m'a expliqué ce que ce dernier devait faire :

« Le chauffeur s'occupe de tout ce qui est mécanique et surveillance de l'engin, ce qui me permet de me concentrer sur la conduite du train et les signaux. Là, il supervise l'attelage du train. Dès que les gars ont branché les tuyaux des freins, il revient ici pour la suite... Le voilà...

— C'est bon Claire, on est branchés, je pressurise les freins.

— Merci vieux... Les freins marchent avec de l'air comprimé, on doit mettre la bonne pression pour pouvoir les desserrer et partir. On en a pour dix minutes... »

Le train 515 Denver-Salt Lake City-San Francisco Oakland Yard était prêt au départ. Une fois les freins pressurisés, madame Patterson a passé un appel à la radio sol-train, le lien direct entre la locomotive et le centre de contrôle du trafic :

« 515 à contrôle Denver, prêt au départ, on est au triage et on attend la voie libre pour Utah Junction, c'est quand vous voulez...

— *Standby 515, vous avez encore deux minutes avant votre horaire...*

— Ils vont nous ouvrir les aiguillages et on pourra y aller quand ils nous le diront... précisa madame Patterson. Voilà, qu'est-ce que je disais... »

Devant notre locomotive, les aiguillages étaient manœuvrés par télécommande depuis le poste de commande de la gare de triage pour nous tracer la voie. Puis le poste de commande nous autorisa à rouler à destination de Salt Lake City :

« *Contrôle à 515 : voie libre pour Utah Junction. Bonne route à vous !*

— Merci contrôle, on a du beau temps aujourd'hui, on va en profiter... 515 au départ, Utah Junction. Orville, freins desserrés, un peu de sable et on y va...

— Freins desserrés, voie sablée... »

Madame Patterson donna deux coups de trompe pour prévenir les manœuvre du triage que le train allait partir, puis notre convoi s'ébranla dans le grondement des énormes diesels des locomotives pour quitter le triage et entrer sur la ligne. Le triage de Denver de l'Union Pacific est sur la 52e avenue, au nord-ouest de la ville, juste avant Utah Junction, qui marque le début de la ligne vers le tunnel de Moffat. Comme me l'avait expliqué madame Patterson, une grimpe de 4 000 pieds sur un parcours de cinquante miles (1 300 mètres et 80 km). Avec des vues à coupe le souffle sur les montagnes en prime !

Nous nous sommes engagés sur la voie de l'Union Pacific à destination des rocheuses en traversant les quartiers du nord-ouest de la ville à 20 mph (32 km/h), vitesse limitée en milieu

urbain pour des raisons de sécurité. Passé Sheridan Boulevard, nous avons pris de la vitesse pour monter à 50 mph (*80 km/h*) avant d'attaquer la montagne en sortant de la ville. La grande rampe vers le tunnel commençait après Indiana Street, à la sortie nord-ouest d'Arvada. Grondant à leur régime de croisière, les 21 000 chevaux des sept locomotives se conjuguèrent avec la voie dans une symphonie de puissance et d'acier dont l'équipe de conduite du train 515 était le chef d'orchestre. Avec une volonté implacable et sans la moindre faiblesse, le convoi a escaladé les 4 000 pieds de dénivellé entre Denver et le Moffat tunnel, enroulant autour des courbes de la voie son mile de wagons, faisant de la géologie son terrain de jeu, aux ordres de Claire Patterson, précise comme un horloger, et délicate comme une ballerine dans son toucher du levier qui commandait la marche du train, levier appelé régulateur par les cheminots.

Le grondement des diesels allié au bourdonnement des moteurs de traction et au sifflement des turbocompresseurs était pour moi la musique la plus adéquate au spectacle du jeu de la mécanique et de la nature qu'était cette montée au Moffat tunnel. Il faisait un temps magnifique ce jour-là, et il y avait encore de la neige au bord de la voie ferrée à l'approche du Moffat tunnel. Avant de franchir le tunnel, Orville Riley a jeté un coup d'œil sur un appareil électronique :

« Pas de boîtes chaudes, c'est bon.

— Merci Orville...

— Boîtes chaudes ?... demandai-je.

— C'est quand une boîte d'essieu d'un des wagons est cassée et faussée, elle chauffe anormalement quand le train roule et peut causer un incendie. On a des détecteurs, le long de la voie, qui mesurent la température de chaque essieux puis ils transmettent le résultat de leur analyse à un système électronique situé en fin de train, sur le dernière attelage du dernier wagon. Ce système, on l'appelle FRED, pour Flashing Rear-End Device (*équipement clignotant de queue de train*). C'est un boîtier qui sert aussi à détecter que le train reste bien en un seul morceau. Depuis que je conduis des trains soit depuis 1972, ça m'est arrivé qu'une fois le train coupé en deux, en 1975, quand j'étais encore chauffeur. C'était un train local de 30 wagons, un attelage s'était mal enclenché et il avait fini par casser.

— Et les boîtes chaudes, ça arrive souvent ?

— Plus souvent petit, une à deux fois par an sur tous les trains que je conduis. Quand le détecteurs s'affole, on doit rouler au ralenti jusqu'à la prochaine station, dételer le wagon fautif et faire un rapport d'avarie. Souvent, ce sont des wagons d'affréteurs privés mal entretenus qui nous font le coup. Notre FRED, et la console ici qui y est reliée par radio, nous permettent de tout savoir sur l'état de nos wagons à chaque fois que l'on passe près d'une balise radio de bord de voie, tous les 5 à 10 miles environ. Orville, les feux sur longue portée, le tunnel est devant ! »

Le Moffat tunnel passe sur la ligne de partage des eaux entre le Pacifique et l'Atlantique. Il fait 6,2 miles (*10 km*) de long et il est à 9 239 pieds d'altitude (*2 816 m*). C'est impressionnant de franchir un ouvrage pareil vu depuis la cabine d'une locomotive. Nous avons ensuite continué notre chemin vers Grandby, où nous avons fait une pause sur une voie de garage pour laisser passer un autre train de marchandises, à destination de Denver. Nous avons ensuite continué vers Salt Lake City que nous avons atteint à huit heures du soir, après avoir croisé trois autres trains en route, dont le train de voyageurs California Zephyr, qui relie Chicago à San Francisco via Denver.

J'ai passé la nuit à l'hôtel à Salt Lake City, puis nous sommes revenus à Denver le lendemain en partant tôt le matin aux commandes d'un train de wagons citernes. J'étais émerveillé par cette expérience concrète d'un métier qui fait rêver beaucoup de monde, conducteur de trains. Grâce aux explications techniques de madame Patterson, j'avais de quoi faire pour mon exposé. Comparé à ma sœur et à Linda, j'avais choisi quelque chose de facile. Mais ma sœur ne m'avait pas dit ce qu'elle

avait prévu pour son exposé. Je me doutais bien qu'elle allait nous surprendre, restait à savoir de quelle manière...

Sans le savoir, j'ai eu un aperçu du sujet que voulait traiter ma sœur un soir en rentrant de l'école. J'étais avec Siobhan Patterson et elle m'a proposé de profiter de la venue de sa grand-mère maternelle pour me déposer à la maison en passant. Je connaissait bien Marsha Rosenbaum Zieztinski, la grand-mère maternelle de Linda et de Siobhan. Jeune grand-mère (elle a eu Claire Zieztinski, sa fille aînée, à l'âge de 18 ans), la cinquantaine, elle avait été chauffeur routier inter-états avant de trouver un emploi plus tranquille à Denver, comme conductrice des divers poids-lourds employés par la municipalité, du chasse-neige aux camions de livraison pour les gros services publics comme le Denver Health Medical Center ou l'Université du Colorado.

Cette après-midi de mai, elle est venue nous chercher à l'école, Siobhan et moi, après avoir fini son travail. Elle était aux commandes d'un camion de ramassage d'ordures ménagères de la municipalité, et elle s'est garée devant l'école pour nous prendre, Siobhan et moi. En chemin, alors qu'elle nous conduisait à la maison, elle m'a dit quelque chose au sujet de ma sœur :

« Sherwood, j'ai pu avoir la documentation que ta sœur m'a demandée. Si elle peut passer nous voir à la maison, je la lui donnerai, je n'ai pas pu la prendre avec moi aujourd'hui à cause du boulot.

— Je lui dirai... Je crois que Linda est à la maison, mon père devait recevoir quelqu'un d'important pour son travail, et Linda en a profité pour passer pour son exposé. Elle veut parler du travail de mon père, chez IBM...

— Va pas être au chômage de sitôt, ton père ! Des ordinateurs, j'en vois de plus en plus sur les bureaux de la municipalité. Ils en ont un depuis peu au service des véhicules pour régler tout le planning des mouvements de camions. Le type qui s'en occupe ne met plus dix minutes à chercher dans ses papiers pour me confirmer que je suis coincée un samedi matin pour une livraison quelconque. Mazeltov ! Toujours à nous emmerder avec ça ! L'hôpital ou le service de la voirie, passe encore... Mais la bibliothèque municipale qui s'est fait livrer des meubles un samedi matin, pouvaient pas attendre lundi ces idiots ?... J'ai quand même été payée en heures sup, manquerait plus qu'ils me grugent là dessus ces dreckhund⁸ du personnel ! »

Madame Zieztinski m'a déposé à la maison. Judith n'était pas là, j'ai croisé Linda qui se faisait expliquer, par un des contractants d'IBM, l'avenir de l'informatique. Cela peut paraître prétentieux mais n'oubliez pas qu'en 1982, l'informatique domestique commençait à peine à exister, en passant enfin du stade de la science-fiction à celui de l'électroménager. Et que des noms d'industriels du secteur aussi connus du grand public aujourd'hui que le furent Michael Jackson ou Lady Diana Spencer, vingt-sept ans plus tôt, seuls des gens du métier en avaient entendu parler.

Papa avait expliqué à Linda, devant un prototype d'un ordinateur qu'il lui avait été confié pour son travail à titre de machine de démonstration pour les futurs contractants, l'état du marché et les perspectives d'avenir, en compagnie d'un cadre d'une entreprise développant des logiciels pour le tout nouveau IBM PC. Le spécialiste de la question qui lui expliquait l'emploi de la machine était déjà bien connu dans le monde des ordinateurs, et que son positionnement marketing était prometteur :

« Une machine comme celle-là, qui sortira l'année prochaine, sera tout d'abord destinée aux petites entreprises et aux travailleurs indépendants, vu son prix de vente au public de l'ordre de \$2 000 pour le modèle de base. La grande tendance des années à venir, ça va être à la fois

8 *Juron yiddish signifiait, à peu de chose près, enfoirés.*

d'augmenter les capacités du matériel tout en baissant le prix de vente. Mais le plus important, ça va être les logiciels, tous les programmes qui vont tourner sur ce type de matériel... Garfield, vous m'avez dit que vous étiez toujours en pourparlers avec Seagate pour le disque dur.

— Oui, ils ont un disque de 10 mégaoctets sur leur catalogue depuis l'année dernière, le ST 412, qu'on a retenu pour la version XT de notre IBM PC. On a mis un ST 506 de 5 mégaoctets dans celui-là pour le faire fonctionner, mais l'encombrement du 412 est le même, au final. Notre PC se vend bien, on pense faire un carton avec celui-là.

— Concrètement... demanda Linda au spécialiste. Si j'ai bien compris, ce disque dur devrait éviter que l'on passe son temps à changer des disquettes pour faire tourner les programmes. Le programme de base, celui que vous appelez MS DOS, on l'enregistre sur ce disque dur et l'ordinateur démarre dessus sans que l'on doive charger une disquette.

— Cela va dans le sens de la simplification de l'utilisation de la machine. Le problème jusqu'ici, c'était d'avoir des disques durs qui puissent tenir dans un boîtier aussi petit.

— Seagate nous a fait des disques de 5 pouces ¼ pour une utilisation dans des ordinateurs qui tiendraient sur le dessus d'un bureau... Excusez-moi, mon fils Sherwood... Tu voulais me dire quelque chose ?

— Non, c'était pour Judith. Elle est là ?

— Elle est en ville avec son amie Rosita, elle sera rentrée pour le dîner... Bill, je vous présente mon fils, Sherwood Breckingham... Sherwood, tu ne connais sûrement pas notre fournisseur de système d'exploitation pour nos nouveaux PC. Je te présente le monsieur qui nous vend MS DOS, monsieur William Henry Gates III, PDG de Microsoft Corporation, Bill pour les intimes...

— Enchanté monsieur Gates... »

Linda avait eu un interlocuteur de premier ordre pour son exposé sur le métier de mon père... Le jour venu, nous avons eu à faire notre exposé devant nos classes respectives. Mon travail sur celui de Claire Zieztinski Patterson a, bien évidemment, été chaleureusement applaudi. J'ai même fait des vocations à ce qu'il paraît... Linda a fasciné tout le monde en parlant d'informatique, facile avec une haute technologie mais, déjà, on sentait la future avocate derrière la collégienne : précision des termes, explications à la hauteur du public auquel elle s'adresse, mais sans simplisme ni condescendance, et un art conséquent de l'analyse et de la présentation des faits.

Au final un A+ bien mérité, comme le A que j'avais obtenu. Ma sœur avait gardé pour le dernier moment le sujet de son exposé. Miss Donnelly, notre professeur d'anglais, a fait la présentation de son sujet devant les trois classes associées dans cette expérience : la mienne, celle de ma sœur et une autre, d'un niveau intermédiaire. Judith avait frappé fort :

« Aujourd'hui, dans le cadre des exposés traitant du métier des parents de certains d'entre vous, Judith Breckingham, de la classe de huitième D, qui va vous présenter un métier parfois mal vu. C'est à toi Judith.

— Merci miss Donnelly... Je vais tout simplement vous parler du métier le plus *utile* du monde, celui d'Esteban Merendez, le père de mes amis Rosita et Jaime. Monsieur Merendez est éboueur, et la ville est propre grâce à lui, et à tous ceux qui font le même métier que lui... »

C'est tout ma sœur : elle avait choisi son camp, celui des petites gens, et elle défendait leur cause sans faire de détail. Monsieur Merendez, ce jour-là, était bien plus qu'un simple ramasseur de poubelles. C'était le travailleur de base essentiel sans qui une ville moderne comme Denver ne pouvait tout simplement pas exister. À travers le geste simple de l'employé municipal qui vient ramasser une poubelle, c'est tout le circuit du traitement des déchets que Judith a détaillé, de la poubelle à l'incinérateur, tout en insistant bien sur le maillon le plus important : celui de base,

l'éboueur. Avec fougue et passion, elle a expliqué tous les petits coups de mains du métier, l'enjeu pour la santé des travailleurs des nouvelles poubelles compatibles avec les systèmes élévateurs hydrauliques installés à l'arrière des camions, et tout ce qui faisait le quotidien des éboueurs.

Ce jour-là, la présentation passionnée de ma sœur a permis d'illustrer l'adage selon lequel il n'y a pas de sot métier. Applaudissement unanime des fils et filles de prolos dans la salle, allergiques à la démagogie mais sensibles à la sincérité d'un engagement en leur faveur. Et A+ pour ma sœur, sous les applaudissements de la salle... Comme Judith me l'a dit après, elle avait délibérément choisi le sujet le plus difficile. Par intérêt, mais aussi par respect pour les gens comme le père de Rosita et Jaime, et par hommage pour ses amis. À cette époque, Judith commençait à envisager sérieusement de travailler dans l'humanitaire. Petit à petit, elle se forgeait une vocation avec sa sincérité et son talent. Et son idéalisme, surtout, qui ne l'a jamais abandonné.

En juin 2003, alors que la guerre en Irak était soi-disant gagnée, j'ai eu la visite de Siobhan Patterson à mon domicile. Depuis que j'étais entré en école d'ingénieur, nous ne nous fréquentions plus, Siobhan et moi, que comme simples amis. Elle venait de la part de sa sœur Linda qui avait un projet plutôt singulier à mettre en œuvre. Cela touchait au 11 septembre 2001 et elle comptait m'en tenir informé en priorité :

« Sherry, je n'ai pas besoin de te rappeler ce qui s'est passé ce jour-là, et tout ce qui s'en suit. Nous allons voir sous peu les conséquences désastreuses de notre engagement en Irak, Linda t'en a parlé.

— Elle m'a fait un topo là-dessus. Comme elle et comme toi, je ne me suis pas fié à Wolf News pour avoir de vraies informations sur le sujet.

— Justement, parlons-en des informations. Bush s'est servi du 11 septembre pour mener sa guerre et il a laissé en plan bien des questions à ce sujet. Je te préviens d'entrée que je ne viens pas te vendre une des théories de la conspiration qui circulent sur ce sujet en ce moment, ce ne sont que des conneries, inutile d'en rajouter.

— Tu prêches un converti avec ça. Je sais que tu as l'intelligence de ne pas gober ces histoires d'avion qui ne s'est jamais écrasé sur le Pentagone.

— Le dernier truc à la mode, c'est carrément de dire que tous les attentats auraient été simulés. Tu as le livre de cette Kathryn Dorsley qui est sorti, intitulé *Le 11 septembre 2001 n'existe pas...* C'est pas toi qui m'a dit que tu avais fait l'expertise des jauges à carburant pour le NTSB, dans le cadre de l'enquête sur l'explosion en vol du Boeing de la TWA, en 1996 ? Un de tes premiers travaux importants pour Honeywell.

— J'ai fait tous les calculs et, avec l'équipe dans laquelle j'étais, on a défini le protocole de simulation d'une explosion en vol d'un réservoir central de 747-100... Tu aurais besoin de mon expertise pour le 11 septembre 2001 ?

— Entre autres. Linda et Martin vont monter une association : Citizens Concerned About 9/11 (*Citoyens Concernés Par le 11 septembre 2001*). Leur but, c'est non seulement de lutter contre la désinformation qui est mise en place à ce sujet, mais aussi de poser les vraies questions sur les responsabilités dans cette tragédie : la complaisance de notre gouvernement envers l'Arabie Saoudite, l'incompétence de nos services de sécurité, les mesures de sécurité pour notre aviation civile qui n'étaient pas à la hauteur, tu te souviens du rapport Gore de 1997 ?

— Je m'en souviens... C'était peu de temps avant que tu ne te mettes à faire tourner ta compagnie aérienne, USA Express...

— C'est cela même. Walther Kozlinski, que tu connais, en a eu l'idée avec un couple d'amis de la côte est. J'ai monté le hub de Denver... Je te demande simplement de réfléchir à une participation à notre association en tant que simple citoyen et, si tu t'en sens l'envie, comme expert dans ta partie.

— Et tu t'occupes de la branche de Denver ?

— Oui, et des relations publiques. De part mon métier de pilote de ligne, je peux facilement me déplacer dans tout le pays. On monte la boutique en septembre, si tu veux nous rejoindre, tu es le bienvenu.

— Je vais y réfléchir. Juste un point : qu'est-ce qui te permet de dire qu'il y a une désinformation concertée sur le 11 septembre 2001 ?

— Toutes ces théories de la conspiration qui sortent maintenant, à un peu plus d'un an des prochaines présidentielles, et les opposants à Bush qui tombent les uns après les autres dans un piège aussi grossier. Et, à chaque fois, cela porte sur des points parfaitement connus et compris des événements de la journée du 11 septembre 2001 : l'effondrement des tours, dû à l'incendie qui a entraîné un effondrement de la charpente métallique des tours en la fragilisant à cause de sa chaleur, le vol United 77 que plusieurs milliers de témoins ont vu percuter le Pentagone, et dont Walt a ramassé les morceaux pour le compte du NTSB. Pour le vol United 93, tu connais l'histoire... Tous des faux débats portant exclusivement sur la journée du 11 septembre 2001 et faisant preuve d'un silence assourdissant sur tout ce qu'il y a d'important : ce qui s'est passé avant pour qu'on en arrive là.

— Et sans la moindre preuve de l'existence d'un complot, en dehors des interprétations farfelues de quelques illuminés qui croient voir des signes de l'existence de ce complot dans l'effondrement des tours..

— Ces illuminés passent un peu trop à la télévision pour que cela ne soit pas suspect. À chaque fois qu'un de ces abrutis prétend s'opposer à Bush sur la base d'une théorie du complot fumeuse, le GOP gagne cinq voix.

— Je vois où tu veux en venir. J'ai vu la même chose avec le vol TWA 800. tout pour ne pas remettre en question la vétusté des avions de la TWA, et les erreurs de conception de Boeing. Y compris les météorites... Même topo : toutes les théories les plus ineptes au sujet de l'explosion en vol ont été alignées dans les médias. Nous n'avons pas eu droit à ce genre de couverture médiatique quand le même genre d'allumé a prétendu que le nouvel aéroport de Denver accueillait dans ses sous-sols le QG des maîtres du monde. Tu te souviens de ce publicitaire qui était passé sur une chaîne locale après l'inauguration de Denver International, en 1995 ? Celui qui croyait dur comme fer à la base des maîtres du monde sous les pistes de l'aéroport, en nous sortant une histoire fumeuse sur le fait que les pistes, vues du ciel, forment une figure qui ressemble vaguement à une croix gammée... Melvin Seyne, je me souviens de son nom ! Vu une fois à la télévision sur ce sujet, mais pas deux...

— Il a fait son beurre sur le vol TWA 800 mais on n'entend plus parler de lui depuis un an ou deux... Ce sont des idiots comme lui qui travaillent pour Bush en croyant le combattre en diffusant leurs théories de la conspiration délirantes, et il nous faut contrer ce genre d'imbéciles pour de simples raisons de responsabilité civique. C'est le but de notre association, en plus de poser les bonnes questions sur le 11 septembre 2001. »

Siobhan n'a pas eu besoin de m'en dire plus pour que je participe à l'aventure. Elle n'a pas non plus fait de chantage à la mémoire de ma sœur. C'était inutile, rien que pour que toute la réalité des faits autour de la disparition tragique de Judith soit un jour connue, j'étais prêt à participer à toute entreprise sérieuse visant à enquêter sur les tenants et aboutissants de cette journée du 11

septembre 2001. Et le fait que ce soit la meilleure amie de ma sœur qui en prenne l'initiative m'encourageait encore plus à m'engager là-dedans.

Les années de lycée de Judith et de Linda ont été marquées par un contexte économique plus favorable. L'économie avait touché le fond en 1982 et elle repartait, le gouvernement Reagan prétendait y être pour quelque chose avec sa politique économique dit de ruissellement vers le bas : on donne tout aux riches et les miettes de leur festin tombent dans la poche des pauvres. Madame Patterson appelait plutôt ça du drainage vers le haut : tout pour les riches, les pauvres, vous n'avez qu'à crever en silence...

L'hystérie religieuse ambiante avait conduit ma sœur et sa copine Linda à leur premier acte de sabotage. Le pasteur McEvans, qui exerçait au temple de Conway Hill, faisait régulièrement des sermons d'un anticommunisme qui aurait fait passer le défunt sénateur Mac Carthy pour un socialiste bon teint. Le tout enrobé de reaganisme primaire outrancier... Peu après leur rentrée scolaire à la Hoover High School, Linda et Judith sont discrètement sorties une nuit pour peindre un slogan vengeur sur le mur du temple du pasteur McEvans : *GOD IS A RIGHT-WING SVINDLE (DIEU EST UNE ESCROKERIE DE DROITE)*... Personne ne l'a revendiquée mais je reconnais la faute d'orthographe de ma sœur à "swindle" (*escroquerie*) : Judith a toujours été fâchée avec les W et les V...

L'équipe de hockey sur glace de Herbert Hoover High School a été ravie de les accueillir, en dépit de leur réputation de bagarreuses impénitentes. Sans que cela ne dégénère systématiquement au carnage, comme avec les Wildcats, les Mountaineers de Hoover High School ont quand même fait deux saisons avec de bons résultats. Elles parlaient ensemble de plus en plus de leur avenir professionnel, entre deux séances de *pelliculas mexicanas*.

Pelliculas mexicanas (films mexicains), c'est un terme d'argot que Jaime et Linda ont inventé pour décrire une méthode pour faire des économies sur le cinéma, ou faire entrer en douce des personnes n'ayant pas l'âge requis pour aller voir certains films. Je me souviens d'avoir pu entrer en douce pour *L'étoffe des Héros* et d'avoir vu comme ça nombre de nanars interdits au moins de 16 ans grâce à Linda et au permis de conduire de sa mère...

Je lui dois *Scarface* de Brian de Palma, avec sa scène finale de carnage que j'ai trouvée très jouissive. Le film était classé R, interdit aux moins de 18 ans, et j'en avais 13 quand je l'ai vu... *Vamos a ver una pellicula mexicana* avait toujours un petit parfum de défi à l'autorité, avec l'entrée en douce dans le cinéma par la sortie de secours ou la fraude à l'âge légal. Aujourd'hui, avec les vigiles dans la salle qui traquent les imbéciles qui captent en douce le film avec leur caméscope pendant la séance, ce n'est plus possible ce genre d'aventure adolescente...

Je vous ai déjà parlé de l'aversion de ma sœur pour l'informatique. Avec un père travaillant dans ce milieu et une mère légitimement préoccupée par le caractère éducatif de nos loisirs, l'achat d'un ordinateur familial était inévitable. Judith voulait à tout prix une console de jeux, et elle était furieuse que mon choix ait été retenu. D'autant plus que papa m'a dit qu'un nouveau modèle de l'ordinateur que je convoitais allait sortir en janvier. Il me donnait le choix entre avoir l'ancien modèle pile à Noël ou le nouveau un mois plus tard. J'ai choisi la seconde solution, ce qui a fait enrager ma sœur encore plus. Elle me l'a brutalement exprimé en décembre 1982, à la sortie de l'école, devant son amie Linda :

« Pour Noël, grâce à mon abruti de frère, on aura un ordinateur un mois plus tard. Bravo pour un truc qui va finir au fond d'un placard dans six mois !

— J'allais dire pareil pour ta console de jeux Judith, repris-je. Un machin impossible à programmer, qui va coûter une fortune en cassettes de jeu et finir au fond d'un placard quand le fabricant aura cessé de fournir ton engin en programmes... Je t'ai dit qu'on pouvait avoir des jeux sur un ordinateur !

— Sherry a raison, reprit Linda. La console de jeu de mes cousins de Washington, il n'y a plus de jeu qui sort et ils ne peuvent rien faire d'autre que se repasser ceux qu'ils ont déjà. Avec un ordinateur, quand tu n'as plus de jeux qui te plaisent, tu en programmes de nouveaux.

— Linda, attends... Tu n'es pas en train de donner raison à mon abruti de frère, par hasard ? Je suis en train de tout faire pour éviter l'achat d'un gadget inutile et toi, ma meilleure copine, tu lui donnes raison...

— Parce qu'il a raison Jude... Si on n'avait pas à économiser pour mes études universitaires et celles de ma sœur, on en aurait un dans la famille chez moi...

— MAIS C'EST PAS VRAI À LA FIN ! PAPA VA PAYER À MON FRÈRE UNE MERDE QUI VA SERVIR À RIEN, ET MÊME MA MEILLEURE COPINE DIT QUE C'EST GÉNIAL ! JE VOUS DÉTESTE TOUS !... »

Vexée et furieuse, Judith nous a quittés sur un coup de tête. Linda, perplexe, ne l'avait jamais vue dans cet état-là depuis qu'elle la connaissait, à l'école primaire. Inquiète, elle m'a demandé :

« Sherry, t'es sûr qu'elle n'a pas ses règles ? »

— Attends, comment veux-tu que je le sache ? Si elle ne t'as pas taxé un tampon, la réponse est non...

— Ben à mon avis, ça ne va pas tarder... »

En fait, ma sœur était réglée depuis quatre mois, et cela n'avait aucun rapport avec son aversion de l'informatique, qui ne l'a jamais quittée. Même avec son travail de cadre dans diverses organisations humanitaires, elle était toujours fière de ne pas savoir se servir d'un ordinateur. Et dans la famille Breckingham, un Apple IIe a fait son apparition en janvier 1983. Le truc inutile qui devait finir au fond d'un placard a été utilisé intensément par toute la famille, sauf Judith. Et, en 1983, le marché de la console de jeu a implosé, anéantissant les premiers constructeurs de ce type de matériel.

Notre vénérable Apple a duré six ans à son poste, avant d'être remplacé par un compatible PC en 1989. Avec l'achat par mon père, dès sa sortie en 1984, de la première version d'Apple Works, la toute première suite bureautique au monde, la machine avec laquelle j'ai bidouillé des programmes pendant un an est devenue une station de travail à part entière, allongeant ainsi sa durée de vie, et élargissant son champ d'application. Papa s'en est servi pour son travail, suivi par ma mère pour le sien. J'ai récupéré l'ordinateur pour mes études avant de réussir à me faire financer un Macintosh par mon père, puis d'en acheter un quand j'ai eu mon premier poste d'ingénieur après avoir obtenu mon diplôme. La pomme de discorde entre ma sœur et moi marche toujours, vingt-six ans après, et je le fais tourner de temps à autre pour montrer à mes enfants ce que c'est un ordinateur vintage.

Puis il y a eu 1983-1984, la dernière année de lycée de Linda et Judith. Outre le fait que je servais de portier de nuit pour le petit ami de ma sœur quand il venait clandestinement à la maison pour coucher avec elle, il y avait les orientations professionnelles en vue. Il y avait le General Educational Development Certificate⁹ à décrocher à la fin de l'année. Judith ne s'en faisait pas, elle avait une opportunité avec un prêt d'études et une aide de mes parents pour faire le Master of Business and Administration qu'il lui fallait pour entrer dans une association humanitaire. Elle en a discuté un jour d'octobre 1983 avec Linda :

⁹ *Diplôme de fin d'étude généraliste typique des high schools nord-américaines, attestant d'un niveau d'éducation général, a contrario du baccalauréat français, qui est un diplôme de sélection partitionné en diverses spécialités.*

« ...je vais prendre la spécialité logistique générale et organisation pour mon MBA. L'Université du Colorado de Denver organise ça et fait la scolarité à un prix raisonnable, \$20 000 par an. Avec un prêt d'études pour en payer la moitié, ça passera, c'est pas plus cher qu'une voiture de luxe, et ça laissera de quoi payer l'école d'ingénieur de Sherry... Tient, tant qu'on parle du futur ingénieur de la NASA... Sherry, Linda et moi, on parlait de nos études universitaires. Tu devineras jamais ce que Linda veut faire.

— Une école d'officiers comme West Point ou Annapolis pour rentrer dans les forces spéciales, Siobhan m'en a parlé au base-ball aujourd'hui. Linda, tu n'as pas changé d'avis à ce sujet, non ?

— Les nouvelles vont vite... ironisa Linda. Je notes que ton frère est le seul à ne pas trouver l'idée idiote.

— Quand il voit ta sœur, il pense surtout à se la faire, si tu veux mon avis, répondit Judith, d'un ton aigre. Linda a l'idée de devenir militaire pour payer ses études, sous prétexte que l'armée lui payera le Master de Droit dont elle aura besoin pour devenir avocate après huit ans de service.

— Je vois pas en quoi c'est idiot... repris-je. Linda aura une formation à l'œil pendant quatre ans, puis elle aura une solde d'officier avec laquelle elle pourra aider ses parents à payer les deux ans d'école de pilotage de Siobhan. Son père a bien fait le Vietnam pour payer ses études et devenir instituteur.

— Ah, tu vois Jude. Enfin un qui prend en compte tous les paramètres après en avoir parlé avec Sibby, à défaut de l'avoir sautée...

— Linda Patterson officier des Marines... Lieutenant Linda Susan Danielle Patterson, leatherneck avec le flingue à la main et ses galons sur l'épaule, prête à défendre la patrie en danger après avoir traité Reagan de crétin fasciste ! Sherry, fais-lui comprendre que c'est une grosse connerie ce qu'elle va faire...

— Pourquoi ? Linda a le physique pour ça, elle aime la bagarre et elle sait se faire respecter, je ne vois pas ce qui l'empêcherait de devenir militaire si elle en a envie. Faut bien qu'il y ait des gens libéraux¹⁰ dans l'armée. S'il n'y a que les gros cons de droite qui y vont, comment est-ce qu'on va pouvoir dénoncer le système si on ne va pas le voir de l'intérieur ? T'aurais pas une représentation sexiste du métier de militaire, toi ?

— Sherry, merci de ton aide... J'essaye d'expliquer à Linda qu'elle aura des bourses dans le civil pour ses études de droit et tu me casses mon coup...

— Reagan a diminué les fonds fédéraux pour les bourses universitaires. Avec les revenus de mes parents, je suis au-dessus du plafond, même pour les bourses d'État ou l'aide municipale, indiqua Linda. Il n'y a que le DoD qui paye tout, c'est pas la peine de tourner autour du pot cent sept ans... Tailler dans les dépenses sociales, c'est la tendance générale en ce moment : le représentant du Wyoming, Dick Cheney, veut faire passer une loi pour diminuer le montant des pension des veuves de sapeurs-pompiers. C'est mon oncle qui est pompier au Texas qui me l'a dit cet été. Alors, ton frère fait preuve d'intelligence en soutenant mon point de vue, sauf si tu as une meilleure solution autre que gagner à la loterie ou épouser un vieux milliardaire le jour de ma majorité... »

Judith ne l'a jamais avoué mais, en fait, elle ne voulait pas perdre sa meilleure amie en la voyant partir loin de Denver. Annapolis et West Point, c'est sur la côte est pour tout vous dire... En cette fin d'année 1983, les événements internationaux allaient fournir des arguments à ma sœur pour dissuader Linda d'entrer dans la carrière des armes. Le 23 octobre 1983, un attentat soufflait un casernement de Marines à Beyrouth, militaires envoyés au Liban dans le cadre d'opérations de

¹⁰ Au sens nord-américain du terme, c'est à dire politiquement de gauche.

maintien de la paix. 241 militaires US ont été tués dans l'attentat, en même temps que 58 militaires français participant à la même mission, et casernés dans un autre baraquement.

Deux jours plus tard, le 25 octobre 1983, les troupes US envahissaient l'île de Grenade, soi-disant parce qu'une piste d'aviation en cours de construction était prévue pour servir de point de départ pour des avions cargos destinés à fournir des armes aux maquis d'Amérique Centrale voire, pire, pour être employée comme piste pour des bombardiers stratégiques soviétiques en cas de guerre contre notre pays... Tout cela parce que le gouvernement local, une dictature militaire installée par un coup d'état, il faut quand même le dire, avait fait appel à des cubains pour la construction de la piste d'aviation en question.

Ce qui a été lourdement passé sous silence, c'est le fait que la construction de cette piste était prévue avant même l'indépendance de la Grenade, colonie du Royaume-Uni jusqu'en 1974. L'aéroport de cette île était coincé contre une montagne et il ne pouvait pas accueillir des gros porteurs, chose pourtant indispensable au tourisme, l'une des ressources les plus importantes de cette île des caraïbes...

Avant les armes de destruction massive irakiennes purement imaginaires, un gouvernement américain Républicain avait employé un prétexte fumeux pour écraser militairement un gouvernement, certes illégitime (Hudson Austin, le premier ministre de la Grenade, avait renversé et exécuté Maurice Bishop, le dirigeant légitime de l'île, quelques jours auparavant suite à un putsch), mais dont la menace potentielle pour notre sécurité nationale était une pure vue de l'esprit. Le fils du vice-président de Reagan s'en est souvenu pour l'invasion de l'Irak vingt ans plus tard...

Comme l'a dit le père de Linda, c'était employer un marteau-pilon pour écraser une mouche, l'île de la Grenade, avec ses 100 000 habitants à l'époque, représentait l'équivalent du cinquième de la population de Denver... Le gouvernement Reagan a eu droit à sa victoire à la Pyrrhus sur cette île des caraïbes, opération de propagande qui a fait oublier dans les médias le désastre au Liban en quatrième vitesse. L'expression fabrication du consentement n'ayant jamais été aussi bien illustrée que par cette pantalonnade militaire grotesque...

Par chance pour notre armée, il n'y a pas eu de résistance armée à l'envahisseur après notre victoire militaire, et la piste de l'aéroport international de Point Salines (devenu Maurice Bishop International Airport depuis peu) de 9 003 pieds (*2 744 mètres*) de long a été finie et mise en service peu de temps après. Pour accueillir des gros porteurs commerciaux en provenance des USA et du Canada... Ma sœur, qui a ironisé lourdement sur le côté disproportionné de l'opération, a réussi à l'occasion à se fâcher avec Linda avec ses piques incessantes sur le métier de militaire. Elles en sont venues à se boudier mutuellement pendant une semaine, fait exceptionnel. La brouille n'a fort heureusement pas duré plus longtemps, l'amitié solide entre Judith et Linda a pris le dessus.

En parlant d'aéroport, 1984 a été l'année où Conway Hill a eu la première bonne nouvelle concernant le trafic aérien passant au-dessus du quartier. Le nouveau maire de Denver, monsieur Federico Peña, futur secrétaire d'état aux transports puis à l'énergie du président Clinton, a pris des mesures énergiques pour calmer la fronde due au je m'en foutisme de son prédécesseur. En février 1984, dans une réunion publique à Conway Hill, il nous a appris que les quadriréacteurs de type Boeing 707 et Douglas DC 8 allaient être interdits de trafic à Stapleton au premier juillet 1984. À la fin de l'année, tous les avions non équipés de silencieux seraient interdits de trafic à Stapleton entre huit heures du soir et huit heures du matin, mesure étendue à toute la journée au 1er janvier 1986.

Plus important, un groupe de réflexion était mis en place afin d'arriver à un projet de remplacement de l'aéroport de Denver Stapleton. Outre Conway Hill, le quartier de Park Hill, plus près de l'aéroport de Stapleton se plaignait aussi du bruit, et des représentants de ses habitants avaient même porté l'affaire devant les tribunaux. Et l'expansion prévue du trafic aérien allait

rendre cet aéroport saturé, d'autant plus qu'il était impossible de l'étendre à cause de son emplacement et des problèmes de bruit. L'administration Peña a proposé une étude préliminaire dont le résultat devait être rendu au premier janvier 1985, avec comme but l'ouverture du nouvel aéroport le plus vite possible.

Denver International Airport a finalement été ouvert au trafic fin février 1995, douze ans après l'élection de Federico Peña à la mairie de Denver. Le rapport préliminaire a bien été délivré le 1er janvier 1985 et les deux années qui ont suivi ont été consacrées à la planification et l'évaluation des différents projets proposés. Je me souviens qu'il y avait un projet qui prévoyait la fusion des aéroports de Denver et de Colorado Springs sur le modèle de l'aéroport de Seattle-Tacoma. L'US Air Force, qui a son école d'officiers à Colorado Springs et une base aérienne sur cet aéroport, s'y était opposé vu le volume du trafic attendu à Denver International. Car cela aurait considérablement perturbé ses opérations.

Il a fallu attendre début 1987 pour que le projet soit arrêté, et septembre 1989 pour que les premiers travaux commencent. L'aéroport, qui devait ouvrir fin octobre 1993, a finalement ouvert fin février 1995, avec un an et trois mois de retard. Comme pour Derry Street, Conway Hill a dû attendre un peu plus que prévu pour voir son souhait exaucé. (London)Derry Street a été rebaptisée Giant's Causeway Street en 1988, la mairie n'ayant pas traité ce problème, jugé pas prioritaire, avant qu'une menace d'action en justice des habitants de Conway Hill ne débloque la situation. La municipalité a pris le nom du célèbre chaos basaltique de la côte nord de l'Ulster pour cette rue, mettant fin à plus d'une décennie de panneaux maculés de peinture, voire découpés à la scie électrique quand ce n'était pas au chalumeau.

La fin de l'année scolaire 1984 a été tranquille pour Linda et Judith. La séparation était dans l'air, et ma sœur semblait l'avoir acceptée. Même si ça lui faisait mal au cœur : le départ de Linda pour Annapolis, c'était un peu son enfance heureuse qui se terminait. Jude et Linda ont eu une idée spéciale pour fêter symboliquement leur entrée dans la vie d'adulte. Pour cela, je les ai vues prendre tous les petits boulots qu'elles pouvaient trouver après l'école et le week-end, et économiser le moindre cent. Siobhan avait aussi remarqué ce comportement particulier de sa sœur aînée, et ma mère, dans le secret, m'a dit qu'elle attendait la fin de l'année scolaire pour me dire ce qu'il en était.

Linda a été acceptée à Annapolis après avoir brillamment réussi le concours d'admission, et elle a fait la fête avec ses copines le lendemain, avec la participation de Judith bien évidemment. Ma sœur a décroché son admission pour son MBA à l'Université du Colorado de Denver, l'université publique de la ville. L'été qui a précédé, elles ont marqué de façon originale leur amitié.

Avec tout l'argent qu'elles avaient gagné en faisant des petits boulots, en plus des économies sur leur argent de poche et d'une aide de leurs parents, Linda et Judith se sont offert un voyage de trois semaines dans le pays de leurs ancêtres, l'Irlande. Ensemble, elles ont fait le tour de cette île magnifique et elles nous ont appelés régulièrement pour nous tenir au courant des détails de leur voyage, en plus des cartes postales.

Fin août, deux semaines après leur retour de vacances, les deux amies se séparaient pour entrer chacune dans leur vie d'adulte. Linda partait à Annapolis et Judith entrait à l'université à Denver. Elles se sont dit au revoir dans l'aérogare de Stapleton. À son retour à la maison, ma sœur a demandé à rester seule dans la chambre. Je l'ai entendue pleurer en passant devant sa porte fermée. Mais ce n'était pas la fin de leur amitié. Linda revenait à chaque permission voir sa famille à Denver, et elle n'oubliait pas ma sœur. Judith, après avoir eu droit à une remarque bien sentie de mes parents sur le fait que les conversations téléphoniques inter-états n'étaient pas gratuites, surtout quand elles duraient deux heures, a entamé une correspondance intensive avec Linda. Elles se sont

écrites toutes les semaines pendant les quatre années qu'ont duré leurs études, à l'école d'officiers d'Annapolis pour Linda, et à l'Université du Colorado à Denver pour Judith.

Pendant ce temps-là, j'ai été le petit ami de Siobhan Patterson... Notre liaison s'est terminée à la rentrée 1986 quand j'ai pu partir étudier à la State University de San Francisco. Mon père m'a fait bénéficier d'un plan d'études monté pour les enfants des employés d'IBM ayant plus de vingt ans d'ancienneté dans l'entreprise. Cela s'est traduit par un prêt d'études sans intérêts dont les mensualités étaient prélevées directement sur la paye de mon père, et un contrat avec IBM qui finançait le reste de mes études d'ingénieur en systèmes électroniques, en échange d'un contrat de travail de six ans chez eux. J'ai signé et j'ai eu mon doctorat en ingénierie électronique en 1993, avant de travailler pour IBM jusqu'en 1999. Puis j'ai été embauché par Honeywell cette année-là pour développer des systèmes électroniques pour l'alimentation en carburants des moteurs d'avion.

J'ai rencontré ma future épouse en 1994 alors que je travaillais sur les ordinateurs mainframe de type AS/400. Lise Ruthenmeyer, petite brune énergique originaire de Milwaukee, était programmeur du système d'exploitation AS/400 après avoir décroché un Master en mathématiques appliquées à l'université de Chicago. Nous nous fréquentions pour le travail, nous nous sommes plu et nous nous sommes mariés en avril 1995. Notre fils aîné, Sherwood Junior, est né en novembre de cette année, et sa sœur, Anne-Lise, a suivi en mai 1997. Lise a quitté IBM un an avant moi pour travailler pour une entreprise de services informatiques, Red Hat. Si vous employez Red Hat Entreprise Linux au travail ou Fedora à la maison, une partie du code de ces distributions Linux est rédigé et mis en production par ses soins.

J'ai ainsi, moi aussi, perdu de vue Siobhan. Elle a eu droit à ses deux ans d'école de pilotage entre 1987 et 1989 avant de rentrer dans une compagnie aérienne locale, Aspen Air, début 1990. Elle y a rencontré son compagnon, Stanley Carlssen, qui travaillait pour une entreprise de maintenance aéronautique. Elle a eu un fils, Bruce, en juillet 1997 puis elle est entrée début 1998 dans une aventure un peu insensée, celle d'une compagnie aérienne autogérée, USA Express. La compagnie qui ne devait durer que six mois avant de faire faillite, selon les analystes les plus chevronnés du secteur, est toujours là plus de dix ans après son lancement. Et toujours autogérée.

Linda est sorti d'Annapolis en 1988. Elle a ensuite suivi l'entraînement très dur des Marines à Quantico puis l'entraînement des troupes d'élite, avec une formation parachutiste, à Fort Bragg, l'année suivante. Son premier conflit armé, fin 1989 : faire de la figuration au Panama, son peloton ayant pour mission de garder le bureau de poste au cas où Noriega y viendrait pour envoyer une carte de vœux pour sa famille... Ensuite, il y a eu la guerre du Golfe, le sable, le sang et la gloire, et la Médaille d'Honneur pour Linda pour une action d'éclat au lieu-dit Al Infijarat, où elle a bloqué une colonne de blindés de la Garde Républicaine irakienne en montant un guet-apens avec les dix gars de son peloton. Analyser, improviser, vaincre, comme elle dit.

Pour sa sortie du service actif pendant l'été 1992, avec le grade de capitaine, Linda est revenue suivre ses études de droit à Denver. Elle y a retrouvé Judith et, pendant toute une semaine, elles ont fait la bringue toutes les deux, entre copines. À son retour au foyer familial, Judith a eu droit à une scène avec son époux, qui s'était retrouvé seul à garder Deborah, la première d'une longue série... Et la vie a continué, jusqu'à ce jour de septembre 2001 où Jude a pris le mauvais avion...

J'ai maintenu des relations avec Linda à travers Citizens Concerned About 9/11, entre autres. Il faut dire que depuis 2005, avec l'affaire Gutierrez, le film soi-disant documentaire sur le 11 septembre, intitulé *Modifications éparpillées*, et la réélection de Bush junior fin 2004 avec la majorité la plus étroite jamais obtenue par un président des USA, il y avait de quoi faire. Toutefois,

ces dernières années, tout cela s'est un peu calmé au fur et à mesure que l'enlèvement en Irak tournait au second Vietnam. Mais ce n'était pas le plus important.

Ma nièce Deborah, perturbée par la mort tragique de sa mère, a eu un comportement erratique à l'adolescence. Son père et sa belle-mère, dépassés, ont fini par accepter de me confier sa garde à l'occasion de son treizième anniversaire, en 2005. Elle vit avec nous à Conway Hill, tout en suivant une thérapie. Malgré le divorce de ses parents, elle est restée très attachée à sa mère, et l'absence de ma sœur la perturbe beaucoup. Mais avec le temps, elle se construit au-delà de ce deuil.

Linda, toujours aussi combative, a fondé un cabinet d'avocats en septembre 2005, après avoir été employée par un grand cabinet new-yorkais où elle a fait ses armes. Et, comme toujours, elle ne se pose jamais la question de ce que son pays peut faire pour elle : elle fait tout ce qu'elle peut pour lui. Elle a fait sienne la maxime de Mark Twain qui dit que le patriotisme, c'est défendre son pays tout le temps et son gouvernement quand il le mérite.

Outre l'affaire Gutierrez, elle et son cabinet ont défendu des déserteurs de notre armée, et elle a représenté les irakiens torturés à Abou Ghraïb devant un tribunal militaire lors du procès de Lynndie England, en prenant en porte à faux la défense adverse en disant que le seul vrai procès qu'il fallait faire, c'était celui des responsables du Pentagone et de la Maison Blanche qui avaient envoyé en pleine zone de guerre, sans préparation sérieuse, une gamine inculte du Kentucky infliger des tortures à des pauvres types, qui avaient comme seul tort d'être irakiens et d'avoir été arrêtés par les forces militaires américaines.

Pour ma sœur, j'ai sa tombe au cimetière de Conway Hill, et son nom sur le mémorial des victimes du vol United 93 à Shanksville pour me souvenir. Pour sa mémoire, je me suis rendu à Ground Zero le 11 septembre 2006, pour le cinquième anniversaire des attentats. Ma nièce Deborah était avec moi, elle a insisté pour venir, même si cela lui fut très douloureux. Mais elle m'a dit plus tard que ça a été pour elle un moment important. Elle a senti la présence de sa mère ce jour-là. Depuis, elle veut se lancer dans une carrière d'historienne. Claire Patterson, la mère de Linda, une des femmes qui ont compté dans la vie de ma sœur, est une passionnée d'histoire et elle a des conversations passionnantes avec ma nièce.

Depuis novembre 2008, l'équipe Bush a été remplacée à Pennsylvania Avenue par Barak Obama et son gouvernement démocrate. Bien que je n'attende plus rien de positif des politiciens depuis longtemps, peu importe le bord, j'ai quand même voté pour lui. A priori, il a l'air de tenir la route, on verra à la longue. Pour le moment, avec la crise économique qui persiste, le public a mieux à faire que de ressasser les événements qui ont eu lieu il y a de cela huit ans. Les théoriciens de la conspiration sont en perte de vitesse, surtout depuis que l'un des initiateurs du film *Modifications éparpillées* a été arrêté pour désertion l'été dernier et renvoyé finir son temps dans son unité en Afghanistan.

Cela au grand dam d'Ayleen Messerschmidt, l'une des associées de Linda dans son cabinet d'avocats. Miss Messerschmidt avait rédigé, fin 2005, un article sous un pseudonyme publié sur le journal en ligne *The Vanguard*. Elle s'y moquait, exemple pertinents à l'appui, de l'incompétence crasse des soi-disant documentaristes de *Modifications Éparpillées* en matière aéronautique, matière qu'elle connaît bien en tant que pilote de chasse et pilote d'essai pour l'Air Force et la NASA. En retour, elle s'était faite qualifier par l'un des auteurs de *Modifications éparpillées* de mémère qui n'y connaît rien à l'aviation, la pire insulte qu'un pilote avec près de 20 000 heures de vol et plus de 500 missions de combat à l'actif peut entendre. Elle avait vite trouvé un moyen d'attaquer légalement Guthrie Mac Cranke, l'un des documentaristes, qui avait déserté

l'unité de l'US Army où il était soldat, un régiment d'infanterie déployée en Afghanistan, pour préparer *Modification éparpillées*. Un crime passible d'au moins quinze ans de prison.

Ayleen Messerschmidt avait presque réussi à coincer Mac Cranke en 2007, mais un prétendu défaut de procédure avait permis de le libérer. Il a finalement été arrêté en août 2008 et renvoyé dans son unité en Afghanistan. L'affaire était légalement close, poussant Ayleen Messerschmidt à penser qu'il y a bien eu une conspiration de ce côté-là, Mac Cranke pouvant avoir été utilisé dans une opération concertée de désinformation téléguidée par l'équipe Bush. Elle enquête discrètement là-dessus depuis, et elle n'en dit pas grand-chose, sauf qu'elle tient des pistes intéressantes. Et les vraies questions sur le 11 septembre 2001 restent à poser : le rôle des saoudiens, l'inaction de nos services de sécurité, l'absence de suite donné au rapport alarmiste de la commission Gore en 1997, et plein d'autres...

Les vérités intéressantes ne sont même pas mentionnées dans les médias, ni même dans les théories de la conspiration, qui font preuve d'un silence assourdissant, avec une troublante unanimité, sur les sujets de débat qui méritent d'être mis en avant. À ce sujet, *The Vanguardeer* a publié, le 12 septembre 2006, une série d'articles très bien faits qui faisaient le point sur la question. Ils sont toujours disponibles en ligne à cette adresse : <http://www.thevanguardeer.com/2006/09/12/adayinseptember/summary.htm>

En ce quatre juillet 2009, jour de fête nationale aux USA, je termine mon récit par une note un peu plus personnelle. Avec l'accord de mes parents et de ma nièce Deborah, monsieur John Hickenlooper, maire de Denver, envisage de rebaptiser la Conway Hill Elementary School du nom de ma sœur. J'ai donné mon accord, et monsieur Patterson, qui y travaille, a appuyé ma demande. La suite au prochain conseil municipal. Ce serait quand même bien que le lieu où ma sœur a été scolarisée à son arrivée à Denver porte son nom. Linda a été ravie d'apprendre la nouvelle, et elle souhaite être présente le jour de l'inauguration. C'est l'hommage le plus sincère que l'on peut donner à une amie d'enfance...

Mise à jour du 14 juillet 2009 : c'est fait. À la prochaine rentrée, le 11 septembre 2009, Conway Hill Elementary School deviendra Judith E. Breckingham Elementary School. Linda a déjà réservé son billet d'avion pour Denver... S. B.

Note de l'auteur : les données financières et techniques concernant la reconstruction du WTC 7 et l'assurance de Silverstein Properties sont authentiques. Il en est de même pour celles qui concernent les ventes de précurseurs chimiques de gaz de combat par les USA à l'Irak pendant les années 1980.



CC Olivier Gabin, 2009, juillet 2012.

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :

CC – BY – NC – ND

*Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre
sont disponibles à cette adresse :*

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>